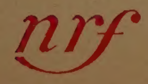
ANNÉE - N° 328 1er JUIN 1941

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



10 fr.

A NOS LECTEURS

Nous prions tous nos abonnés qui ont changé de rés dence et qui ne nous en auraient pas encore informés, d nous faire connaître leur adresse actuelle et de nous ra peler, pour éviter toute erreur, l'adresse à laquelle Revue leur était envoyée jusqu'en juin 1940.

Toute demande de changement d'adresse doit nou parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit êtr accompagnée de la dernière bande et de la somme c 2 francs en timbres.

Les numéros de juillet, août, septembre, octobre novembre 1940 n'ont pas pu paraître. Tous les abonn ments souscrits antérieurement à juin 1940 sont pr longés d'une durée de cinq mois.

Nous remettons à une date ultérieure la publication de notre nouveau Tarif d'abonnement. Nous informons toutefois nos lecteurs et nos abonnés que nous acceptons les abonnements ou réabonnements de six mois à l'ancien tarif, savoir :

France................	**54 fr.**
Union Postale.........	**64 fr.**
Autres Pays	**70 fr.**

Zone occupée : La Nouvelle Revue Française, 5, Rue Sébastien-Botti Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33

Zone non occupée : Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Rev Française, 12, Rue Bellecordière, Lyon — Comp chèque postal : Lyon 218.

Le Directeur reçoit le Lundi et le Jeudi, de 17 heures à 19 heure

---

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adress

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptati de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Rev où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les fr de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER DE JUIN

des Éditions de la

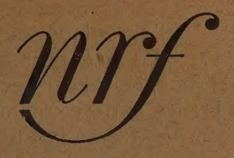


TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES PARUS DEPUIS LE 1er FÉVRIER 1941

ROMANS

abriel Audisio : Les Compagnons de l'Ergador.................. 35 »
athleen Coyle : La Nuit est brève........................ 28 »
aymond Dumay : L'Herbe pousse dans la Prairie................ 24 »
obert Francis : Souvenirs imaginaires.......................... 27 »
erre Lafue : La Plongée........ 28 »
eorges Simenon : Cour d'Assises 18 »

NOUVELLES

arcel Arland : La Grâce........ 27 »
natole de Monzie : Les Contes de Saint-Céré................. 28 »

LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE

lain : Éléments de Philosophie.. 40 »
rieu la Rochelle : Écrits de Jeunesse.......................... 32 »
oeren Kierkegaard : Post-Scriptum aux Miettes Philosophiques 60 »
lbert Thibaudet : Réflexions sur la Littérature, II............. 42 »

SCIENCES

ndré Sainte-Laguë : Du Connu à l'Inconnu (Coll. « Avenir de la Science »)................. 27 »

HISTOIRE - BIOGRAPHIES

Robert Brasillach : Le Procès de Jeanne d'Arc................. 16 50
Émile Coornaert : Les Corporations en France avant 1789.... 40 »
Mgr Grente : L'Éminence Grise.. 22 »
Jean Guitton : Portrait de M. Pouget......................... 40 »
Enid Mc Leod : Héloïse......... 27 »
Henri Mondor : Vie de Mallarmé, I 35 »
E. Tarlé : La Campagne de Russie 1812....................... 40 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Jacques Christophe : Sœur Catherine Labouré................. 6 50
Pierre Corneille : L'Imitation de Jésus-Christ.................. 6 50
Charles Péguy : Saints de France.. 5 »
A. D. Sertillanges : Athées, mes Frères en Dieu............... 5 »

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

Jacques Decrest : Le Bal de la Montagne Noire.................. 18 »
James Hilton : Meurtre à l'École (Coll. « Le Scarabée d'Or »)... 15 »
Valério Pignatelli : Danican Bey.. 20 »
Sapper : Knock-Out............ 18 »
Pierre Véry : Mort depuis 100.000 ans.................. 22 »

GALLIMARD

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

ROMANS

HENRI POURRAT : GEORGES OU LES JOURNÉ
D'AVRIL.

Un volume in-8º soleil.................................... **32**

Voici le premier conte philosophique qu'ait écrit Henri Pourr
Georges s'appelait en 1917, dans une première version, **la Machine**
remonter le moral. Jour par jour, heure par heure, le héros et les héroï
y sont aux prises — et la France entière comme eux — avec un sort t
lourd : la guerre, l'angoisse, l'extrême lassitude, la patrie envahie. P
tout se dissipe, « parce qu'il y a une sourde confiance, venant de no
être plus encore que de notre intelligence, obscur sentiment sans do
de nos ressources. Elle dit que cela ne peut pas mal finir pour la France
Au fond, il s'agit moins, pour nous aussi, de découvrir la solution d'
problème que de former un air plus léger, où le problème s'est dissi
Henri Pourrat y met tout son soin, son allègre et sage gentillesse. Sur
paysan, sur la terre, sur les compagnons et leurs secrets de vie, il no
enseigne depuis vingt ans, clair comme le jour, tout ce que chacun
nous découvre aujourd'hui dans la peine. Que ne l'a-t-on pas écouté p
tôt! Mais c'est trahir un secret plaisant et rapide que parler à son pro
de philosophie. **Georges** est une histoire faite de cent histoires, pathétiq
et truculente, et toute pénétrée de l'air des montagnes auvergnates.

GEORGES SIMENON : BERGELON.

Un volume in-16 double couronne........................ **20**

Dans une petite ville sur les bords de la Loire, Jean Cosson, un pe
employé client du docteur Bergelon, a désiré que sa femme soit soign
par le grand chirurgien Mandalin. Le soir même de l'accoucheme
Mandalin a invité Bergelon à dîner; c'est ivres qu'ils se rendent à la
nique... et la mère et l'enfant meurent. Cosson, désespéré, pours
Bergelon de ses menaces, et celui-ci décide de quitter le pays. Mais u
sorte d'amitié s'est établie entre les deux hommes, et Bergelon, qui s'
enfui jusqu'à Anvers, lui télégraphie son adresse. Cosson le rejoint
a abandonné toute idée de vengeance. Il va en Afrique recommencer u
nouvelle vie... Et Bergelon rentre chez lui, dans la petite ville sur les bo
de la Loire.

MARIE-ANNE COMNÈNE : LA SURPRISE.

Un volume in-16 double couronne........................ **27**

S'il est un mot qui convienne aux romans de Marie-Anne Comnè
c'est celui de bonheur. Tout ce qui serait faiblesse dans un autre li
devient ici légèreté, joie, poésie. Si attachante, et souvent dramatiq
que soit l'intrigue, elle s'efface devant l'admirable portrait d'une femm
délicate et sensible dans sa maturité, heureuse elle aussi, mais dont
bonheur — comme celui du roman — ne tient pas seulement aux jo
des sens et de la passion. Reconnaissons dans Anne, l'héroïne de **la S**
prise, la femme qui sait unir avec grâce l'amour de l'art à l'amour
l'amour.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

ROMANS

OLET TREFUSIS : LES CAUSES PERDUES.

Un volume in-16 double couronne........................ **27** fr.

Je suis encore jeune, bien portante. Je suis riche, j'ai de quoi faire ucoup de bien autour de moi. Je suis mariée à un homme correct que ucoup de femmes m'envieraient. Je suis respectée, voire admirée par n entourage. Je suis... » Puis, ce satané refrain s'abattit au milieu de pensées : **Tout ça n'vaut pas l'amour!**

insi Marie-Charlotte Bourdon faisait l'inventaire de sa vie.

milie Rateau est pauvre. La mort de la comtesse de Béanthes qui nploie et la tyrannise, les bienfaits dont l'accable Mme de Petitpas ne endent pas heureuse non plus. Mme de Petitpas elle-même, qui s'agite r sauver Marie-Charlotte aussi bien qu'Émilie, est-elle heureuse? ant à Maurice Javasse, mieux vaut n'en pas parler. Ce sont des **Causes dues.**

M. DELAFIELD : FAUTE DE GRIVES...

(Collection du Bonheur.)

Un volume in-16 double couronne........................ **25** fr.

sue d'une famille bourgeoise de la société anglaise d'avant-guerre, nique Ingram est élevée par sa mère avec une rigueur pointilleuse qui aît incroyable aujourd'hui. Dans un bal donné en son honneur par e Ingram pour ses débuts dans le monde, elle rencontre Claude Ashes est sensible à son charme; mais elle le tient à l'écart parce qu'elle uve qu'il est un trop modeste parti pour elle. Lancée dans la vie monne, elle fait la connaissance du séduisant Christophe Lane. Elle l'aime, it l'aimer... mais leur idylle finit mal. Désormais, elle est délaissée par s, même par le fidèle Claude Ashes qui se détache d'elle peu à peu. nme deux de ses amies qui ne parviennent pas à se marier, Monique levenir neurasthénique, lorsqu'elle se décide à épouser Herbert Pelham, vieil ami de sa famille, plus âgé qu'elle.

AIRE ET LINE DROZE : UNE FAMILLE SOUS UN PARAPLUIE. (Collection du Bonheur.)

Un volume in-16 double couronne........................ **25** fr.

e parapluie dont il s'agit est symbolique, il abrite la famille Monestier n déluge de soucis quotidiens. La vie est difficile, car ils ont peu d'art. Il habite à Saint-Germain-en-Laye un vieil immeuble sans confort. jour l'appartement est transformé en lac, et les Monestier, affolés à ée de payer la note du plombier, invitent leur propriétaire à passer lques jours chez eux. Colette et Rosie s'ingénient à cacher la modestie eur vie à leur hôte, jeune homme riche et blasé. Mais la fuite a causé graves dégâts, et son séjour se prolonge...

près bien des tracas et des larmes versées, cette famille courageuse rira enfin une ombrelle fleurie, en se réservant avec philosophie de r le parapluie du fourreau à la prochaine averse.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

ROMAN

HERMAN MELVILLE : MOBY-DICK.

Traduction de Jean Giono et de Lucien Jacques et Jean Smith. . 65

Ishmaël, un jeune marin américain, et son camarade Queequeg, cannibale des îles du Sud, s'embarquent à Nantucket sur le balei **Le Péquod,** capitaine Achab. La chasse doit durer deux ans. Mais s capitaine Achab doit capturer et dépecer les baleines qu'il rencor pour en rapporter l'huile, la graisse, les fanons, une seule l'intéres **Moby-Dick,** le gigantesque cachalot blanc qui, au cours d'une crois précédente, lui a échappé après lui avoir « fauché » une jambe. Du Ja aux côtes de l'Amérique du Sud, de l'Australie aux îles Aléoutiennes capitaine Achab poursuit inlassablement la baleine maléfique, le hid Léviathan en qui semblent s'être incarnées toutes les puissances du

Après des mois et des mois, Achab finit par rencontrer l'Enner Pendant trois longs jours, une véritable bataille s'engage entre la bal harponnée et ses poursuivants. Mais l'animal monstrueux est vainque **Le Péquod** est réduit en miettes et le capitaine Achab est entraîné a tout l'équipage dans les flots d'un immense tourbillon. Seul ne surv qu'Ishmael, unique témoin de cette lutte fantastique et désespérée er l'Homme et le Mal.

Notice biographique

Herman Melville naquit le 1er août 1819, à New-York. Il perdit très son père, négociant d'origine écossaise. Ses études terminées, il s' barqua comme mousse. Mais, après un premier voyage en Angleterr entra dans l'enseignement. Quatre ans plus tard, il s'embarqua de nouve cette fois-ci sur **L'Acushnet,** un baleinier qui doit faire une longue crois à travers le Pacifique. Lors d'une escale aux îles Marquises, Melville dése est pris par les cannibales et sauvé par un navire australien après qu mois de captivité. Il visite Tahiti et les îles Sandwich, déserte de nouv travaille pendant quelque temps à Hawaï et rentre aux États-Unis vi cap Horn sur un navire de guerre américain. En 1846, il publie **Un E Cannibale** (N. R. F.), récit de ses aventures en Océanie. Le livre eut très grand succès et fut suivi de **Omoo,** de **Redburn,** de **White Jacket** e **Moby Dick** (1851), quatre récits de marine. Melville, qui s'était marié 1847, se retira alors dans une ferme du Massachusetts. Il publie enc quelques romans, puis à partir de 1857, c'est le silence. En 1860, il fai long voyage en Europe et en Palestine, d'où il rapportera **Clarel** (po narratif publié en 1876). Après la guerre civile, à laquelle il consacra livre de poèmes, il entre dans l'administration des Douanes. Il mou le 28 septembre 1891, complètement oublié. Il n'avait repris la plume peu de temps avant sa mort pour écrire un de ses récits les plus saisissan **Billy Budd, Gabier de Misaine** (N. R. F.).

Après une éclipse d'une trentaine d'années, la gloire de Melville fait que s'accroître et c'est avec Poe, Hawthorne et Whitman, la grande figure de la littérature américaine du XIXe siècle.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

BIOGRAPHIE - LITTÉRATURE

EAN GIONO : POUR SALUER MELVILLE.

Un volume in-16 double couronne........................... **21** fr.

Jean Giono, pendant les trois années durant lesquelles il a travaillé à la raduction de **Moby Dick,** a vécu dans l'intimité intellectuelle du grand crivain américain, mort il y a maintenant cinquante ans. Il présente ici u public français la puissante et tragique figure, si longtemps méconnue, 'un incontestable homme de génie.

RÉCITS

MARCEL JOUHANDEAU : L'ARBRE DE VISAGES.

Un volume in-16 double couronne........................... **27** fr.

Où l'on retrouve Chaminadour...

« J'ai collectionné ici une foule de petits faits, de silhouettes, de propos n l'air, aucun paysage; ce n'est pas la nature qui m'intéresse au premier hef, mais l'homme : surprendre l'âme la plus simple en flagrant délit 'humanité ou d'inhumanité et l'on ne manquera pas de me reprocher ncore de livrer sans ordre cette engeance; c'est qu'il me semble rejoindre ar là ce que nous propose la vie. »

M. J.

ROMAN

UDIBERTI : URUJAC.

Un volume in-16 double couronne........................... **30** fr.

Les romans d'Audiberti ressemblent parfois à d'éternels monologues. ls n'en ont pas moins leurs règles et leurs surprises, leur construction igoureuse. **Urujac** est une suite d'épisodes fortement enchaînés, dont 'idée directrice apparaît clairement, sitôt que le seigneur Obtenez, narchand de bois de fer, a quitté pour les ossements instructifs et les avernes peintes d'Istouritz et de Cromagnon son Chili natal et sa fille Aquouiquouina. C'est un peu plus tard que se montre à nous, « dans la assesse et la majesté de l'espèce », l'homme ignorant et hilare, l'homme ui **débute,** l'homme d'Urujac enfin.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

POÉSIE

AUDIBERTI : DES TONNES DE SEMENCE.

Un volume in-16 double couronne........................ **28**

Un humour parfois macabre, les brusques volte-face d'une complair populaire, la pitié tendre d'un voyant, les coq-à-l'âne et les baroquer d'un boniment forain dissimulent à peine dans les vers d'Audiberti l' des plus grands souffles poétiques qui aient traversé les lettres modern

ARAGON : LE CRÈVE-CŒUR.

(Collection « Métamorphoses »).

Un volume in-4o Jésus.................................. **25**

Avant même que **le Crève-Cœur** ait paru, les poèmes qu'il réunit so célèbres. Ils ont couru ici et là. L'on sait que l'un d'eux parut d'abo dans un grand journal. L'autre fut écrit, le jour même de l'entrée Belgique, il demeura inachevé. L'on sait aussi que l'auteur a reçu croix guerre et médaille militaire.

S'il est vrai que la poésie soit discrétion, vivacité, émotion brève profonde, l'on aimera **le Crève-Cœur** où chantent, pour la première fo réunies, les mille voix **humaines** d'Aragon.

HENRI THOMAS : TRAVAUX D'AVEUGLE.

(Collection « Métamorphoses ».)

Un volume in-4o jésus.................................. **22 f**

L'on avait lu dans **Mesures** certains des poèmes qu'a réunis, dans so premier livre de vers, le jeune auteur du **Seau à Charbon.** Sera-t-il l'u de nos grands poètes, qui le dirait? Mais il est sûr, dès maintenant, qu' sera l'un des plus précieux et des plus chers.

A peine l'a-t-on vu paraître et l'on n'imagine déjà plus que cette figur irrégulière mais fine, malicieuse (et parfois méchante) mais tendr détournée mais toute pressante, puisse un jour quitter le paysage de notr poésie.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

THÉATRE

EAN COCTEAU : LA MACHINE A ÉCRIRE.

Un volume in-16 double couronne........................ **25** fr.

5 exemplaires sur chine .... **300** fr.
12 exemplaires sur hollande.......................... **180** fr.
100 exemplaires sur alfa............................ **65** fr.

La pureté de la jeunesse qui joue avec le feu et qui n'est pas longue à 'apercevoir que le feu brûle. Un coupable qui essaye, dans l'ombre, de se ubstituer à la justice et qui doit se faire justice. Voilà ma pièce **la Machine écrire,** si bien comprise par le public, si mal comprise par la presse.

Je me demande, du reste, si la presse est sans excuses. Je ne parle pas es articles qui relèvent de la lettre anonyme et qui sentent le préjuge-nent. Je parle des articles qui reflètent le manque d'huile dans les rouages 'une répétition générale. La presse ne devrait pas assister aux répétitions énérales, elle devrait venir ensuite. Cette salle d'enthousiasme en bloc t inattentive aux détails, au mécanisme, au style, **à la pureté de ligne et e jet d'une œuvre,** déroute les acteurs et les empêche de se détendre. 'est ensuite que les rires se placent et la détente.

La pièce, en librairie, n'offre pas les coupures nécessitées par le temps ctuel d'un spectacle. Elle sera, j'estime, la meilleure réponse aux xcès un peu visibles d'un conformisme maladif que la pureté dérange t qui l'attaque de toutes ses armes.

Jean COCTEAU.

HISTOIRE ET SOUVENIRS

PROFESSEUR GOSSET : CHIRURGIE, CHIRURGIENS.

Préface de **Georges Duhamel,** de l'Académie Française.
Un volume in-8o soleil, 16 illustrations hors texte......... **38** fr.
12 exemplaires sur japon............................ **375** fr.
25 exemplaires sur hollande .... **250** fr.
200 exemplaires sur pur fil.......................... **110** fr.

Le Professeur Gosset a justement pensé que, pour raconter son histoire, devait retracer d'abord l'histoire de la chirurgie. Il l'a fait de manière lerte et vivante, avec beaucoup de citations bien choisies qui éclairent à erveille l'ensemble de la composition et qui permettent au lecteur de omprendre, par la suite, les aventures et les entreprises de la chirurgie oderne. Puis l'historien en vient à sa propre vie et c'est pour le lecteur ne très grande surprise, une très plaisante surprise. Le style est net et ru. Les portraits sont criants de ressemblance. Les anecdotes conduites vec un sens étourdissant du pittoresque. Dans les traits de caractères, ans les tableaux, dans les scènes, il y a de la verdeur et une malice que on aimerait à rencontrer chez maints écrivains de carrière.

Georges DUHAMEL,
de l'Académie Française.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

DOCUMENTS - VOYAGES

ALAIN GERBAULT : ILES DE BEAUTÉ.

Un volume in-8° jésus, sous couverture illustrée........... **28 fr**

De nouveau **Seul à travers l'Atlantique**, Alain Gerbault part des île du Cap-Vert à bord du nouveau voilier qui porte son nom. Il fait escale la Martinique, traverse la mer des Caraïbes et le canal de Panama et repren la route du Pacifique : « La route du vrai retour, vers ces îles de l'Océani où j'avais aimé vivre », écrit-il. « Et de retour, je rêvais depuis des années et pour cela j'avais construit le nouveau voilier qui m'emportait. Et me pensées voyageaient à une vitesse vertigineuse. J'abandonnais la civilisa tion, les avions rapides et de faible surface que j'aimais piloter, le progrè enfin : à chaque nouvelle escale j'apprenais de nouveaux progrès d l'aviation, mais leur valeur n'était-elle pas relative ? »

Il retrouve ses amis indigènes, et entreprend une croisière qui est un sorte de croisade pour sauver ses amis des erreurs de la colonisation. U voyage merveilleux et un récit poignant.

GÉOGRAPHIE - ETHNOGRAPHIE

PAUL RADIN : LA RELIGION PRIMITIVE.

Traduit de l'anglais par **Alfred Métraux** (collection de « L'Espèc Humaine »), 24 planches photographiques...................... **60 fr**

Dans cette œuvre j'ai essayé de décrire sommairement la religion et l phénomène religieux chez les primitifs. Je n'ai jamais négligé, je l'espère les faits concrets, mais ils sont secondaires à mon but principal qui a ét de présenter les religions des sociétés simples, de façon que le lecteu pût comprendre les individus et les forces dont l'action a façonné le expressions fondamentales de la vie religieuse. J'ai cherché à interpréte la religion en raison de la personnalité humaine et non en vertu d'un abstraction d'homme et de femme, sorte de ciment académique qu assemble des idées vagues et des sentiments encore plus vagues.

P. R.

BIOGRAPHIE - HISTOIRE

DMITRI MEREJKOWSKI : LUTHER.

Traduit du russe par **C. Andronikoff.**

Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée. **35 fr**

Poursuivant son œuvre d'évocateur des grandes figures de la mystiqu et de l'action, Merejkowski s'efforce, à son tour, de reconstruire dan toute sa vigueur la personnalité de Luther, ce titan « éperdu d'amour, écu mant de rage, prieur humilié, imprécateur furieux », que les uns prennen pour un saint et les autres pour un hérésiarque, réformateur, en tous cas et par conséquent puissant initiateur de pensée et d'action.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

BIOGRAPHIE - HISTOIRE

REGORIO MARAÑON : TIBÈRE.

Traduit de l'espagnol par **Louis Parrot.**

Un volume in-8º soleil, sous couverture illustrée .... **36** fr.

Les hommes qui ont dirigé les destinées du monde ont été les instruments grandes et éternelles passions qui servirent de moteur à l'Histoire et en sont les véritables Muses : L'ambition de commander, le mysticisme, l'amour sexuel, le ressentiment. Tibère est un cas représentatif, r, d'une de ces grandes passions, le ressentiment.

La vie dans son foyer paternel, sa vie conjugale, son histoire de chef litaire et politique furent pour lui autant de sources de ressentiment. rsque, en pleine maturité, la destinée mit entre ses mains l'Empire de me et, par conséquent, la direction du monde, son âme se trouvait érée par le poison du ressentiment comme son visage l'était par les ies de la lèpre. Le ressentiment explique pourquoi ses grandes qualités chef se trouvèrent perdues, lui qui fut, peut-être, le plus doué de tous empereurs.

BEAUX - ARTS

ILHELM WORRINGER : L'ART GOTHIQUE.

Traduit de l'allemand par **D. Decourdemanche.**

Un volume in-8º soleil, comportant 34 reproductions .... **40** fr.

Wilhelm Worringer, le célèbre historien d'art et esthéticien allemand, enté dans cet ouvrage de parvenir à l'intelligence de l'art gothique en basant sur les faits psychologiques qu'il implique. Il a cherché à fixer la onté créatrice gothique, qui s'exprime aussi puissamment dans un gment de draperie que dans une cathédrale, telle qu'elle est née des cessités de l'histoire universelle. Si l'on excepte les analyses magistrales Viollet-le-Duc, les valeurs formelles de l'art gothique étaient restées s interprétation psychologique jusqu'à Worringer. Celui-ci n'a pas ulu compliquer l'art gothique par des termes d'esthétique. Il a visé à une erprétation psychologique du style gothique, éclaircissant aussi le lien ique entre les sentiments du gothique et sa forme extérieure.

Cet ouvrage, qui fait autorité depuis sa publication et qui eut une grande uence sur les recherches contemporaines, n'avait pas encore été traduit français; voici une grave lacune enfin comblée.

OUVRAGES PARUS EN MAI 1941

BIOGRAPHIE - HISTOIRE

PATRICK HEIDSIECK : LE RAYONNEMENT DE LYAUT

Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée. **27**

« Tout Lyautey est dans ce livre. Depuis les aspirations de son ado cence jusqu'aux enseignements de sa vieillesse. L'unité de sa vie s dégage d'une façon souveraine. Car ce qui est admirable dans cette e tence, c'est qu'elle fut multiple et une.

» Lyautey a été soldat, colonisateur, administrateur — et, toujou pacificateur. Il a été un provincial — car nul n'était plus attaché que l son sol natal — et il a couru les grandes routes du monde. Il avait la pass de l'art, de l'architecture, de la poésie, de la musique et il avait aussi c de l'ordre, de la précision, presque de la minutie. Personne de plus ima natif, de plus bondissant. Personne, non plus, de plus réaliste ni de p sage.

» Traditionnel, il l'était de toute son âme et à la base de tout il met le culte de la Tradition. Mais il avait aussi le goût et le sens de la l'horreur de la routine, le besoin d'agir, la soif de créer. Il était Fran jusqu'aux moelles et, cependant, merveilleusement compréhensif l'étranger. Par-dessus tout, il était un chef, et comme personne, il sa se faire obéir. Mais ce « chef » était un « social » — parce que ce c était un chrétien; et voilà le mot qui lie tout. » Georges LAMIRAND

COLLECTION CATHOLIQUE

A. D. SERTILLANGES : AVEC HENRI BERGSON.

Un volume sous couverture illustrée.................... **6**

Il s'agit d'une conversation entre philosophes. Mais on aura vite de constater l'ampleur des horizons qu'elle ouvre et les vues qu'elle p cise en marge des ouvrages officiels d'**Henri Bergson.** Beaucoup ser surpris des immenses prolongements que comportait, dans l'esprit l'auteur, une doctrine proposée avec une méthode sévère, mais que même, à maintes reprises, déclarait ne pas être fermée. Qu'elle ne fût fermée, on le verra bien. Les confins se trouvent être pour finir ceux catholicisme.

BERNADOT : SAINTE CATHERINE DE SIENNE A SERVICE DE L'ÉGLISE.

Un volume sous couverture illustrée....................... **7**

Née à Sienne le 25 mars 1347, Catherine était fille d'un teinturier, p de vingt-cinq enfants. Jusqu'à l'âge de vingt ans, elle vécut au milieu ses parents dans l'exercice de la prière continuelle et la pratique d'ext ordinaires pénitences. En 1367, Catherine reçut le privilège des divi fiançailles à la suite desquelles Notre-Seigneur l'appela à l'apostolat. douze années qui remplirent le reste de sa brève existence fur employées au bien des âmes et de l'Église universelle. C'est un des f les plus étonnants de l'histoire de l'Église que l'extraordinaire influe exercée par cette jeune fille.

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

OBERT FRANCIS : SOUVENIRS IMAGINAIRES.

Un volume in-16 double couronne........................ **27** fr.

1. Robert Francis est un sensible qui se reporte volontiers vers ses
nes années. Il les évoque avec un rare bonheur, et son roman saura
ouvoir le lecteur.
.e principal mérite des **Souvenirs imaginaires** n'est pas d'émouvoir,
ils émeuvent, mais de provoquer réflexion, discussion, contradiction,
en plus d'un passage, approbation.

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 31 mars 1941.

'ai aimé ce livre inachevé, ces **Souvenirs imaginaires** qui évoquent un
is aux trois quarts décomposé, et des personnages qui semblent sortis
n vieux catalogue oublié dans une boîte des quais.
.e livre de M. Robert Francis est à lire pour tous ceux qui aiment la
cérité, la fraîcheur des réminiscences de leur jeunesse si vite partie.

Marcel ESPIAU. Les Nouveaux Temps, 8 avril 1941.

/oici le premier tome d'une histoire simple contée agréablement par
très jeune auteur. Robert Francis a du talent, et son talent est fait d'un
ût marqué du détail amusant, d'une très vive sensibilité et d'une poésie
nfant.

JACQUES et JEAN. Paris-Midi, 11 avril 941.

.e nouveau roman de Robert Francis : **Souvenirs imaginaires,** est un
our vers ce que l'on pourrait appeler le moyen âge d'une vie humaine :
st le roman d'un enfant qui n'a pas perdu le sens du merveilleux, le
r venu d'en rendre le récit fidèle et délicat.
Robert Francis est bien le maître et le magicien de sa pensée et de son
le qui met toujours de l'ordre dans ce brouillard sentimental auquel
fait allusion. Dans cette génération d'écrivains que les circonstances
uèrent à une vie difficile et à des peines, cependant fécondes, il est un
rares dont le souci de construire l'emporte sur la tristesse séduisante
la fin d'un monde. C'est un écrivain de grande classe, probablement
n des premiers de demain.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 18 avril 1941.

On attend la suite de ces « Souvenirs » pour apprécier pleinement
nportance de ce portrait d'un homme de ce temps. Mais, dès à présent,
taine luxuriance délicate du style, son orchestration riche et profonde
us révèlent en ces pages légères une sensibilité d'écrivain des plus rares
des plus justes.

Maurice BETZ. Paris-Midi, 22 avril 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

HISTOIRE

ÉMILE COORNAERT : LES CORPORATIONS EN FRAN- AVANT 1789.

Un volume in-8º soleil.............................. 40

Les partisans du corporatisme ont beaucoup à apprendre dans le li de M. Coornaert; j'ai même l'impression qu'ils ont à peu près tout apprendre, et que cette admirable étude d'histoire doit être leur meill guide.

Sur cette question comme sur beaucoup d'autres, la nouvelle Fra devra ses lumières et son salut au legs de son histoire, mais à la condit de ne pas vouloir l'utiliser sans les modifications intelligentes, et hardim novatrices, qui s'imposent. **René GÉRIN. L'Œuvre, 11 avril 1941**

Le livre de M. Coornaert est important à double titre.

Dans la bibliographie déjà fort touffue du « Corporatisme » franç il représente la juste mesure entre l'ouvrage d'érudition, volumineux sévère, et la brochure de vulgarisation, schématique et incomplète représente aussi le dernier stade de la recherche historique, celui où dégagent, en une parfaite clarté, les quelques principes étonnamm simples qui ont commandé l'évolution des associations des producte tant que l'intérêt général et le sens de la communauté ont prévalu c nous, principes qui commandent aujourd'hui tout effort de reconstruct économique. **M. L. Journal de Rouen, 19 avril 1941**

Une sélection de faits marquants, classés d'abord dans l'ordre chro logique, nous montre la longue évolution d'organismes aux origines enc mal déterminées, dont les caractères s'ébauchent et se précisent en germination sporadique et spontanée, puis s'affirment et se généralis avec le concours des pouvoirs publics.

A chaque étape, l'auteur s'efforce de dégager les causes déterminan de ces transformations. Puis, reprenant les faits, il les soumet à analyse méthodique; il étudie ainsi la constitution et le rôle économi et social des corporations françaises et en souligne les caractè permanents. **B. P. La Vie industrielle, 21 avril 1941**

M. Émile Coornaert, professeur d'histoire du Travail au Collège France, vient de publier sur « Les Corporations en France avant 178 une mise au point substantielle, d'une riche documentation et d'une faite impartialité.

Dans cette longue histoire l'auteur a apporté des vues personnelle souligné avec bonheur certaines perspectives.

Les passages les plus remarquables et nouveaux se rapportent à Colbe dans des pages très ingénieuses, M. Coornaert montre que la créat même des manufactures faisait partie du « plan corporatiste » de Colb et l'idée est séduisante.

Georges ALBERTINI. L'Atelier, 10 mai 1941

EXTRAITS DE PRESSE

HISTOIRE

TARLÉ : LA CAMPAGNE DE RUSSIE, 1812.

Un volume in-8º soleil, sous couverture illustrée .... **40** fr.

Campagne de Russie, d'E. Tarlé, révèle des aspects peu connus de e guerre célèbre, car elle utilise des documents nouveaux, abandonnés ussie par l'armée impériale.

P. DE M. Le Soir (Bruxelles), 10 avril 1941.

ontrairement à la thèse couramment répandue, de Napoléon vaincu es éléments, l'hiver et aussi l'immensité du territoire russe, il expose beaucoup de vraisemblance une thèse qui retourne tout l'aspect de uation.

est le peuple russe qui a vaincu Napoléon. Il faut lire avec une atten- soutenue le chapitre VII : Le peuple russe et l'invasion, dans lequel un çais va d'étonnement en étonnement, tant ce chapitre constitue une lation..

LES TROIS. La Dépêche du Berry, 13 avril 1941.

Tarlé s'efforce de démontrer, en historien, ce que Tolstoï avait fait entrevoir, en romancier, dans **la Guerre et la Paix**. Ainsi présentée, mpagne de Russie apparaît sous un aspect nouveau.

Journal de Rouen, 30 avril 1941.

Tarlé a eu à sa disposition de nombreux documents abandonnés a Grande Armée lors de sa retraite, et restés inconnus jusqu'à ce jour. utilisation prouve un art accompli dans la résurrection des faits et un esprit critique particulièrement délié. L'examen des textes, la ssion des témoignages sont admirables de conscience, de finesse et rudence mêlées (par exemple, la discussion du rapport du général :hov sur sa rencontre avec Napoléon, le 30 juin 1812).

René GÉRIN. L'Œuvre, 2 mai 1941.

livre de E. Tarlé donne les raisons de cette tragique aventure, qui lus une résurrection du sentiment national en Russie qu'une perfidie nature. Ce n'est pas seulement l'hiver dans la région moscovite ut raison de l'âme collective d'une armée que l'on pouvait estimer ne la meilleure du monde. En réalité elle n'était plus la meilleure. e collective de cette « grande armée » n'était plus celle que l'amour patrie adoucit et illumine dans les heures sombres. L'armée de léon était composée, à cette heure, d'éléments disparates, mal asso- par les uniformes trop récents, en ce sens qu'ils ne gardaient plus, leurs détails, la puissance mystique de la tradition.

Tarlé sait dégager des faits la psychologie très humaine de ces hommes nes familiarisés avec les succès et, pour la première fois, rendus plus bles par le doute, et plus vulnérables aussi.

P. MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 9 mai 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

HISTOIRE

ENID MC LEOD : HÉLOÏSE.

Un volume in-8º soleil, sous couverture illustrée 2

Enfin voici un ouvrage de fond sur « la belle Héloïse » ou « la très Héloïse » comme dit Villon dans sa « Ballade de Dames du temps jad

C'est un portrait des plus complets qui nous est offert là, en dépi la rareté de sources que cependant l'auteur a su utiliser au maxir avec une probité vraiment digne d'éloges. L'Héloïse romantique fo par certains pour plaire au public s'estompe pour faire place à une gra pure et belle figure de femme de science et de caractère, à qui ce rend un hommage tout à fait digne d'elle.

LES TROIS. La Dépêche du Berry, 13 avril 194

Ouvrage puissamment documenté, et d'une lecture captivante.

L'Œuvre, 25 avril 194

Ce que fut cette femme non moins extraordinaire que son desti présente étude nous le rappelle et nous le précise. Savante et ten lucide et sensible, femme et bien cervelée, tout en elle est fait pour séc et provoquer le respect. Au reste, si vous hésitiez à lire ce livre, ouvr d'abord pages 113 à 121, où, dans une admirable lettre, ce cœur et esprit se révèlent à nous, dépouillés de tout artifice, mais non de dignité.

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 29 avril 194

On a plaisir à saluer de temps à autre un livre qui sort de la moyen cet ouvrage remarquable enchante le cœur et l'esprit.

C'est la plus vraie et la plus touchante des femmes de génie qui re dans ces pages, celle qui fut non seulement l'amante la plus passio mais la disciple éclairée du grand philosophe Abélard, et qui, apr drame qui l'arracha à son « véritable ami », devint la fondatrice de l'o du Paraclet et demeura l'une des femmes les plus éminentes du XIIe si On sent avec quelle émotion et quelle ferveur l'auteur a suivi l'éclo de cette vie ardente et douloureuse.

René TRINTZIUS. Journal de Normandie, 7 mai 194

EXTRAITS DE PRESSE

GÉOGRAPHIE HUMAINE

AUBERT DE LA RÜE : L'HOMME ET LE VENT.

Un volume (14 × 23 cm.) contenant 59 reproductions hors texte.
Collection « **Géographie Humaine** » .... **45** fr.

est une admirable collection que cette Géographie Humaine...
dernier volume paru, **l'Homme et le Vent,** par E. Aubert de la Rüe, apporte sur un sujet poétique des vues concrètes et matérielles. Ces s et ces tempêtes, ces vents aux noms pittoresques, ces moussons et alizés, comme ils ont marqué leur empreinte sur l'homme et ses stries, même, et peut-être davantage, quand il a voulu les maîtriser es utiliser!

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 24 février 1941.

on est pris, absorbé par ce livre bien écrit, savant sans vanité, et sant, de chapitre en chapitre, comme une confidence de la nature. l'œuvre très importante d'un grand voyageur, d'un grand observa- et d'un savant, qui sait dire avec netteté et élégance ce que l'on roge dans les postes météorologiques, en marge des ports et des ps d'aviation.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 7 mars 1941.

Aubert de la Rüe, grand voyageur, a étudié très minutieusement les entes « espèces » de vents qu'il a rencontrés au cours de ses pérégri- ns universelles. C'est cette étude détaillée qu'il nous propose aujour- dans un livre admirablement édité et qui nous a paru vite plus yant qu'on ne l'avait d'abord supposé. Livre d'érudit, certes, mais de voyageur qui nous promène, à la suite des tourbillons, des cyclones, la féerie toujours attirante des pays où l'on n'ira jamais.

Marcel ESPIAU. Les Nouveaux Temps, 16 mars 1941.

rieux et passionnant ouvrage.
daptation de l'habitation au vent; le vent, agent de transport, source rgie, la navigation à voile, la mythologie et les légendes des vents, ent quelques-uns des chapitres de ce livre remarquablement bien ré, et qui sera une révélation pour la plupart d'entre nous.

R. P. La Terre Française, 29 mars 1941.

Aubert de la Rüe nous donne un ouvrage qui est à la fois un document tifique complet, un livre très remarquable pour lequel on abandonne- volontiers nombre de romans. De nombreux lecteurs y trouveront grément certain et s'enrichiront de connaissances curieuses, souvent .

Grand Écho du Nord, 29 mars 1941.

COLLECTIONS DE LA N. R. F.

LA CONNAISSANCE DE SOI

Collection de **Mémoires et Écrits intimes** publiée sous la directic **Jacques de Lacretelle,** de l'Académie Française.

« La Connaissance de soi » se propose de révéler des ouvrages qu leur valeur historique, leur intérêt anecdotique ou leur simple q humaine, apporteront au lecteur une vue exacte et inédite sur une ép une suite d'événements ou un individu.

Déjà parus :

Catherine Drinker-Bowen et **Barbara von Meck** : L'Ami Bien-Aimé (Histoire de Tchaïkowsky et Nadejna Von Meck), traduit de l'anglais. . . . .

Aladar Kuncz : Le Monastère Noir, adapté du hongrois, préface de J. de Lacretelle. . . . .

Samuel Pepys : Journal I, traduit de l'anglais, préface de Paul Morand . . . .

Journal II, traduit de l'anglais par Renée Villoteau. . . . .

Johathan Swift : Journal à Stella, traduit de l'anglais, préface de Janine Bouissonnouse. . . . .

Rimsky-Korsakov : Journal de ma Vie musicale, traduit du russe, préface de Boris de Schloezer. . . . .

Léon et Sophie Tolstoï : Journaux intimes, traduits du russe . . . . .

COLLECTION DU BONHEUR

On a pu prétendre qu'un livre « pour jeunes filles » était un livre c achète aux jeunes filles, mais qu'elles ne lisent pas.

Les jeunes filles elles-mêmes achèteront et liront les volumes Collection du Bonheur qui s'adresse à tous les publics. Ils s'effo d'enlever lecteurs et lectrices aux préoccupations du moment sans présenter des personnages stéréotypés dans des situations toutes f Ils ne font appel pour les distraire qu'au seul souci d'une lecture agré saine — et de qualité.

Les Éditions de la N. R. F. souhaitent que ces volumes, une fois de ne soient pas de ceux qu'on oublie aussitôt; mais qu'ils puissent tr leur place dans la bibliothèque de tous les amis du roman contempo

Déjà parus :

Ruby Ayres : Une Jeune Fille de l'Autre Bout du Monde. . . . .

Lucie-Delarue Mardrus : Fleurette. . . . .

E. M. Delafield : Faute de Grives. . . . .

Claire et Line Droze : A l'Ombre de Mélusine. . . . .

— Une Famille sous un Parapluie. . . . .

Lucien François : Pimprenelle. . . . .

Mary Tarbet : Rue du Rayon de Lune. . . . .

L'ŒUVRE DE PAUL CLAUDEL

rona Benignitatis Anni Dei	20 »
q Grandes Odes	18 »
Messe là-bas	15 »
mes de Guerre, 1914-916	18 »
illes de Saints	20 »
Cantate à trois voix suiie de Sous le Rempart 'Athènes et de Traducons diverses	20 »
nnonce faite à Marie nouvelle version)	26 »
Jeune Fille Violaine version inédite de 892), préface de Jean oyère	13 50
tage	19 »
Pain dur	16 50
urs et la Lune	13 50
Père Humilié	16 50
Choéphores d'Eschyle	13 50
Euménides d'Eschyle	13 50
Deux Farces lyriques (Protée, L'Ours et la Lune)	12 »
Le Soulier de Satin	50 »
Conversations dans le Loir-et-Cher	20 »
Morceaux choisis	21 »
Positions et Propositions, I	20 »
Positions et Propositions, II	18 »
L'Oiseau noir dans le Soleil levant	18 »
Le Livre de Christophe Colomb	18 »
Introduction à la Peinture hollandaise (avec 4 reproductions hors-texte)	13 50
Figures et Paraboles	18 »
Les Aventures de Sophie	18 »
Le Poète regarde la Croix	21 »
Jeanne d'Arc au Bûcher	12 »
La Sagesse ou la Parabole du Festin	10 »
L'Épée et le Miroir	22 »

COLLECTION IN-OCTAVO A LA GERBE

L'Annonce faite à Marie	L'Otage
Sur bruges	50 »
Sur hollande	65 »

OUVRAGES DE LUXE

Soulier de Satin (4 vol. rnés chacun d'un fronispice de José Maria ert, tirés à 250 exempl. ur vélin pur fil, sans mboîtage)	500 »
Légende de Prakriti, lustrée par Jean Charot: 30 exempl. sur japon	120 »
00 exempl. sur arches	80 »
Le Livre de Christophe Colomb (Édition originale) orné à chaque page de dessins en trois couleurs de Jean Charlot, tiré à 50 exempl. sur japon	250 »
500 exempl. sur arches	100 »

LIVRES RELIÉS

nnonce faite à Marie	40 »
tage	55 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Écoute, ma fille	5 »
Toi, qui es-tu? (Tu quis es?)	5 »

OUVRAGES A PARAITRE EN JUIN 1941

PIERRE PÉGUY : PÉGUY PRÉSENTÉ AUX JEUNES.

Un volume in-16 double couronne.......................... **10**

Extrait de la préface :

« Ce qu'il y a de pressé en ce mois de février 1941, c'est de faire cc naître à la génération de la défaite, et à celles qui suivent, ce qu'il y a plus immédiatement assimilable dans la vie et dans l'œuvre de Péguy; qui peut l'aider le plus à reprendre confiance en elle-même et dans France; le roc solide des vertus qui ont fait la grandeur de la France da le passé, et qui, seules, la referont dans l'avenir.

» Aussi bien ces pages ne sont-elles que la matière de très nombreus causeries qu'on a bien voulu m'inviter à faire dans tous les camps de jeun que j'ai pu atteindre. Sans doute ne les livrerais-je pas au public, si pouvais aller partout...

» Au point de vue pratique, on voudra bien remarquer que ma prése tation se compose d'un texte et de notes. Le texte est court et volontair ment simple, pédagogique dans le plus mauvais sens du mot. Que les fidèl de Péguy me pardonnent, mais j'ai cru devoir le faire ainsi. Il est certa que nous vivons en Péguy, que sa pensée nous imprègne à un degré qu nous ne soupçonnons pas nous-mêmes. Mais l'homme qui est en face c nous n'est pas nous. Le contact des jeunes paysans et des jeunes ouvrier de certains milieux intellectuels même m'a prouvé qu'il fallait mett quelques points sur quelques i.

» Il est difficile d'imaginer par exemple combien de gens ignore encore aujourd'hui qu'il faut lire le Péguy **à haute voix,** pour faire tombe comme d'un seul coup, les obstacles que le style interposait, disait-o entre d'auteur et le public. Tout le monde ne peut pas lire aussi bien qu Jacques Copeau, mais la moindre lecture à haute voix suffit à faire cor prendre que le style de Péguy n'est que la transcription, exacte, d'ur pensée, d'une méditation **à l'état naissant,** saisie dans ses moindr nuances.

» Au-dessous du texte, j'ai mis des notes assez nombreuses. Ces not s'adressent à ceux qui, connaissant déjà un peu Péguy, désirent le connaîtr davantage. En fait, un très grand nombre ne sont que des réponses à d questions qui m'ont été réellement posées par des correspondants, j'aurais pu mettre des initiales entre parenthèses après beaucoup d'ent elles...

» En conclusion, j'avais déjà choisi les textes des petits volumes de collection catholique Gallimard : **Prières, Pensées, Souvenirs, la Franc Saints de France,** en les destinant d'abord aux jeunes, et le succès qu remporté cette formule prouve qu'elle correspondait bien à un besoi Je demande qu'on regarde les pages qui suivent comme une introductio d'ensemble à ces petits volumes, et, au delà d'eux, à l'œuvre tout entièr de Péguy. »

Pierre PÉGUY.

POUR PARAITRE EN JUIN 1941

ROMANS

isabeth Bowen : La Maison à Paris.
aire Fromont : Pégonie.
anne Galzy : Les Oiseaux des Iles.
ymond Guérin : Quand vient la...
eorges Magnane : La Bête à Concours.
enri Pourrat : Vent de Mars.
ie Rabourdin : Le Rideau d'Arbres.
eorges Simenon : L'Outlaw.
uise de Vilmorin : Le Lit à Colonnes.

ESSAIS - CRITIQUE - LITTÉRATURE

seph Conrad : Derniers Contes.
an Grenier : Inspirations Méditerranéennes (Collection « Les Essais »).
lery Larbaud : Ce Vice impuni, la Lecture... Domaine Français.
erre Péguy : Péguy présenté aux Jeunes.
ul Valéry : Mélange.
— Tel quel.

BIOGRAPHIES - HISTOIRE

an Cassou : Les Conquistadors (Collection « La Découverte du Monde »).
cien Daudet : Vie d'Alphonse Daudet.
enri Labouret : Paysans d'Afrique Occidentale (Collection « Le Paysan et la Terre »).
enri de Monfreid : Sir Henry Middleton.

SCIENCE

an Rostand : L'Homme (Collection « L'Avenir de la Science »).

COLLECTION CATHOLIQUE

arles Péguy : Notre-Dame.

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

ntley : Trent contre Trent.
pper : La Dernière Carte (Les Aventures de Bulldog Drummond).

TIRAGES RESTREINTS

an Cocteau : Album des Chevaliers de la Table Ronde.
— Allégories.

LIVRES RELIÉS TITRE ET MOTIFS OR

éphane Mallarmé : Poésies.................................... **55 »**
argaret Mitchell : Autant en emporte le Vent.
3.000 exemplaires sur châtaignier réimposés au format 17 + 23,5 cm... **150 »**
ntoine de Saint-Exupéry : Vol de Nuit.......................... **50 »**

ÉCHOS

M. Lecomte du Nouy a fait à la Société d'Encouragement pour l'Indus Nationale une conférence sur le thème de l'Homme devant la Scie l'un des sujets qu'il traitera dans son livre **l'Avenir de l'Esprit.** ouvrage sera publié aux Éditions de la Nouvelle Revue Fran avant la fin de l'année.

Les Éditions de la N. R. F. viennent de signer un contrat avec **Mme Od Joyeux** pour son ouvrage intitulé : **Agathe de Niel l'Espoir,** qu pense terminer en septembre prochain.

C'est Odette Joyeux qui créa le rôle de « Maria » dans **l'École Médisance** que monta Marcel Herraud, en février 1940, au Thé des Mathurins.

Henri Bosco, dont Rolland de Renéville a signalé dans le numéro de de la N. R. F. les rares qualités de son dernier livre **Hyacinthe,** actuellement un roman sur la Provence.

Marc Bernard écrit un livre intitulé **Pareil à des Enfants** qui sera term avant l'été.

La traduction du **Romantisme Allemand** de Richard Benz paraîtra Éditions de la N. R. F. au mois de décembre.

L'ouvrage de M. **Émile Borel,** dont nous avons annoncé la publication la Collection de l'**Avenir de la Science,** est provisoirement intitu **le Jeu, la Chance et les Théories Scientifiques modernes.**

R. Capot-Rey, de l'Université d'Alger, prépare pour la Collection d Géographie Humaine une **Géographie de la Circulation** qui sera p pour la fin de l'année.

Les Éditions de la **N. R. F.** vont publier le nouveau roman de **René Lapo les Passagers d'Europe.**

Kléber Haedens, l'auteur d'**Une Jeune Serpente** (N. R. F.), a terminé pièce intitulée **Franz.**

L'imprimeur, **Maurice Darantière,** qui achève avec **Rigal** l'impression **Poèmes de Fargues** illustrés par Alexéïeff, a organisé « Les Soirée Marais » dans l'Hôtel de Sagonne, 28, rue des Tournelles, const en 1680 par Jules Hardouin Mansard. Il a déjà donné des conc consacrés à Couperin, Rameau, Bach, Chopin, Debussy, Fauré, Rav et prépare avec les marionnettes de d'Annunzio : **le Veuf,** de montel, **Isabelle et Gertrude,** de Favart, musique de Blaise.

Maurice Coindreau met au point son **Aperçu de la Littérature América** Il achève également la traduction de **Grapes of Wrath,** de Steinb l'un des plus gros succès de librairie de ces dernières années États-Unis, sous le titre provisoire de : **les Fruits de la Colère** (N. R

Les Éditions de la N. R. F. vont révéler un jeune auteur encore incon Jean Homassel, dont le premier roman, **Prélude à l'existence** para en septembre.

Paule Lavergne, qui a publié un roman intitulé **Printemps** (N. R. F.) avait été remarqué par ses qualités de fraîcheur et de jeunesse, v d'achever un nouveau roman, **le Maître.**

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PROVENCE

Ce que je veux écrire sur la Provence pourrait également s'intituler : « Petit traité de la connaissance des choses ». On ne peut pas connaître un pays par la simple science géographique. On ne peut, je crois, rien connaître par la simple science; c'est un instrument trop exact et trop dur. Le monde a mille tendresses dans lesquelles il faut se plier pour les comprendre avant de savoir ce que représente leur somme. La certitude géographique est semblable à la certitude anatomique. Vous savez exactement d'où le fleuve part et où il arrive et dans quel sens il coule; comme vous savez d'où s'oriente le sang à partir d'un cœur, où il passe et ce qu'il arrose. Mais la vraie puissance du fleuve; ce qu'il représente exactement dans le monde, sa mission par rapport à nous, sa lumière intérieure, son charroi de reflets, sa charge sentimentale de souvenirs, ce lit magique qu'il se creuse instantanément dans notre âme, et ce delta par lequel il avance, ses impondérables limons dans les océans intérieurs de la conscience des hommes, la géographie ne vous l'apprend pas plus que l'anatomie n'apprend au chirurgien le mystère des passions. Une autopsie n'éclaire pas sur la noblesse de ce cœur cependant étalé sans mystère, semble-t-il, sur cette table farouchement illuminée à côté des durs instruments explorateurs de la science. Comme les hommes, les pays ont une noblesse qu'on ne peut connaître que par l'approche et par la

fréquentation amicale. Et il n'y a pas de plus puissant outil d'approche et de fréquentation que la marche à pied.

Il semble d'abord que ce soit un procédé barbare et surtout grossier. Si nous tenons compte précisément des foules subtiles où il va nous falloir tout regarder et tout compter, il nous paraît plus raisonnable de demander des instruments de précision à la technique. Mais vous allez voir que nous allons être éclairés sur la valeur de l'à peu près dans les sciences exactes. Le monde est plein de mystères. Rien que sur la reproduction des équidistances dans les dessins géométriques des taches brunes des coquilles d'œufs d'alouettes, il y a cent vies de savants à user et mille livres à écrire. Le terriblement grave, c'est qu'on peut le prendre à partir de là ou à partir du cancer, on arrive toujours et quand même dans le grand élargissement panique de la vie où tout de suite tout est sans borne. Quoi qu'il fasse, le savant s'approche toujours du monde comme l'astronome s'approche de la nébuleuse : avec un télescope. Il a beau multiplier les grossissements, il regarde toujours un reflet dans un miroir; il est d'un côté du miroir avec son corps entièrement fermé, tout clos, tout maçonné, tout cimenté, sauf la petite ouverture de la cervelle, et, dans le miroir qu'il regarde, il n'y a rien : c'est seulement à l'autre bout de la ligne d'angle d'incidence qu'il y a quelque chose dans l'infini du fond du ciel. Comme ça a vraiment l'air d'un jeu de hasard! La marche à pied, ou, plutôt, le procédé de la marche à pied, c'est de se transformer soi-même en loupe ou en télescope. Vous voyez la lune à l'œil nu : c'est un globe. Vous mettez votre œil à l'oculaire du télescope : ce n'est plus qu'un quart de globe, mais vous voyez des criques et des montagnes; vous augmentez le grossissement : ce n'est plus qu'une partie très limitée et toute plate, avec de la matière plein votre œil; puis apparaît le détail des vallées lunaires et les gouffres où vous pouvez suivre le lent retirement des ombres et la marche de la lumière; et si, brusquement,

vous étiez projeté sur la lune, vous ne la verriez plus, mais vous la connaîtriez. Enfin.

Le plus magique instrument de connaissance, c'est moi-même. Quand je veux connaître, c'est de moi-même que je me sers. C'est moi-même que j'applique, mètre par mètre, sur un pays, sur un morceau de monde, comme une grosse loupe. Je ne regarde pas le reflet de l'image, l'image est en moi. Le grossissement, c'est au milieu de mes nerfs, de mes muscles, de mes artères et de mes veines qu'il s'écarte. Il n'est pas question de théâtre antique, d'arc de triomphe, d'alignement de pierres tombales : la connaissance que j'ai des choses est aussi entièrement moderne que le battement de mon cœur; elle est aussi préhistorique que le battement de mon cœur, et les jouissances de ma curiosité successivement satisfaites me font vivre en leur succession comme les battements de mon cœur. A ce moment-là le monde extérieur est dans un mélange si intime avec mon corps qu'il m'est impossible de faire le départ entre ce qui m'appartient et ce qui lui appartient. L'instinct supérieur qui accorde le sens de ma vie au flux de mon sang, l'accorde avec la même exquise intelligence à l'architectonie des volumes et des couleurs de la matière dans laquelle je vis et je marche; je suis à la fois prisonnier et maître. La superposition de ma liberté et de ma sujétion est à chaque instant d'une extrême volupté. A chaque instant, un délicieux supplice par l'espérance me pousse tout frissonnant le long de ma vie. Tandis que l'invraisemblable romantisme scientifique tend à dominer, donc à s'éloigner, à regarder de haut, à se retrancher; à examiner d'après des plans cavaliers, à maîtriser l'extérieur dans des cartes et des reflets, à jouer avec des symboles, l'ordinaire romantisme de tout mon appareil sensuel me pousse à m'accrocher, comme dans la silencieuse pétarade de mille vrilles de viornes ou la gluante succion de poulpe, à joindre, à pénétrer, à m'effondrer dans les choses comme le jaillissement chaud d'un liquide vivant, à perpétuellement

redevenir dans le catalogue des formes. La science construit une vérité symbolique, mais les sens jouissent d'une vérité véritable. Ce qui se décomposait en formule chante sa passion au milieu de vous. Elle est inséparable de vous-même. Et, s'il y a de fortes chances pour qu'elle vous soit mélangée vie à vie, au point de ne pas exister sans vous, elle est, tout au moins, et grâce à cette réciproque suggestion, une animation voluptueuse du monde entièrement soumise aux lois de l'amour. Ainsi, il nous devient évident que le mince appareil scientifique n'agrandit pas les hommes dans des dimensions telles qu'ils aient des raisons de se croire de la race des géants. Pour ce qui est de la carte géographique, le succulent c'est tout ce qu'on construit dans l'à peu près, à partir d'elle jusqu'au moment où le navigateur arrive sur les lieux de l'archipel, où le travail humain commence avec tout son délicieux à peu près, comme une corvette qui prolonge les récifs de chaque côté du vent; laisse porter, lofe, abat, se met à la cape, dérape, se couvre de voiles, s'échappe, remet inlassablement le cap, nage sur des fonds sous-marins que nul savant ne pourra jamais baliser, joue enfin le vrai jeu des hommes, au milieu des dangereuses vérités qu'ils se construisent eux-mêmes avec tous les sens de leur corps. Seul le marin connaît l'archipel. Par rapport à moi, le talus qui borde ma route est plus riche que l'Océanie. Comment pourrais-je me décider à m'en aller un mètre plus loin, quand je n'ai même pas pu dénombrer les joies de cet endroit où je suis arrêté? J'ai seulement compris qu'elles étaient innombrables. Mais une unique raison sensuelle peut courber les cyprès de Valence à Carry. Si un champ de blé vert commence à se balancer dans la plaine de Nyons, il se met à se balancer de la même façon dans la vallée de Brignoles.

L'imperceptible tache violette qui a d'abord touché une olive n'importe où, mûrit à la fois et du même gonflement les olives de tous les oliviers, depuis les Baronnies

jusqu'à Grasse. La terre a une façon de se plier en colline du côté de Dieulefit et on s'aperçoit que c'est une habitude qu'elle prend, et elle accompagne l'Ouvèze, la Durance, le Rhône, le Caramy, l'Asse, la Bléone, le Var, avec ce même plissement qui lui est ici bien commode jusque vers Nice, où elle se plie de la même façon, s'abaisse une dernière fois avec ses arbres, et entre dans la mer. L'odeur du blé encore vert, quand il est déjà en épi mais languissant et mou comme une chenille poilue, si elle est chauffée par un soleil de juin assez pesant, elle rejoint l'odeur des châtaigniers fleuris sur les plateaux, avec ces voies lactées de fleurs dans lesquelles le vent découvre des profondeurs de feuilles comme la nuit, barbelées et de couleurs sombres. S'il ne me faut, pour me décider à partir, que le support constant de ma joie, j'entends déjà que la terre me la garantit qui passe, dans ce talus, des petites mains de l'euphorbe aux légères griffes de la sariette et du thym, du poing du pavot au bout des doigts fins de l'avoine, puis dans les bras du chêne et, de chêne en chêne, à travers les chênaies sauvages des hautes terres, puis, déposée entre les bras tendres des premiers vergers d'amandiers, et, de là, transmise à tous les bras de tous les arbres et de toutes les herbes, je vois la terre s'en aller de vallée en colline, jusque dans les lointains extrêmement bleus où elle est tellement mélangée à ce qui la transmet et à ce qu'elle porte, qu'elle entre dans le ciel déjà semblable à lui. Mais il y a dans le déroulement même de cette unité une lenteur dont il ne faut pas que je me sépare. Il me faut employer dans mon déplacement cette lenteur qui met un temps infini et combien de délicatesse pour passer du plateau porteur de chênaies aux alluvions lointaines des ruisseaux et des fleuves couverts de champs où s'épaississent les herbes bleues. Je n'apprendrais rien si je devais me heurter violemment aux harmonies que cette terre compose avec patience et certitude. Quand il me faut à moi-même un temps déjà énorme pour comprendre les

sombres vergers de châtaigniers et pour jouir paisiblement de tout ce qu'ils sont, il ne m'est plus possible de comprendre mon déplacement — mon savoureux et mon égoïste déplacement — s'il ne met d'accord sa vitesse avec la vitesse de transmission harmonique qui compose la vaste unité du pays. Qu'est-ce qu'il me faut, pour dévaler cette route en automobile et atteindre le bord de l'horizon à l'endroit même où il semble qu'il surplombe les larges chemins sur lesquels circulent les étoiles et le soleil? Il ne me faut que quelques heures à travers les vergers d'oliviers, les amandiers, les fleuves de roseaux, les déserts de pierres, les cyprières et les tristes collines monacales couvertes de pins gris qui font un bruit léger déjà pareil au flottement des flammes. Je ne verrai ni mon départ d'où je m'arrache, ni ce lieu d'arrivée où, sans école, je suis brusquement obligé de résoudre tous les problèmes des feuilles nouvelles, des herbes étrangères, des subtilités des odeurs, de la viscosité et de la sécheresse des chaleurs et des froids, que mes sens ne connaissent pas et qu'il me faudrait connaître pour que j'en jouisse. Alors, j'aime mieux ne pas jouir, c'est trop difficile, et repartir le lendemain ou sur l'instant même, pour n'importe où, pour partir, parce qu'à la fin, mon corps, qui de toute façon a besoin de jouissance, se contentera de la jouissance de partir. Grossièreté des soi-disant victoires de la technique moderne. Ils me font rigoler quand ils disent que je suis un poète. Triste défaite des corps qui ont perdu le goût de vivre parce qu'ils ont perdu la façon. C'est vrai que c'est presque toujours péjoratif, mais ils en seraient eux-mêmes, des poètes, c'est-à-dire de vrais hommes, s'ils avaient encore la vieille façon amoureuse, la naturelle façon amoureuse de faire la connaissance des choses. Je vais à pied. Du temps que je fais un pas la sève monte de trois pouces dans le tronc du chêne; le saxifrage du matin s'est relevé de deux lignes; le buis a changé mille fois le scintillement de toutes ses feuilles; l'alouette m'a vu

et a eu le temps de se demander qu'est-ce que je suis, puis qui je suis; le vent m'a dépassé, est revenu autour de moi, est reparti. Du temps que je fais l'autre pas, la sève continue à monter, et le saxifrage à se relever, et le buis à frémir, et l'alouette sait qui je suis, et se le répète à tue-tête dans le cisaillement métallique de son bec dur; et, ainsi, de pas en pas, pendant que la vie est la vie et que le pays est un vrai pays, et que la route ne va pas à quelque endroit mais est quelque chose.

Elle est en ce moment même déroulée devant moi dans l'étendue. Elle s'appuie d'abord sur des débris sauvages de collines, dans des genêts et des éboulements de grès parfois saignants comme du foie arraché au ventre d'un agneau. La terre la laisse retomber dans un vallon où elle disparaît derrière le jet de quatre trembles. Elle reparaît plus loin au moment où les monts Reillannais la soulèvent et l'étendent à travers les forêts d'yeuses sombres, houleuses et immobiles comme de la boue. Là-haut, au sommet du large soulèvement, plus rien tout d'un coup ne la soutient et elle tombe dans la profonde vallée de l'Encrène d'où plus rien n'émerge, sauf un petit nuage de vent tout strié d'étranges arêtes acérées comme les ossements d'un grand poisson séché par des milliers de soleils. C'est elle, là-bas, mince comme un fil, dans la montagne noire? Non, c'est une autre route. C'est elle, là-bas, qui sort des profondes tranchées vertes du blé dur et passe dans les sainfoins en fleur? Non, c'est une autre route. C'est elle qu'on aperçoit à travers la légère salive brillante des oliveraies? Non, c'est la route qui va à Sainte-Jalle. C'est elle qui se plie contre une grande ferme sans couleur, dans des arbres sans couleur, avec seulement un trait vert d'ortie contre le mur du nord? Non, c'est la route de la Commanderie. C'est elle alors dans cet endroit où il semble qu'il n'y a pas de route mais seulement le mur impénétrable d'une barrière de cyprès, puis dans une ouverture on voit luire comme des écailles de sel? Non,

c'est la route qui va dans la Drôme. C'est elle alors qui est là-bas dans les prairies sucrées de jonquilles et que j'avais prise pour un ruisseau immobile? Non, c'est un ruisseau immobile avec rien que des pierres brûlées et pas d'eau. Alors, cette fois, c'est elle qui fait cette grande lumière blanche sous les chênes? Non, c'est le passage habituel des troupeaux vers les fontaines. Alors, attends, j'écoute et j'entendrai le charroi et je vais me guider sur les bruits pour la reconnaître. Mais ils ne font pas de bruit, les paysans qui vont sur leurs sandales de cordes; la charrette qui marche au pas fait sonner le fer de ses roues, puis s'étouffe dans la poussière, et même le son du fer; il suffit de l'écho d'un arbre pour le renvoyer comme la paume dans un endroit où tu ne pourras pas le rattraper; le maquignon qui fait trotter sa harde de cavales brutes avec des crinières et des queues vierges fait sonner des esclapades de sabots de fer qui montent si droit dans le ciel qu'ils ne viennent plus sur toi dans une direction précise mais retombent du haut de la pureté comme la pluie qui vient de partout. De quoi veux-tu guetter le bruit puisque tout a l'air mort et désert sous le soleil jusqu'au moment où tu rencontres brusquement l'homme maigre au visage rouge avec sa moustache de vanille et ses yeux de clous, ou brusquement cette charrette qui sort devant ta poitrine comme qui dirait hors du vide avec ces deux fillettes endimanchées sur le siège et qui rient d'un rire immobile sur leurs lèvres silencieuses depuis des kilomètres solitaires? De quoi veux-tu guetter le bruit puisque tout le charroi se fait en silence et paisible suivant des lois de voyage comme en ont les moines et les bêtes sauvages dans les paradis? Quand tout se charrie sans arrêt et dans la paix sans que rien touche ni ton oreille ni ton œil? Alors je vais guetter la poussière. Le vent la soulève dans les endroits où il ne passe personne. La voilà! C'est celle-là, là-bas, qui se cachait dans le vallon. C'est peut-être celle-là, c'est peut-être une autre. Ne la cherche pas, va; va devant toi, marche, tout ça c'est

la route. C'est l'arbre de toutes les routes; dans ses embranchements il tient la peau du monde debout, comme l'arbre du sang tient ta peau écartée et sonore dans le vent, ô homme! Va là-dessus avec ta charge et ton temps.

La route de l'ouest sort du village du Revest-du-Bion. Elle frappe tout d'un coup sur une telle splendeur qu'elle s'abaisse tout humiliée et éblouie et coule dans le pli d'une terre où elle cherche la cachette de la plus petite herbe. Le déroulement de la montagne et de l'espace est là-devant. Il y a des montagnes qui habitent le pays des montagnes et elles sont si bien chez elles qu'elles ne sont même plus obligées à la grandeur et à la noblesse; des fois elles en ont; d'autres fois elles font voir leur grosseur et voilà tout, et qui n'est pas content n'a qu'à s'en aller. Ici la montagne habite un pays qui n'est pas exactement le sien. On la garde, on lui donne le droit de rester, tout le monde a le droit de rester; ici on a une très vieille sagesse, alors tout le monde a le droit de vivre librement et à sa fantaisie, mais précisément à cause de cette vieille liberté tout le monde ici a un sacré sens critique : la plus petite fleur qui n'a l'air de rien avec un rouge un peu bizarre, l'herbe la plus humble avec un gris dans lequel elle a mis toute la science de sa longue méditation solitaire, tout : la plus petite aiguille d'un pin. Il ne peut pas être question de débraillé colonial. On peut se mettre à son aise, on doit même se mettre à son aise; qui ne l'est pas perd la face, mais il y a la mesure et nul ici ne peut s'en passer sans tout perdre. La grosseur ne dispense pas de l'esprit et la montagne s'élargit là-devant dans l'espace. Elle est restée montagne; l'hiver elle a des neiges dans lesquelles les hommes se perdent; l'été elle fait pendre du haut de sa hauteur ses abîmes bleus bordés de sapins, les blessures de la pluie et des orages. Quand le vent se calme on entend chanter ses sauvages échos; son silence est d'une éloquence divine; des eaux de glace frappent sourdement ses assises dans le galop de mille chevaux verdâtres dont

la glauque encolure se secoue au-dessus de la plaine avant de se cacher sous les jaunes forêts de saules. Mais rien ne se sépare brusquement, rien ne se juxtapose avec violence, tout s'ordonne : cette plaine est à mille mètres de hauteur dans le ciel et tout le dit, longuement, et avec insistance pour qu'on le sache bien : le bruit du pas sur la route, la pureté de l'air glacial, les juillets sur le blé vert, la netteté du plus petit détail, précis, à travers vingt kilomètres d'été. Dans la même journée, le blé vert qui vous vient ici au milieu de la jambe toucherait votre genou si vous pouviez vous mesurer avec celui qui est dans un champ à cinquante kilomètres d'ici; il serait déjà un peu plus jaune et votre pas marcherait sur une route plus sourde, déjà la chaleur sécherait votre nez et la brume vous cacherait l'horizon; à cent kilomètres le blé vous touche la hanche et il est déjà mûr; à cent vingt kilomètres d'ici le blé est déjà coupé et la viscosité des juillets de la vraie plaine brouille dans le sirop de l'air au-dessus des éteules vides les formes les plus proches des arbres, des maisons et des hommes. Tout s'écarte d'ici avec justice. Et le paysan du fond des plaines basses, s'il regarde cette montagne comme je la regarde, moi, d'ici, il la trouvera logique par rapport à l'endroit où il est, comme je la trouve logique par rapport à l'endroit où je suis. Les larges assises qui contiennent sa plaine permettent au divin sommet de ne pas l'écraser d'une puissance trop farouche, et pour moi elles m'ont haussé dans des quartiers du ciel où la présence de la montagne est une amicale compagnie. L'espace autour d'elle est tout libre; il y a de la place pour elle et pour moi et la splendeur secrète contre laquelle est venue s'éblouir ma route est qu'il y a de la place pour tout et qu'une matière divine accueille tout, et même moi qui arrive, sans qu'il y ait le moindre retard dans l'affection tout de suite accordée de ses vastes épaules légères dans le ciel clair.

A un moment, je tourne la tête : le village du Revest-du-Bion a disparu derrière moi. La route maintenant

émerge lentement d'entre les sainfoins en fleur. Une ferme déjà très basse dans ses murs s'aplatit de plus en plus à mesure que je m'éloigne d'elle et se cache derrière les châtaigniers. Devant moi, la route entre dans un bosquet de bouleaux. Ils sont très vieux; ils ont connu tous les temps depuis longtemps; ils sont couverts de cicatrices. Les plus vieux sont alignés le long de la route comme des piliers magiques, avec leurs écorces satinées et tout cet alphabet mystérieux des blessures séchées. Le bruit des feuilles est très léger, mais la lumière des feuilles est éblouissante, elle palpite, elle souffre, elle halette comme un énorme entassement de braises vertes. Il n'y a pas de vent. Le tremblement des feuilles ne cesse pas, il se transmet d'un arbre à l'autre. C'est le frisson de l'arbre même et, dans une petite clairière, sur un tronc tout adolescent, les feuilles tremblent plus vite avec une sorte de primesaut qui a l'air d'étonner beaucoup les gros arbres d'autour, car, au contraire, eux, en voyant ça, ils s'arrêtent, immobiles, les feuilles pendantes, semblables alors à tous les peupliers.

Sur ce plateau ondulé comme la mer, tout disparaît dans des creux de vagues. On a à peine le temps de se retourner : la ferme, le village, l'arbre se sont enfoncés et d'autres choses émergent, justement à travers les bouleaux, la route se soulève, et au fond de l'avenue des arbres la montagne bleue apparaît. Je m'en approche. Cette route est solitaire. Cette terre est déserte. Rien ne s'émeut autour du bruit de mon pas. Les oiseaux s'occupent d'eux-mêmes tranquillement. Un renard aboie en plein jour. Un nuage de rossignols se bat avec une chouette. Les corbeaux se soulèvent et retombent à la même place. Trois personnes sont passées là avant moi aujourd'hui. Une fillette : elle devait avoir sept, huit ans, elle avait des sandales avec des semelles de caoutchouc quadrillé comme des gaufres; on avait dû les acheter à la foire. Elle traînait une branche d'arbre et à des endroits, la trace a effacé l'empreinte de ses pas. Elle

allait d'un côté de la route à l'autre. Elle se dirigeait vers le Revest. Je ne l'ai pas rencontrée; elle a dû passer de bonne heure. Un homme qui avait de gros souliers avec des clous, celui-là, s'en va dans la même direction que moi. Et un cheval ou un mulet; sans doute un mulet. Mais à mon avis, il n'a aucun rapport avec l'homme : il va dans la même direction, mais il marchait d'un côté de la route et l'homme de l'autre. Ils ont dû passer là séparément : l'homme seul et, avant ou après, le mulet seul. Ils ne se connaissent pas; il n'y a pas d'accord entre les endroits où a marché l'homme et les endroits où a marché le mulet. Là, par exemple, la bête a dû piétiner et danser (c'est ce qui me fait dire que c'est un mulet; il a dû avoir peur de ce sapin tout noir qui sort brusquement d'entre les bouleaux argentés) et l'homme s'en est allé tout tranquille au même endroit. Si l'homme et la bête s'étaient connus, l'homme se serait arrêté pour lui crier quelques solides raisons calmantes mêlées à de légères allusions sur la qualité véritable du dieu créateur de cet animal. Non. Il y a dans ce piétinement et cette danse marqués là dans la poussière plus que le simple écart de la bête surprise; il y a la liberté du jeu. Elle a d'abord eu peur, puis elle a joué la peur, et, librement, elle a dansé devant l'arbre noir.

(*A suivre.*)

JEAN GIONO.

LES AFFAMÉS

« La civilisation n'est point chose sociale, mais psychologique. »

ANDRÉ MALRAUX.

Pour les êtres non vulgaires, la jeunesse est moins le temps du plaisir que celui de l'inquiétude. Le jeune homme de tous les temps subit une faim profonde pour laquelle passionnément il cherche une nourriture à travers toutes choses. Et toutes choses indistinctement l'attirent, car il est multiple, n'ayant pas encore osé se choisir. (L'action d'ailleurs ne devient vraiment possible qu'après ce choix.)

Pour un jeune homme plus que pour quiconque, une méditation n'est donc pas un contemplatif acte de foi, mais *un dialogue entre les différentes parties de soi-même.*

C'est pourquoi la forme du dialogue me sembla le mieux convenir à ce présent essai. J'aurais pu (reprenant à peu près le célèbre titre de Musset) l'intituler : « A quoi rêvent les jeunes gens. » Mais comment appeler *rêve* cette terrible angoisse qui nous obsède, menaçant de paralyser nos plus hautes volontés ?

* * *

Trois jeunes hommes qui venaient d'être démobilisés étaient assis dans ce compartiment par miracle resté vide, mais où l'on n'y voyait déjà plus qu'à peine.

Le train roulait vers Paris et vers la nuit.

N'ayant guère sommeil, Robert et Claude se plaisaient à évoquer ensemble leur vie d'étudiants qu'ils allaient bientôt retrouver, lorsque André suscita les souvenirs plus amers de la débâcle. Il disait la vision désolante des routes qu'il avait suivies, au milieu de la horde des évacués et des fuyards que mitraillaient les avions ennemis, que bousculaient de rapides

et confortables voitures d'officiers. Il disait les trahisons et les lâchetés et les faiblesses et les misères innombrables dont il avait été le douloureux témoin.

— Pendant ce temps, *ajoutait-il avec amertume*, pendant ce temps de jeunes Allemands, de jeunes soldats semblables à nous, entraient dans les villes fumantes encore, — triomphateurs!... Dur destin que le nôtre... Mais vous, Raymond, Claude, dites-moi, que pensez-vous de notre défaite?

Claude : — Tu connais mes opinions. Je ne t'étonnerai donc pas en te disant que je la considère comme la fin du premier acte de la grande tragédie dont le terme sera la Révolution.

André haussa les épaules en souriant un peu nerveusement.

— Et toi, Raymond? *demanda-t-il.*

Raymond : — Je vais te décevoir à mon tour. Tu t'attends à des cris de haine, à une terrible soif de vengeance, n'est-ce pas? Eh bien, non. Je dis : *Felix culpa.*

André : — Comment?... Explique-toi!

Raymond : — Volontiers. Cette guerre était une mascarade. Nous ne nous battions pas pour une civilisation comme on nous le disait. Nous ne nous battions que pour la démocratie : un régime politique! Et cela confusément tous le sentaient. D'où la lâcheté, la grande lâcheté, dont le spectacle nous accabla. Depuis les officiers qui fuyaient en auto jusqu'aux poilus qui jetaient leurs fusils dans les fossés : tous refusaient de mourir. Car pour accepter de mourir pour une idée, il faut *en vivre*. Et qui donc (sans jeu de mots!) vivait de l'idéologie démocratique?

André : — Nous, les jeunes, nous acceptions la mort.

Raymond : — Oui, mais le plus souvent nous ne voyions en elle que le prix de l'aventure dont nous avions faim. Notre mort n'eût pas été un témoignage.

Cette guerre n'était pour nous qu'un jeu. Un jeu que nous perdîmes. Mais pour les autres, les adversaires, — hommes qui ont une foi et un vouloir, — cette guerre était un acte. Et leur victoire aussi est un acte. Et d'avoir

accepté le jeu nous oblige maintenant à accepter cette victoire qui n'est plus un jeu, qui nous compromet, nous et ce dont nous vivons profondément.

Il fallait d'ailleurs que notre trésor intérieur fût pareillement menacé pour que nous sortions enfin du royaume des rêves et des mots sans conséquences.

Cette menace enfin nous réveille, cette souffrance nous purifie, cette résistance (1) nous instruit. Nous sortons du jeu. Il est urgent pour nous d'agir, — et non plus de jouer à l'action.

Mille fois bénies soient donc cette menace, cette souffrance, cette résistance qui vont refaire du Français un homme de foi. La vie, grâce à elles, prend un visage soudain grave devant lequel le dilettantisme n'est plus une tentation, mais une impossible démence.

Comme André se taisait, il ajouta :

— Je ne pense pas toutefois que la défaite soit *en réalité* une plus grande menace pour notre civilisation que ne l'était la paix matérialiste dans laquelle nous étions endormis, enfants gâtés qui jouaient à vivre et qui s'ennuyaient.

— Quels que soient tes talents de sophiste, *dit André non sans quelque impatience,* tu ne vas tout de même pas prétendre que nous n'avons rien perdu !

RAYMOND : — L'enjeu de la lutte est spirituel. Spirituelles seront la lutte et la victoire. La guerre et son issue ne peuvent ici rien prouver.

ANDRÉ : — Que veux-tu dire ?

RAYMOND : — L'on nous avait fallacieusement présenté la victoire comme le dernier espoir et la dernière planche de salut de notre civilisation prête à sombrer dans la Barbarie. L'on nous affirmait que nous partions pour une croisade. Mais nous comprenons aujourd'hui que cette grande guerre n'était qu'un grand jeu. Notre civilisation

(1) Je ne parle pas ici d'une résistance politique quelconque. Je fais seulement allusion à cette résistance que nous offre aujourd'hui la vie, contrastant avec son ancienne facilité.

spirituelle, nous l'avions négligée, oubliée dans l'obscène bonheur matériel. Et nous prétendions la défendre! (Dérision! — Elle n'était plus qu'un vain mot sur nos lèvres...) La dureté de vivre aujourd'hui enfin restitue à notre civilisation sa valeur et sa réalité dans nos esprits. Nous la sentons compromise. Et nous voulons la préserver, *l'imposer*. La lutte n'est pas finie. Pour nous, elle commence. La vraie lutte, la vraie victoire s'apprêtent : celles des consciences.

ANDRÉ : — Lutte contre qui? Victoire sur qui?

RAYMOND : — La lutte contre le barbare. Et ne nous y trompons plus cette fois! Le barbare, ce n'est point le Saxon, le Germain, le Slave, l'Anglais ou le Papou; c'est cette force bestiale en chacun de nous qui nous retient et nous attire par en bas. Tel un cordon ombilical au ventre de la Terre. Le progrès vers Dieu implique non seulement la résistance au barbare, mais sa constante négation. Comme les liens qui retiennent le corps de l'enfant à celui de sa mère doivent être coupés.

Chaque homme diffère de chaque homme. Chaque race diffère de chaque race. Mais tous les hommes de toutes les races sont semblables en ce qu'ils sont également attirés par le double appel de Dieu et de la Barbarie. Qu'ils s'unissent donc pour lutter ensemble contre leur grand ennemi commun.

ANDRÉ : — Pourtant cette civilisation française s'accommodait fort bien du matérialisme démocratique, — à tel point qu'il est permis de s'inquiéter si elle n'en résultait pas à la fin?

RAYMOND : — Grossière erreur : elle s'était appauvrie dans la mesure où elle avait tenté de s'y adapter.

ANDRÉ : — Raymond, Raymond! tu m'attristes et tu me fais peur. Oui, ta raisonnable, si raisonnable lâcheté me fait peur. Mais je la méprise aussi. Voyons! Un homme que des voleurs auraient dépouillé pendant son sommeil et qui ne trouverait plus à son réveil qu'un livre de philo-

sophie sur sa table de nuit... Que penserais-tu de cet homme si, au lieu de s'armer pour la recherche de son bien, il se plongeait dans le livre de philosophie? Dis-moi, qu'en penserais-tu, Raymond?

Tu lui ressembles. Ressaisis-toi. Écoute la grande colère française qui monte en grondant sourdement dans tous les cœurs; sache voir ces muscles qui se tendent, ces mâchoires qui se crispent, ces poings qui se serrent, ces mains qui veulent des armes. Partout autour de toi.

Ils sont déjà prêts, tous. Bien plus prêts qu'avant. Ils attendent impatiemment que sonne de nouveau pour eux l'heure du combat. *Ils t'attendent*. Car tu as le devoir d'être un de leurs chefs. Et tu les abandonnes! Et tu les trahis! Ils croient que tu te prépares, — et tu te résignes!

Raymond, tu es jeune, mais ta force te trahit comme si tu étais un vieillard. Ressaisis-toi. Prépare-toi à conduire, à tuer, à mourir si c'est là ton destin. Ne sois pas lâche de la sorte!

Il faut nous préparer en silence. Il faut reprendre la guerre.

RAYMOND : — Et pour faire triompher quoi? La démocratie...

ANDRÉ : — La démocratie?... Enfin, oui, la démocratie puisqu'elle représente la France.

RAYMOND : — Mais c'est la France au contraire qui représentait la démocratie. C'est cette France-là qui fut vaincue. (Et de cette défaite, je me suis assez vite consolé.) La France authentique, vois-tu, c'est tout autre chose. C'est la plus noble fleur de la civilisation européenne. C'est l'héritage et le fruit de vingt siècles d'efforts humains. C'est aussi *une fraternité d'hommes libres*. (*Il appuya sur ces mots*.) Cela n'est pas atteint. Simplement compromis, mais ni plus, ni moins qu'avant!

Je dois te sembler l'adversaire acharné de la démocratie. Pourtant je ne la hais pas en elle-même. Je la hais parce qu'elle me semble avoir été le bouillon de culture où se

développa le mieux le virus matérialiste qui rongeait la France et dont elle a failli mourir.

André : — Ce que tu appelles la Démocratie, ce n'est pas elle, ce sont ses excès. Ce qu'elle fut t'empêche d'entrevoir ce qu'elle pourrait être. Absolument comme si l'on définissait l'Église du Christ en prenant pour exemple l'Église des Borgia.

Raymond : — Évidemment, si l'on envisage idéalement le problème, la Démocratie (telle que la pensèrent Montesquieu, Rousseau... Herriot même et tant d'autres) peut nous apparaître comme la solution politique d'un humanisme supérieur. Seulement les hommes se révélèrent incapables d'y atteindre dans la réalité. Peut-être tous ces troubles — tellement semblables aux troubles d'une puberté — n'ont-ils d'autre raison d'être que de rendre les hommes dignes et capables enfin de cet harmonieux équilibre, de cette maturité calme et forte...

Nous allons vers le royaume de Dieu qui est liberté, c'est certain. Mais combien de temps faudra-t-il encore aux hommes pour en être dignes? Combien de temps? Combien de souffrances purificatrices?

L'idéal démocratique continuera de vivre et de se purifier dans les consciences humaines. Ses tentatives de réalisation jusqu'à ce jour échouèrent et dégénérèrent. Mais c'est parce qu'elles étaient (et seraient aujourd'hui encore), prématurées.

André : — Abandonnons donc à son sort la démocratie. Mais la France, il faut la refaire sans plus attendre!

Raymond : — Oui, et d'abord en nous-mêmes.

André : — Nous avons aussi le devoir de la rétablir dans son intégrité économique et territoriale qui est, elle aussi, compromise.

Raymond : — Pas pour toujours. Hitler occupe la France. Mais c'est pour des raisons de guerre. Il veut *faire l'Europe*. Et cela me rassure. Un conquérant ne rêverait que d'asser-

vir. Un bâtisseur voudra unifier. Il ne *niera* pas les nations européennes.

ANDRÉ (*éclatant de rire*) : — Tu le connais mal!

RAYMOND : — Qui le connaît? Nous ne savons de lui que ce que raconte une presse hostile ou une presse flatteuse. Un surhomme se moque de la presse.

ANDRÉ : — Tout au plus s'en sert-il...

RAYMOND : — Je pense que Hitler sent très bien que les Européens n'accepteraient pas de devenir allemands. Pas plus qu ils n'accepteraient de devenir anglais, russes ou espagnols! Pour qu'ils soient durables, les édifices humains doivent être *d'abord* harmonieux. Non pas donc une nation dominant l'Europe ou l'Europe niant les nations. Non pas la nation niant l'individu ou l'individu se révoltant contre la nation. Mais une Nation unie où chaque individu puisse librement s'épanouir en coopérant avec honneur. Mais une Europe unie où chaque nation puisse librement s'épanouir en coopérant avec honneur.

Pour faire l'Europe, il faut une ambition forte qui, après sa victoire, laisse la place à une intelligence constructive. C'est cette dernière qui sera la plus grande. Laissons donc, nous autres, jeunes Français, laissons l'ambition parfaire son œuvre d'unification matérielle et politique. Notre mission à nous, c'est de créer l'âme européenne. La France est sans doute un ensemble de particularismes, mais c'est surtout une âme, une civilisation, un humanisme purs et universels. Créer l'âme européenne à l'image de l'âme française, voilà ce que doit être notre volonté. Rien autre.

ANDRÉ : — Tu te contentes de peu...

RAYMOND : — De l'architecte ou du manœuvre, lequel mérite le mieux le titre de créateur?

ANDRÉ : — L'on ne crée qu'en combattant. (*Claude éclata de rire à ces mots. André poursuivit :*) La France ne peut plus, ne sait plus combattre. J'en ai peur. C'est pourquoi elle acclame le Maréchal ennemi de la guerre. Et

cela, les communistes l'ont bien compris, qui dans leurs tracts essaient de faire passer le Maréchal pour un traîneur de sabre assoiffé de combats. Tous acclament Pétain. Mais pour la plupart, crier « Vive Pétain! », c'est crier « A bas la guerre. » Combien en trouves-tu qui crient « Vive la France! » et soient prêts à donner leur vie pour elle? Ils veulent la paix, le sommeil égoïste et mesquin des foyers. Or, un peuple qui refuse de combattre est un peuple décadent. Je ne veux pas croire que toute la France en soit là. Si elle était à ce point corrompue, je ne désespérerais pas encore, car maintenant elle souffre; et la souffrance purifie, retrempe l'âme des peuples comme le feu retrempe l'acier.

RAYMOND : — Des hommes refusent de combattre. Oui. Mais loin de me décourager, cela me rend espoir. Je ne crois pas à la vertu de la guerre. Je hais la guerre. Non pour le danger qu'elle comporte (j'ai l'âge où le danger attire et enivre), mais pour son absurdité. Si les hommes refusent de s'entretuer, c'est qu'ils se libèrent enfin des lois de la jungle. Un âge nouveau commence. Ce sont les excès mêmes de la guerre qui nous auront libérés d'elle.

ANDRÉ : — Ceux qui refusent de se battre sont voués à l'esclavage. La loi du plus fort régnera aussi longtemps que la vie sur cette planète.

RAYMOND : — La charité...

ANDRÉ : — Il n'y a pas la charité. Il y a la générosité du vainqueur qui est calcul ou simple affirmation de sa puissance. Mais la charité n'est qu'un mythe sans valeur, inventé par l'espoir des faibles.

RAYMOND : — Tu n'as jamais ressenti la charité dans ton cœur?

ANDRÉ : — Ne confondons pas la charité pour les hommes et l'habitude des hommes, les besoins que crée cette habitude... La charité serait peut-être possible si nous étions éternels. Mais il y a la mort. Et la mort fait l'homme plus seul sur la terre qu'en un désert plein

d'embûches. Les amoureux oublient la mort. Les mystiques la nient. Mais pour quiconque prend conscience de sa condition d'homme et de la réalité de sa mort, il n'y a plus de charité possible... Or notre génération se caractérise surtout peut-être par cette conscience aiguë qu'elle a prise de la mort...

— Laissons cela. Mais comment conçois-tu l'unification politique? *demanda soudain Claude qui jusque-là ne parlait guère.*

RAYMOND : — Avant, nous pouvions imaginer qu'elle serait opérée par quelque terreur communiste qu'il eût ensuite fallu nier : ç'aurait été long et sanglant. Une sorte d'impérialisme qui aurait l'intelligence de s'abolir de lui-même me semble une meilleure solution : plus rapide et (souhaitons-le) moins sanglante. Hitler ne niera pas les nations. Il ne commettra pas cette *faute.*

ANDRÉ : — Qu'en sais-tu?

RAYMOND : — Je le souhaite. Car autrement nous entrerions bientôt dans une nouvelle douloureuse période de gestation européenne. Après tant de fausses couches, il est permis d'espérer que l'enfant naîtra cette fois enfin. (*Pause.*)

ANDRÉ : — Utopie! Il n'y a jamais eu d'hégémonie nationale sur l'Europe. Il n'y en aura jamais.

RAYMOND : — Comme cet essayiste espagnol (dont j'ai oublié le nom), j'aime définir l'utopie : « Tout ce qui n'a pas existé dans l'histoire romaine. » Or, l'empire romain, et, par lui, l'unité du monde antique ont bel et bien existé.

CLAUDE : — Par contre, tu n'y rencontres pas de vastes fédéralismes.

ANDRÉ : — Mais de nos jours l'Amérique...

CLAUDE : — L'Amérique est un cas incomparable pour nous, Européens. L'Amérique est un grand mélange de races et de nationalités qui a donné naissance, non pas à un fédéralisme de nations (ne nous laissons pas prendre au mot!) mais à *une nation.* Les U. S. A. sont

une nation *qui d'ailleurs s'est formée suivant le processus normal de la naissance des autres nations.* Tout simplement sa vastitude et sa jeunesse font illusion... Oh! sans doute l'idée de « races » européennes est-elle bien illusoire. (Mais une « race » pure ne fut jamais qu'un mythe. Même les prétendues « races » de la préhistoire ne résultaient déjà que d'un mélange d'autres « races » ignorées.) Toutefois, si nous considérons l'individualisme et l'homogénéité auxquels parvient un groupe d'hommes vivant longuement ensemble, nous pouvons dire que (semblables à des familles) les nations européennes sont aujourd'hui des réalités suffisamment vivaces et profondes pour nier la possibilité d'un fédéralisme européen, — pour exiger par conséquent quelque unifiante hégémonie. L'Europe unie ne naîtra que d'une conquête. C'est la force et la violence qui la rendront possible.

André : — Mais qu'est-ce donc qui vous pousse à envisager l'unification européenne comme une nécessité?

Raymond : — D'abord tous ces troubles. Ensuite cette loi qui veut que les cadres de la société s'élargissent au fur et à mesure que s'élève et que s'élargit la culture. Remonte le cours de l'histoire et tu verras dans la France du XIe siècle plusieurs familles (gestes) former une mesnie, plusieurs mesnies un fief, plusieurs fiefs un État, et plusieurs États une nation. Tu verras la même évolution s'effectuer à Rome, en Grèce, dans la Gaule primitive et ailleurs. La culture étouffe aujourd'hui dans les frontières nationales. L'économie aussi. Elles réclament également l'unité de l'Europe. Mais cette nouvelle Europe ne devra pas nier les nations. Car la nation lui sera ce que la famille est à la nation!...

Claude : — Mon cher Raymond, je te confierai ma secrète pensée qui s'oppose à la tienne. Tu ne crois pas à la déchéance des nationalismes. Moi si. Les États-Unis d'Europe sont une chose impossible.

RAYMOND : — Mais l'Amérique pourtant nous...

CLAUDE : — Les États d'Amérique étaient unis d'avance par une similitude bien plus profonde que celle qui tend à réunir les États d'Europe. Aux États américains il suffisait de se réunir pour se confondre. Pour l'Europe, la difficulté est beaucoup plus complexe. Ici ce n'est pas d'un fédéralisme, mais d'un impérialisme qu'il s'agit. Considère la France qui s'est faite en neutralisant les nombreux nationalismes provinciaux. L'idée d'Europe ne peut prendre d'importance que dans le mépris des nations pour leurs particularismes, dans une certaine abdication de leurs caractères nationaux, dans une héroïque préférence pour l'homme universel.

RAYMOND : — « C'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt général », disait Gide. J'aime cette parole.

CLAUDE : — Je trouve Nietzsche plus clairvoyant lorsqu'il demande : « Y a-t-il une pensée quelconque derrière ce nationalisme de bêtes à cornes? A présent que tout s'oriente vers de plus larges intérêts communs, à quoi rime d'exciter ces égoïsmes galeux? Et cela, au moment où l'absence d'indépendance intellectuelle et la déchéance des nationalismes sautent aux yeux, où toute la valeur, tout le sens de la civilisation présente consiste à se fondre en un seul ensemble où les partis se féconderont réciproquement. » Nietzsche pensait cela en 1887. C'est encore plus évident de nos jours où les oppositions nationales ne sont plus guère qu'oppositions des intérêts de quelques-uns et ne suffiraient pas à créer des conflits aussi passionnés que ceux dont nous sommes les témoins. Ce qui oppose entre eux les Européens, ce sont aujourd'hui les idées. Et les idées se moquent de toute frontière. Tu disais, Raymond, que la culture avait fait éclater tour à tour chaque cadre social n'y pouvant se tenir. C'est qu'en effet toute importante idée, du fait même de son importance est universelle et se veut universelle. Aussi les hommes qui l'ont décou-

verte deviennent-ils non seulement des convaincus, mais des fanatiques, des apôtres...

RAYMOND : — Il y a le monde des idées. Il y a le monde de la diplomatie.

ANDRÉ : — La société ouverte et la société close, disait Bergson.

RAYMOND : — La tradition et le progrès. Oui. Seulement, aujourd'hui, la tradition a trop d'évidents intérêts à empêcher le progrès !

CLAUDE : — Nous divaguons. Je reviens à notre idée. Tout idéal, disais-je, se veut universel. Voyez le christianisme, voyez la Révolution française, voyez le communisme, voyez le fascisme contemporain. L'ambition territoriale n'est ici qu'un prétexte et comme une preuve recherchée. Tout homme de foi veut transformer l'humanité à l'image du dieu qu'il a découvert en lui-même. C'est pour la convertir qu'il la conquiert.

ANDRÉ : — Seulement la génération suivante oublie le dieu, oublie le mythe, — et garde la conquête tellement plus réelle. C'est la foi qui n'est ici qu'un prétexte !

RAYMOND (*l'interrompant*) : — Non. C'est bien la culture qui exige l'Europe unie. Les grandes réalités modernes, ce n'étaient déjà plus les nations européennes, mais bien plutôt *les partis* européens : Fascisme, Démocratie, Communisme. Nous assistons à des luttes de partis bien plus que de nations. Simplement les nations représentent ces partis. Nous assistons à une vaste guerre civile européenne.

ANDRÉ : — En es-tu sûr ? Mais alors nous entrerions dans une époque de feu, dans un terrible siècle de luttes à mort.

CLAUDE : — La Vie est une lutte à mort.

RAYMOND : — Quoi qu'il en soit, *il faut* que ce cadre plus vaste qui déjà tente de dominer les cadres nationaux soit enfin reconnu d'une façon définitive. Nous le voulons ! Celles-ci, toutes-puissantes, avaient fini par fausser tous les buts. La science devenait de plus en plus outil de guerre.

Les arts étaient oubliés, et de dépit exagéraient leur isolement par un hermétisme souvent semblable à quelque déséquilibre.

ANDRÉ : — ... ou à quelque agonie!

RAYMOND : — La pensée hésitait à se faire grégaire et gémissait de son emprisonnement. La basse culture journalistique, la fièvre des inutiles efforts triomphait, remplissait toute l'existence où la vie intérieure ne pouvait plus fleurir, écrasée par ce matérialisme borné qui semblait être le seul but réel de toute politique nationale. « Il faut préserver notre patrimoine », disais-tu, André. Mais notre patrimoine le plus important, c'est précisément la civilisation spirituelle qui étouffait dans cette geôle.

ANDRÉ : — Mais enfin, comment toi, Français, peux-tu admettre que ce soit l'Allemagne qui puisse opérer seule cette unification?

RAYMOND : — Seule! Non pas. J'espère bien que la France et toutes les autres nations coopéreront à la construction de l'Europe unie. C'est un devoir pour elles. Mais, comme après bien des luttes, la France se forme autour du noyau *central* primitif, comme autour du cristal *central* un liquide entier se cristallise, il se pourrait de même que ce soit l'Allemagne qui opère cette unification de l'Europe, croyant la conquérir. Lorsque grâce à Napoléon III, l'Allemagne se fut unifiée, elle devint du même coup le cristal *central*, fatal générateur d'une plus vaste cristallisation.

ANDRÉ : — C'est insensé!

RAYMOND : — Peut-être pas tant que tu veux bien le dire.

ANDRÉ : — Je suis français et ne puis l'admettre.

RAYMOND : — Français, tu aurais admis (tu aurais souhaité) que Napoléon Ier réalisât ce que tu refuses à Hitler de réaliser?

ANDRÉ : — Évidemment.

(*Claude et Raymond ne purent retenir leurs rires devant la naïve spontanéité d'André.*)

RAYMOND : — Eh bien! je crains que les événements ne te déçoivent.

— Tu ne te rends pas compte de ton infirmité morale, *répondit André, méprisant*. Et tu ris de moi qui suis sain.

RAYMOND : — Puissante parole ; commente-la donc!

ANDRÉ : — Mots! Mots! Mais ne comprends-tu donc pas que celui qui « unifiera » l'Europe, l'unifiera à son profit! et qu'il ne l'unifiera que par pure ambition! et que les unificateurs seront les maîtres tandis que les unifiés seront leurs esclaves!

RAYMOND : — ... auront l'impression d'être devenus leurs esclaves. Impression ne résultant d'ailleurs que de l'imbécile orgueil national blessé. Rancune de mauvais joueurs (car la guerre n'est jamais qu'un jeu). Mais cette rancune passera. Et les architectes de l'Europe, s'ils veulent que leur édifice ne risque pas de s'écrouler, auront pour premier soin de tout faire en vue de hâter l'oubli de ses apparentes origines. La plus longue époque de calme et de civilisation dans l'histoire du monde est peut-être celle de l'empire romain. « Supposez, disait Tacite, que les Romains soient chassés de leurs conquêtes; qu'en peut-il résulter, sinon une mêlée générale de tous les peuples de la terre? » L'Europe aujourd'hui réclame une sorte d'empire romain, où se mêlent, s'harmonisent et se fécondent réciproquement les différents individualismes nationaux. Et de cela nous ne saurions que nous réjouir, car c'est la civilisation qui *d'abord*, n'est-ce pas, nous importe?

CLAUDE : — D'abord, et uniquement.

RAYMOND : — A nos yeux donc, la conquête romaine ne fut que le moyen matériel de l'expansion de la civilisation grecque... Nous avons *le devoir* de faire en sorte que la France prenne en Europe l'importance spirituelle qu'eut la Grèce dans le monde antique.

ANDRÉ : — Des esclaves! nous serions dans vingt ans des esclaves si par malheur tous les Français pensaient de la sorte.

RAYMOND : — Tu es bourguignon, n'est-ce pas? En veux-tu à Louis XI de t'avoir fait français? Te sens-tu *l'esclave* des citoyens de l'Ile-de-France?... De même (comme était obligé de le remarquer Bainville lui-même), *cent ans après César, des Gaulois entraient au Sénat romain.*

ANDRÉ : — Mais Hitler est l'ennemi foncier de notre pays. Relis *Mein Kampf*. Hitler est l'ennemi de toute notre civilisation.

RAYMOND : — « L'Antéchrist »! Oui, je sais. Mais Clovis aussi fut d'abord le grand ennemi de la chrétienté avant d'en devenir le champion.

ANDRÉ : — Tout de même, c'était Clovis qui percevait les impôts!

RAYMOND : — Et qui faisait bâtir des églises avec! D'ailleurs, une fois de plus, je te conjure d'apaiser ton scrupule nationaliste. Nous ne serons pas des imitateurs, des suivants, des soumis. Depuis longtemps les Français sont des Européens avant la lettre. A tel point que la culture européenne et la culture française sont aujourd'hui à peu près synonymes (et l'étaient déjà pour Nietzsche en 1885). Il ne tient qu'à nous que ce soit, non pas les seuls Allemands, mais toute notre génération qui fasse l'Europe.

Ici Claude interrompit Raymond :

— Pardonne-moi, *lui dit-il*, mais j'ai l'intention de te contredire une seconde fois!

RAYMOND : — Fais-le donc, je le souhaite; car tout ceci (tu le soupçonnes) n'est qu'hypothèse plus ou moins hasardeuse de mon esprit inoccupé. En rien mon cœur ne s'y attache. La seule chose qui m'importe, je le répète, est la civilisation, c'est-à-dire *la valeur de l'individu*. Je n'ai pas encore choisi (et ne saurais le faire) un moyen de la favoriser politiquement. Je doute même qu'un moyen efficace existe.

Quant aux intérêts matériels, j'en laisse tout le soin aux politiciens. Je ne veux pas faire de politique, sinon par ennui, par divagation, comme l'on fait des réussites et des

mots croisés — ou bien pour inquiéter André! *ajouta-t-il en souriant*. Par ailleurs je ne suis ni ne prétends être un politicien. Mon souci n'est pas une politique, mais un humanisme.

CLAUDE : — Bref, tu te sens une nature de philosophe.

— ... de rêveur! *ironisa André*.

RAYMOND : — Le philosophe me semble être par excellence un réaliste puisqu'il ne s'occupe que de la seule réalité.

ANDRÉ (*souriant*) : — Quelle est donc cette réalité si profonde?

RAYMOND : — Toute la vie qui est élan vers Dieu... Ma seule certitude politique, vois-tu, est plutôt une volonté...

CLAUDE : — Toute certitude est une volonté! Mais quelle est la tienne?

RAYMOND : — C'est que nous allons vers l'Europe une et unie. Notre génération a l'ambition, la volonté de la réaliser enfin. Peut-être ne fera-t-elle que de l'amorcer. L'Europe véritable se construira lentement, d'elle-même et dans la paix. Par la force des choses et par l'intelligence d'hommes dont ce sera le métier et la mission de favoriser sa croissance (en maîtrisant ses crises éventuelles).

CLAUDE : — J'aime mieux t'entendre parler de la sorte. Tout à l'heure tu me semblais croire avec André que la guerre pouvait laisser des édifices. Or la guerre ne laisse jamais que des ruines sur lesquelles il faut *ensuite* rebâtir. Elle fait place nette. C'est tout.

(*A suivre.*)

PIERRE LEFORESTIER.

SANS DÉTOUR

POUSSIÈRE

Ne regrette rien des vergers perdus,
vois comme le vieil été,
sur les rochers, dans la clarté,
pour mourir s'est étendu;

comme ils sont beaux, les rudes corps,
hier vêtus de feuillage,
Ulysse devenu sauvage
foule nos bords,

arbres roux, beaux aventuriers
que la fièvre consume,
habitants des palais de brume,
qui mourra le premier ?

Têtes folles que le vent roule
vers la mer au long bruit,
l'oiseau marin, c'est notre ami
sur l'éternelle houle.

TALUS DE SEPTEMBRE

O le monstrueux
silence d'un fleuve
coulant à pleins bords,

ô le merveilleux
dôme des feuillages
qui se remplit d'or,

ô le ravissant
pacage du jour
enfin renaissant,

vers moi le ciel penche
un fruit saisissable,
une humble espérance,

ici la raison,
l'amour et le songe
ont fait leur maison.

ENTRER DANS L'OMBRE

A la treille des jours heureux
montent les vrilles et les feuilles
des essences amères;

et lasse, la treille accueille
le feuillage lourd et sombre
étouffant les fleurs dernières;

tremblante joie aux frêles prises,
bouquet des jours qui se délie
et s'éparpille dans la bise,

tel, entre nos mains réunies
et nos fronts longtemps rapprochés
s'insinue un souffle glacé,

est-ce le voile autour des morts,
est-ce la neige au bon génie
sur un printemps qui se rendort ?

LÉGER

Dans la rue
j'aime une blonde chevelure
dansant un peu sur les épaules
de la femme qui me précède.

Je ne sais quel est son visage,
à peine puis-je imaginer
les longues jambes, la douce emphase
de la hanche qu'une fourrure
entoure en ce beau jour d'hiver.

Mon bonheur est instantané,
je n'ai besoin pour le cueillir
que d'un regard à la beauté.

Léger, tranquille, je parcours
dans la lumière délectable
la cité changeante des jours,

mon bonheur est couleur de fable.

HENRI THOMAS.

DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Depuis que la *Bible* fait office de livre sacré, nul n'ignore que les plus anciens souvenirs traditionnels des Hébreux portaient moins sur la *Palestine* (« pays des *Philistins* », comme l'indique son nom), où ils n'étaient, en somme, que des immigrés, que sur les vallées fertiles du Nil et de la Mésopotamie; celle-là, parce qu'ils y affluaient volontiers aux époques de famine; celle-ci, parce que c'était de l'Ararat arménien et d'Ur en Chaldée que les premiers et les plus grands de leurs patriarches passaient pour avoir émigré vers l'ouest.

Bien loin de simplifier les données de cette plus ancienne histoire biblique, la lecture des hiéroglyphes par Young et par J.-F. Champollion; celle, plus complexe et plus malaisée, des textes cunéiformes par Grotefend, H. Rawlinson et quelques autres, l'a, au contraire, tout aussitôt, considérablement élargie et compliquée. De par les textes cunéiformes, la science philologique moderne obtenait, en effet, faculté d'accès à un secteur immense : les annales de toute l'Asie occidentale, depuis l'Arménie au golfe Persique, jusqu'aux rives de la Méditerranée. Assyrie, Babylonie, vieux monde sumérien, Perse achéménide, Elam, Urartu (Arménie), Subartu, confédération polyglotte des Hittites de Cappadoce; toutes ces antiques monarchies, un grand nombre de leurs centres sacerdotaux, lui ouvraient désormais de plus en plus largement leurs archives innombrables, bien que souvent trop frag-

mentaires encore. L'on y découvrait, avec des langues, des couches archéologiques inconnues, en nombre insoupçonné; des emprunts, des mélanges, des corrélations économiques, politiques ou religieuses, inattendues et des plus étendues. Après avoir, d'abord, constaté, non sans émerveillement, que, parmi les vétustes témoignages ainsi retrouvés, figuraient un *Poème de la Création*, un *Déluge* rappelant, par bien des traits, les épisodes similaires de la Genèse; ou, encore, des *Psaumes* ne le cédant en rien et, même, curieusement semblables à ceux « du roi David », l'on s'aperçut bien vite que ces découvertes obligeaient à se poser une question plus importante. Quels étaient, où se trouvaient, dès lors, les archétypes de cette grande tradition, à la fois littéraire et sacerdotale? Le progrès des fouilles, celui des études aussi, ne tardèrent point à apporter la preuve que, dans la plupart des cas, c'était en terre sumérienne — en Basse-Mésopotamie — ou dans les textes sumériens — langue savante la plus archaïque — que se trouvaient les prototypes les plus anciens connus.

Le seul fait que ces « originaux » procèdent, en ultime analyse, d'une ethnie *non sémitique*, implique des conséquences bien plus considérables qu'il ne le semblerait de prime abord. Longtemps, en effet, l'on a cru, avec la *Bible*, « tenir » un *original*. Ceci cadrait, au reste, avec la part capitale que la loi hébraïque attribuait en matière religieuse aux « *fils de Sem* ». Or cela même cessait d'être exact. Et, vérification matérielle du plus grand prix, la langue sumérienne elle-même, idiome de ces anciens prototypes de littérature sacrée, n'appartenait même point à la famille sémitique! Ainsi, à l'hébreu qui, avec l'araméen, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien et quelques autres dialectes secondaires formaient, avec le latin et le grec, le clavier linguistique normal des exégètes bibliques, s'ajoutait désormais un parler entièrement nouveau; parler ne rentrant, jusqu'ici du moins, dans aucune des familles de langues connues. L'abîme s'ouvrait sur le passé.

Par surcroît, la *Bible* s'avérait plus manifestement de jour en jour comme le simple *chapitre hébraïque* d'un ensemble religieux et littéraire la débordant de toutes parts : les littératures cunéiformes de l'Asie. On l'avait prise pour *la source*. Elle était simplement *une tributaire* d'un vaste courant sacerdotal et savant, remontant jusqu'au passé sumérien. De ce chef son « originalité » s'avérait, en définitive, du même ordre que celle du Qoran, des livres mandaïtes, ou manichéens.

Quant à la préhistoire des traditions sacrées sumériennes, c'était certainement au foyer de dispersion même des futures civilisations « cunéiformes » qu'il y avait lieu de la rechercher. Nous ignorons encore entièrement à cette heure où ce foyer se trouvait. Suivant certains, il serait dans l'Inde plus ou moins himalayenne; selon d'autres en Mésopotamie même. L'archéologie la plus récente, elle, paraît s'orienter d'une manière assez décidée en direction du plateau iranien et, par là, vers le Turkestan russe et, peut-être, l'Asie centrale (1). Ce sont là de vastes perspectives. Elles encadrent, en tout cas, soit directement, soit indirectement par la *gnose*, l'ensemble traditionnel paléo- et néo-testamentaire. *La Bible, en particulier, se trouve, par là même, intégrée à un ensemble bien autrement vaste que sa propre tradition : celui des civilisations de l'Asie occidentale en général et, plus particulièrement, la masse, relativement homogène, des littératures « cunéiformes »*. Car ces dernières aussi correspondent à une certaine unité, sous le rapport de l'histoire littéraire et religieuse surtout.

* * *

Pour se convaincre à quel point pareille dépendance peut être lourde de conséquences pour une histoire des *origines*

(1) Il paraît même vraisemblable que vers ces régions ait dû se trouver le centre de dispersion commun du système hiéroglyphique dont l'anzanite d'une part, le sumérien de l'autre ne sont que des « éditions » cunéiformes différenciées.

du christianisme, il n'est que de prendre un exemple. Celui des contributions fournies à la légende préchrétienne du Christ par les tablettes cunéiformes de Mésopotamie et d'Assyrie paraît être, à juste raison, l'un des plus centraux; des plus typiques aussi.

Inclinant, pour notre part, à penser que la suppression délibérée de la personnalité *historique* de Jésus-Christ suscite infiniment plus de difficultés et de contradictions qu'elle n'en saurait résoudre, nous ne jugeons nullement nécessaire, ni même opportun, d'en contester l'existence. Il n'en demeure pas moins très certain qu'autour de la figure de Jésus sont venus, peu à peu, s'ordonner un nombre relativement important de concepts religieux traditionnels; concepts qui, dans une large mesure, ont concouru à former la *légende biographique* du Rédempteur.

Or, cette *légende biographique* existait en Assyro-Babylonie deux millénaires au moins avant l'ère chrétienne. L'idée de *Salut* qu'implique la venue d'un *Sauveur* y préexistait sans doute déjà sur le plan des initiations mystiques. Nous la voyons, en tout cas, se manifester en pleine lumière sur le plan historique dans l'opposition, vite classique, des *temps de tribulation*, où le pouvoir est soit anarchique, soit mal géré, et des *temps de salut*, où tout s'ordonne et s'enchaîne pour le mieux grâce à l'action bénéfique d'un monarque, dont la faveur permanente des Immortels fait un véritable dieu terrestre. Tels furent, en leurs temps, Hammurapi, ou Assurbanipal.

A cette idée de *Salut*, déjà si nettement formulée, correspond, naturellement, la notion d'un *Sauveur*. Ici, ce sont, essentiellement, des *fils de dieux* que leur légende « biographique » a fait choisir pour jouer ce rôle : *Marduk*, fils d'Ea, qui s'immola pour le bien des hommes, *En-lil*, fils d'*Anu*, le Père Céleste, l'avait devancé en ceci. *Tammuz-Adonis*, fils soit d'Ea, soit d'Anu, selon les systèmes, mourait et ressuscitait chaque année, lors de l'équinoxe de printemps, pour assurer la vie du monde. C'était

le *dieu-pasteur* par excellence. Certains textes le concernant le qualifient aussi de *charpentier* (*namgaru*). Enfin *Bêl*, fils d'Anu lui aussi, dont Bérose nous rapporte le trépas volontaire afin que, de son sang mélangé à la glaise, naquissent des êtres susceptibles de vivre dans la lumière.

Ces « *fils de dieux* » *sauveurs*, comme ce fut le cas plus tard, pour le Christ selon saint Paul, préexistaient à la *Création*. Tels d'entre eux — Marduk de Babylone par exemple — passaient dans les cercles pieux pour avoir été délégués par leur *Père* — auquel les unissait un lien d'intimité exceptionnel, et dont ils partageaient la science la plus secrète — pour guérir les malades, soulager les maux de l'humanité, apporter enfin aux victimes de la misère humaine ou des maléfices démoniaques, la santé, la libération, le salut. Aussi voyons-nous Marduk qualifié de *miséricordieux*, de *Seigneur de la Vie*. De fait, ne va-t-il point jusqu'à ressusciter les morts?

***

L'on sait que, de bonne heure, bien qu'à une date encore indéterminée, l'astrologie babylonienne s'avisa d'affecter chacune des principales étoiles ou planètes à un dieu particulier. A Ishtar, par exemple, échut Sirius, puis l'étoile du matin; à Sin, la lune, etc. Or, ces astres disparaissant périodiquement, l'on se trouvait, *ipso facto*, conduit à admettre une « disparition » de certains immortels. C'est ainsi que *Tammuz*, dont le nom sumérien signifie le *Fils de la droite*, passait pour descendre, après son trépas annuel, aux enfers d'où il ressuscitait chaque année lors de l'équinoxe de printemps. Ishtar, de même, le suivait en ces lieux ténébreux, pour en ressortir afin de concourir, elle aussi, au réveil de la nature. Marduk, lorsqu'il devint, au cours des siècles, le parèdre de cette déesse, connut, lui aussi, une destinée analogue à celle de *Tammuz*, dieu-pasteur, dieu-charpentier, premier occupant, longtemps avant le

Christ, de la grotte de Bethléem. Des lettres de saint Jérôme et de saint Paulin de Nole nous l'attestent.

Il n'est point jusqu'à cette pénible parodie de roi grotesque, dont la garde du Christ accompagna sa « Passion », qui n'ait, elle aussi, sa préfiguration dans la fête babylonienne des *Sakéa*, célébrée jadis lors du nouvel an, c'est-à-dire au printemps.

Ce sont là quelques faits suffisamment caractéristiques pour suggérer que dans la biographie traditionnelle du Christ palestinien « terre des mystères d'Adonis », n'ont guère pu ne pas s'intégrer au moins certains traits de ces vieilles légendes consacrées par des millénaires de rites et de piété populaires.

***

L'archéologie, elle aussi, à son mot à dire en l'affaire. Car il est capital d'avoir, comme nous la possédons désormais, la preuve authentique et formelle des influences vigoureuses de la Babylonie sur le monde syro-palestinien dès le IIIe millénaire avant J.-C. Ces influences ont été démontrées non seulement à Ugarit, mais aussi à Jéricho et à Gaza (Tell el Ajjul). En cette dernière cité sir Flinders Petrie a, même, exhumé trois lames de cimeterre datant de l'âge du cuivre (soit vers 2600 av. J.-C.); lames dont la technique rappelle de très près celle du Caucase alors que le manche incrusté de l'une d'elles est d'un type très proche de l'art du Luristan. Une Syro-Palestine où, dès cette époque lointaine, s'exerçaient des influences aussi diverses, aussi éloignées; où se manifestent également, dès la première moitié du IIe millénaire (vers 1700-1600 av. J.-C.), de puissantes irradiations égéennes et, notamment, crétoises et chypriotes; le tout se compliquant de corrélations bien plus précoces avec la vallée du Nil, nous pose de manière singulièrement aiguë la question, capitale, du substrat religieux testamentaire.

Elle la pose, même, avec d'autant plus d'opportunité que certains « motifs » pieux, dont beaucoup se survivent encore en nos lieux saints jusqu'en Écosse et en Scandinavie préhistorique : le *labyrinthe*, et la *croix*, par exemple, font déjà partie de l'authentique répertoire de l'Égée minoenne. Sir A. J. Evans a fait, par ailleurs, remarquer la filiation de la *basilique* chrétienne par rapport au palais-sanctuaire des rois-prêtres crétois. De son côté, M. J. Strzygowski, dans ses belles études sur l'histoire de l'ancien art chrétien de Syrie, n'hésite point à affirmer que c'est dans les temples du feu mazdéens qu'il y a lieu de rechercher l'origine de l'*abside*. Rappelant à ce propos la pénétration précoce et profonde du zoroastrisme jusqu'aux confins de la Syrie et de l'Arménie, il insiste à juste raison sur l'importance des traditions architecturales mazdéennes dans l'élaboration de l'*art chrétien* proprement dit.



Ces corrélations paraissent être, au surplus, corroborées par les influences iraniennes, très certaines, s'accusant à propos de l'épisode des *Mages*, dans l'Évangile selon saint Matthieu. On les retrouve, plus nettes encore, dans l'Évangile apocryphe de l'enfance. Ajoutons que c'est à la tradition religieuse iranienne qu'appartient, d'*origine*, ce genre *apocalyptique* qui fit, un temps, si prodigieuse fortune en Méditerranée, avec les *livres sibyllins*, l'*Apocalypse de saint Jean*, les apocalypses de *Baruch*, d'*Esdras*, le *livre d'Enoch*, etc. Après une faveur de quelques siècles, ce type, semi-prophétique, semi-poétique, perdit beaucoup de sa vogue dans le monde chrétien. Il s'est conservé, par contre, en terroir iranien, parce qu'ici le duel millénaire d'Ormuzd contre Ahriman faisait de l'instauration du règne final du *bon* Dieu la conclusion de toute l'évolution cosmique. Ce type d'écrits a donc certainement passé de la Perse à la Judée au cours de l'exil. C'est de là qu'il

a pénétré dans le judéo-christianisme, puis dans le christianisme. Il a contribué à susciter le millénarisme occidental.

Ces rapports du monde judéo-chrétien et hellénique avec l'Iran vont bien plus loin encore. Nous tenons, en effet, aujourd'hui, la preuve que, dès la fin de la vie de Platon (vers 347 av. J.-C.), l'*Académie* entretenait avec la collectivité zoroastrienne de curieux rapports philosophiques. Un papyrus d'Herculanum nous a, même, valu une liste des membres de l'École de Platon à cette époque. Il y figure précisément un « *Chaldéen* », autrement dit un sujet des monarques achéménides de l'époque. C'est un des cas, très rares, où il nous est donné d'entrevoir l'intermédiaire *individuel* probable de « communions » spirituelles à pareille distance. Or, nul n'ignore l'importance des apports du platonisme et du néo-platonisme à la philosophie théologique du judéo-christianisme comme du christianisme. Des faits de cet ordre compliquent, mais enrichissent, étrangement le problème magnifique des origines chrétiennes.

Ils y contribuent d'autant plus que, depuis un demi-siècle, l'histoire, si mystérieuse, des corrélations sous-jacentes du zoroastrisme avec le judaïsme et avec le judéo-christianisme a fait l'objet de travaux multipliés. Nous savons de source certaine que le nom du démon *Asmodée*, du livre de Tobie, n'est autre que l'iranien *aêshma daêva* : le « *démon de l'ardeur sensuelle* »; que c'est le centre religieux mazdéen *Ragha* dont nous entretient, sous le nom de *Rhagès*, le livre de Judith. Mais nous savons aussi que c'est un monarque iranien, Cyrus, auquel les Juifs ont, d'abord, par la voix d'Esaïe, décerné le titre sacré d'*Oint* du Seigneur, de *Messie*. A quoi s'ajoutent bien des constatations troublantes : origine iranienne du mot *paradis*; inexistence d'une *géhenne* dans la tradition sacrée juive avant que cette dernière ait eu, lors de l'exil, connaissance de l'*enfer* ahrimanien : *drûjô demânem* : « *la demeure du*

Mensonge »; développement de l'angélogie juive; milices opposées des *Anges* et des *Démons* à partir du moment où les Juifs exilés ont constaté l'existence, dans la religion des Perses, des armées adverses, du *Ciel* et de l'*Enfer*. *Paradis : géhenne*; *Anges : démons*; c'étaient là des conceptions symétriques et contraires issues tout naturellement du dualisme zoroastrien. Elles faisaient, d'origine, entièrement défaut dans la tradition juive. Elles se complétaient, du reste, en Iran, par l'existence d'une *doctrine de salut*; doctrine annoncée par le prophète Zoroastre, qui devait, comme Jésus dans la suite, revenir à la « *fin du monde* ». L'on y trouvait, en outre, une *résurrection générale des corps* et un *Jugement dernier*. Ce sont là choses toutes neuves pour Israël. L'intermédiaire perse s'impose, par conséquent. Vu leur importance dans la théologie chrétienne ultérieure, elles impliquent désormais l'obligation d'adjoindre l'iranien ancien, ainsi que le pehlevi, langue de la tradition sacrée iranienne, à la liste, déjà longue, des langues indispensables à l'historien des origines du christianisme. L'un des plus anciens portraits *officiels* du *Christ :* celui du calice d'Antioche, ne donne-t-il pas au *Sauveur* chrétien un physique iranien ?

*
* *

Ce n'est pas tout; loin de là. Car l'antique religion mazdéenne est elle-même, comme le mithriacisme, un complexe irano-babylonien. Elle comporte, par surcroît, deux survivances importantes. L'une est la religion des *Mandaïtes* (ou *Sabéens*) dont les livres sacrés sont rédigés en un idiome aramaïsant, panaché çà et là de termes iraniens ou, même, mésopotamiens. Cette « foi » semble avoir été fort proche de la doctrine de *salut* prêchée par saint Jean-Baptiste. Ce n'en est, peut-être, même que le prolongement. L'autre est le *manichéisme*, dont la vitalité et l'expansion prodigieuse s'étendent, à l'est, jusqu'à l'Extrême-

Orient; vers l'ouest, jusqu'à l'Albigeois et à l'Afrique du Nord de saint Augustin.

L'étude de cette religion — éblouissante combinaison de zoroastrisme, de judéo-christianisme et de bouddhisme — est en plein développement. Depuis quelques années son histoire bénéficie de trouvailles importantes et presque ininterrompues. Ces trouvailles ont été faites sur toute son aire de diffusion.

Nos sources, dans leur diversité, restent malheureusement ici très fragmentaires. Elles reflètent des étapes, très diverses, d'une religion qui fut assez puissante pour menacer gravement le christianisme lui-même. Le caractère composite de la religion qu'elles intéressent leur vaut, toutefois, de faire également office de « conservatoire » d'antiquités chrétiennes. Nous leur devons, à ce titre, maintes informations inédites et de grand prix. Mais, du même coup, ce sont les philologies lointaines du chinois, du moyen-turc oriental, du ouigour qui deviennent indispensables, sans compter la pratique, plus courante, du grec, du syriaque ou de l'araméen.

***

Est-ce tout? Nullement. Car une autre religion bien connue : le *mithriacisme*, sollicite étrangement notre attention. Par rapport au christianisme elle témoigne, tout comme le *zervanisme* (1) de connexions originelles troublantes; connexions tenant essentiellement à ce fait, capital, que judéo-christianisme, zoroastrisme, une partie du bouddhisme et, comme de juste, l'islam, se sont, *tous*, largement incorporé des éléments tirés d'un même grand fonds commun : le vieux sédiment religieux millénaire de l'Asie occidentale. La Cappadoce semble avoir joué un rôle important ici.

(1) Religion iranienne plaçant le *Temps* au sommet du Panthéon (*iranien Zrvan*).

*
* *

Par ailleurs, le développement persévérant des trouvailles et des études papyrologiques nous a valu, depuis une trentaine d'années, un renouvellement magistral de nos connaissances en mystique hellénistique et gnostique. Or c'est là, comme l'on sait, un soubassement important et fort vaste du « mystère » chrétien. Depuis les doctrines hermétiques de salut et les « mystères » d'Anubis, de Sérapis, jusqu'aux mystères et, même, à cet « évangile » d'Isis dont R. Reitzenstein s'est, à plusieurs reprises, occupé, ce secteur s'avère d'une richesse insoupçonnée. Tel rituel magique, où figure un « charme d'amour », où Osiris joue quelque rôle, contribue à la fois à nous aider à comprendre les *Magiciennes* de Théocrite et à nous expliquer certains aspects de la *Cène*. Étrange et piquante coïncidence, qui n'a, pourtant, rien d'absurde; de tant s'en faut.

Mais, en même temps, ces *papyri*, qu'ils soient démotiques ou grecs, nous aident à nous faire une idée plus précise de la terminologie des mysticismes gnostique, hellénistique et chrétien. Et, dès lors, par un « hasard » à peine moins savoureux, nous voyons le grec hermétique du *Poimandrês* rejoindre la langue de l'alchimiste Zosime le Panopolitain, en même temps que les formules sotêriologiques du livre d'Enoch, du Quatrième Évangile et des Épîtres de saint Paul. Ceci au point que l'apôtre des gentils nous apparaît aujourd'hui comme l'un des plus grands « docteurs » du gnosticisme; probablement, même, comme le plus caractéristique d'entre eux.

Pourrait-on omettre, ici, l'indispensable mention des documents judéo-araméens recueillis à Éléphantine (Assouan), à la première cataracte du Nil? L'abbé A. Vincent leur a consacré une magistrale étude. L'intérêt exceptionnel de ces vestiges leur vient de ce qu'ils constituent

l'un des très rares spécimens de la religion courante d'Israël, ailleurs qu'à Jérusalem, antérieurement à la réforme deutéronomique (1). Un seul détail, suggestif, en montrera l'intérêt exceptionnel : Yahweh, naturellement, s'y trouve, mais ici pourvu d'une déesse parèdre : *Anat*. Nous voici loin de la *Bible* masorétique et du judaïsme consacré depuis lors !

***

Enfin, pour compléter ce tableau, si sommaire doive-t-il rester, des *origines chrétiennes* telles qu'elles s'offrent aujourd'hui à l'historien, il nous faut, bon gré mal gré, étendre notre champ de vision jusqu'à l'Inde. Ce n'est plus, comme tout à l'heure, le manichéisme qui nous y convie. C'est un authentique christianisme. L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe nous conte, en effet, comment saint Matthieu, l'auteur auquel l'Évangile portant son nom doit l'épisode des *Mages*, s'en fut en mission apostolique aux Indes et comment il y retrouva, non sans surprise, d'ailleurs, les traces, toutes vivaces, d'une évangélisation antérieure procédant, elle, de saint Thomas. Il y a là un étrange mystère. Les données formant la base de ce récit, jusqu'à quel point sont-elles ou non légendaires ? L'on ne sait encore trop que répondre. Toujours est-il que deux points au moins sont d'ores et déjà certains. C'est, d'une part, que des tribus *Çakas* (nom que les Indous comme les Iraniens ont attribué aux éléments scythiques appelés *Gomer* par la Bible, *Komaroi* par certains auteurs grecs, *Gimirri* par les Accadiens) déplacées, vers le milieu du IIe siècle avant J.-C., par les victoires des Hiung-Nu (les Huns), sont venues, dès cette époque, fonder, aux confins de l'Inde, des principautés parfois importantes. Dépourvues par elles-mêmes de toute culture propre, elles

(1) Soit vers 621 av. J.-C.

n'en ont pas moins tenté de recueillir dans une certaine mesure l'héritage indo-hellénique des éléments qu'elles avaient déplacés; amalgamant, en outre, ces derniers avec des apports iraniens que leur histoire antérieure, comme la géographie, expliquent sans peine. Or, c'est chez ces Çakas que se trouve l'original du roi mage Gaspar. Ce « *Mage* » n'est, en effet, autre que Gondopharès, l'un des plus puissants potentats du groupe Çaka établi sur la rive orientale de l'Indus.

Nous savons, d'autre part, que, par l'intermédiaire d'un courtier nommé *Abbas* — nom araméen sans doute — ce même Gondopharès passait pour avoir engagé à sa solde l'apôtre Thomas, architecte de son métier. Ceci afin de lui faire édifier à son usage un palais de style grec, à la mode du temps. Or ce Thomas aurait, de ce chef, attiré vers ces régions des éléments judéo-chrétiens. Par suite, le récit d'Eusèbe touchant la visite de Matthieu en ces parages s'encadre aussitôt en des perspectives historiques très acceptables.

Peut-être entrevoit-on, dès lors, par quelle voie générale l'épisode des *Mages* a pu cheminer depuis l'Indus oriental jusqu'à la Palestine judéo-chrétienne.

Du même coup pourraient, alors, s'interpréter les curieuses corrélations, décelées depuis si longtemps, entre la légende épique sanskrite de *Krishna* et celle du *Christ*. Ces deux noms, en dépit de leur similitude extérieure, sont bien distincts. Le premier répond au sanskrit *ḳrsna-* = *noir*. Le second est simplement le grec *Christos*, signifiant *oint*. Il traduit donc l'hébreu *mashyah* = *Messie*. Il n'en existe pas moins, d'une légende à l'autre, des parallélismes vraiment bien curieux : naissance dans une crèche; massacre des Innocents ordonné par un potentat sanguinaire et jaloux; fuite de la Sainte Famille.

En quel sens s'est effectué l'emprunt, si emprunt il y a? Toujours est-il que, du seul fait que des contacts historiques sont désormais attestés, l'hypothèse de corré-

lations effectives ne manque pas de prendre une consistance incontestable. Et c'est un chaînon de plus qui s'ajoute à la série, déjà imposante, des constatations auxquelles nous a conduits cette rapide revue des origines chrétiennes.

* * *

Telles sont, en très bref, quelques-unes des questions essentielles que nous pose aujourd'hui ce problème, composite entre tous.

Comme on le voit, elles relèvent d'un *humanisme eurasiatique* aussi vaste qu'il est divers. L'indouisme n'y est, même, pas moins intéressé que l'iranisme, le turc, ou l'islam. Dirons-nous qu'à raison des philologies toutes récentes auxquelles il fait appel, ce soit un *humanisme nouveau*? Sans nul doute. D'un humanisme, en effet, il a tous les caractères fondamentaux. Abstraction faite de quelques périodes insignes, au cours desquelles Orient et Occident ont momentanément collaboré : civilisations égéennes; temps hellénistiques ; expansions concomitantes du mithriacisme, du christianisme, du manichéisme; islam et croisades, les patientes démarches de la science moderne aboutissent enfin, sur ce large secteur, à faire surgir, pour la première fois, sur un plan résolument historique, un ensemble de raisons à la fois permanentes et homogènes permettant d'ordonner en un durable ensemble le plus clair des peuples, des langues, des civilisations qui, du Pont-Euxin à l'Inde, et de l'Asie centrale à l'Irlande, ont concouru, pendant de longs siècles, à l'élaboration, si souvent douloureuse, de la grande religion de l'Occident.

CHARLES AUTRAN.

LA FRIVOLITÉ

La Frivolité est tendue comme un rideau léger devant presque tous nos sentiments, moins souvent peut-être devant nos passions, toujours devant nos émotions jeunes. Et peut-être, en ce dernier cas, n'est-elle qu'un mouvement contraire et qui repose, comme le frisson après l'immobilité. Le rire est lui-même un très grand signe, involontaire quelquefois, mais alors souvent voulu tel. La frivolité n'est pas convulsive comme le rire; elle est légère et sur la pointe du pied; elle ne s'annonce point; elle ne se souvient point; elle est l'oubli même et la nouvelle naissance. Semblable à un pas de danse, qui efface le précédent, et toutefois sans règle aucune. C'est pourquoi je ne dirais pas que la frivolité est une passion et même un sentiment, quoiqu'on semble quelquefois en jurer. Mais ce qu'il me semble, c'est que la frivolité est un changement volontaire des émotions obtenu par un mouvement vif, comme de tourner la tête. Ce n'est pas tout à fait politesse; la politesse prépare de loin tous les changements de l'attention. La frivolité rompt l'attention. Et ce n'est pas un signe que l'on s'ennuie et que l'on cherche ailleurs; bien au contraire; c'est le signe qu'on va s'intéresser plus qu'on ne voudrait. « Vous avez de l'humeur, dit la marquise de La Mole à sa fille; c'est de mauvaise grâce au bal »; et Mathilde de danser aussitôt comme on danse.

Les mouvements de la danse exigent attention, changent les perceptions, changent même les couples, ce qui est de profonde sagesse. « Attends; ne choisis pas encore; tu es au bal; à demain les pensées. » On sait que les conventions

du bal empêchent choix et préférence. On ne peut cependant concevoir l'ivresse du bal, et cette sorte d'emportement joyeux de toute une saison, sans une curiosité du bonheur, et l'on ose même dire un essai des émotions. Il est prévu que les émotions sont trop fortes; elles sont toutes trop fortes; et la surprise, même agréable, donne de l'humeur. Le petit enfant doit apprendre à ne pas être offensé d'un visage nouveau. Il y a pourtant de quoi. A plus juste titre au bal on peut sentir et on pourrait ressentir l'antipathie et la sympathie; mais cela n'y est point permis. Il faut moudre tous les sentiments à leur naissance dans ce mouvement endiablé. Ce dernier mot dit beaucoup. C'est qu'il faut épuiser aussi le plaisir de légèreté; on dirait même de trahison; il faut résister au sérieux et à la fidélité, qui se jetteraient sur le malheur. Aussi la frivolité est enseignée en même temps que la politesse. La politesse serait dangereuse sans la variété et le mouvement; il faut en avertir par le sourire.

La frivolité n'est pas précisément le sens du comique. Le comique défait les passions et même les sentiments; la frivolité les guette à leur naissance et les dissout dans son tourbillon. Elle refuse de nouer; elle dénoue en action; rien n'étonne davantage le timide; mais il s'y forme, il est alors guéri de son humeur malheureuse. Les misanthropes recherchent l'entretien dans la solitude; cette sauvagerie est un des visages du jaloux. Sans doute faut-il penser qu'un sentiment ne peut naître ni se développer dans l'oppression du sérieux. Dire pourquoi, c'est l'affaire de beaucoup de chapitres. Peut-être faut-il se déprendre afin de librement revenir. C'est une sauvage coutume d'enfermer les femmes; c'est faire redescendre beaucoup la vie du cœur. Or il y a de ces prisons invisibles dans tout ce monde-ci; il faut savoir que le geôlier n'est jamais content. Mais on peut voir plus loin, et qu'il n'y a plus, alors, de passage vers les sublimes amours. D'après ce pressentiment, la frivolité sourit encore sur les cimes. Regardez que c'est

une grande frivolité que de chanter juste, et que l'ornement pur exprime cela même. Stendhal était plus ému à l'*Opéra Buffa* qu'au sérieux allemand. Je suppose que la passion bien noire est un état où l'on ne sait plus si l'on aime; la fureur en décide, et c'est le serment du diable. C'est une règle bien connue et très pratiquée de savoir par le doute. Et j'admire à ce propos comme les humains pensent bien; non pas en astronomie, car ils s'en moquent; mais sur le sujet de leurs chères affections ils ne manquent même pas de s'en retirer un peu afin d'en juger. Une gaieté donc éclaire nos affections; sans elle se perdent les différences, et tout est noir.

ALAIN.

LA BÊTE A CONCOURS

Brave Rose! Tous ces gens qui prononçaient des phrases correctes, plausibles, habiles, Françoise avait envie de leur mordre le poignet, ou de les gifler, pour les faire balbutier un peu, pour voir la tête qu'ils pouvaient bien faire quand ils essayaient de dire vraiment quelque chose... Gourgaud prenait des notes tant qu'il pouvait. Françoise faillit avoir le fou rire, en le voyant peiner ainsi. C'était pourtant plus désolant que drôle, de voir ce colosse se débattre parmi les courants de la «révolution prosodique». Françoise se retourna. Son regard rencontra celui de Darbalou. Ses paupières battirent et elle se sentit rougir un peu. Celui-là, elle avait regretté autrefois de ne pas mieux le connaître. Il était beau et intelligent. Il la recherchait, pourtant. Mais il semblait toujours sur le point de partir hors de portée, d'une petite phrase : « Je n'en suis pas », ou bien : « Disparaissons vite ». Encore plus romantique, plus fuyant que Michel. Et surtout, Françoise avait l'impression qu'il avait empli, déjà, sa vie d'irréparable. Un désespéré. Elle lui avait dit, un jour, devant deux ou trois autres : « Vous, le désespéré, il faut nous parler de Byron », et il avait pâli. Depuis, Françoise évitait de lui serrer la main. Elle avait décidé que les « désespérés » lui inspiraient une répulsion physique. Michel n'était pas désespéré. Pas assez intelligent. Ou trop... En tout cas, pas intelligent comme Darbalou, ni comme Sémériau, ni comme Edmond. Ces trois-là, personne ne pouvait douter de leur intelligence. Alors que bien des gens devaient trouver que Michel était bête. Françoise le préférait ainsi : elle voulait devenir son alliée, et même sa complice.

Bournod avait pris la parole. Il expliquait pourquoi il ne s'intéressait pas du tout à ces questions de prosodie. Pour-

quoi les proposait-il, alors?... « S'il faut accepter les nécessités d'un concours, il faut aussi les dominer. L'ardeur de votre ton me laisse supposer que vous prenez tout ça beaucoup trop à cœur. » Facile à dire! Il était agrégé lui. Françoise se rendit compte qu'elle retroussait ses lèvres et fronçait le nez, en regardant Bournod. Quelle détestable habitude elle avait de faire ainsi la grimace! Émilienne toussotait et s'agitait. Françoise s'aperçut bientôt qu'elle lui envoyait des signaux. Elle la regardait, clignait de l'œil, tendait le cou vers la porte. Le cœur de Françoise se mit à battre si fort qu'elle fut incapable de noter la dernière phrase du professeur : Michel était derrière la porte. Il avait appliqué son œil à l'un des petits trous grattés dans la vitre dépolie. On voyait une mèche de ses cheveux que le vent avait dû soulever. Vingt bonnes minutes d'avance! Françoise frémit. Il avait donc enfin compris... Elle avait été si souvent furieuse contre lui, contre elle-même, quand il se contentait de la saluer de loin. C'était certainement sa lettre. Oui, il avait enfin compris qu'elle regrettait d'avoir agi comme une sotte, autrefois. « Rythme magique et rituel », écrivit-elle machinalement. Elle n'oublierait jamais son regard, si sauvage et pourtant si triste, ce soir lointain où elle lui avait défendu de lui écrire. Mais il n'avait prononcé, d'un ton ironique, que des paroles étranges : « Vous avez raison, mademoiselle. Ne donnez qu'aux mendiants. » Sa terrible fierté. Ce qu'il fallait maintenant, c'était ne jamais lui laisser l'occasion de réclamer ce qu'elle ne pouvait accorder. Et ce Bournod qui parlait toujours! Vieil idiot! Françoise mit son stylo dans son sac et ferma son fichier. Elle eut aussitôt des remords. Depuis des semaines, elle ne travaillait plus très bien. Elle passait des heures, devant sa table ou à la bibliothèque, à lire des mots et des mots dont le sens ne l'atteignait pas. C'était angoissant. Elle ne voulait ni cesser de voir Michel, ni abandonner l'agrégation. Et elle ne pouvait rien expliquer : il se vexerait, disparaîtrait encore. Il était impossible! Elle le lui ferait bien payer à l'occasion. Encore cette grimace. Lui, au moins, il le méritait. Elle éprouva un plaisir vif et bouleversant à imaginer avec précision qu'elle injuriait Michel, qu'elle le forçait à lui demander

pardon, puis qu'elle le serrait dans ses bras et pressait violemment sa bouche contre la sienne. Elle se sentit rougir. Il lui sembla que sa voisine, une grosse fille à lunettes qu'elle appelait Pruneau à cause de son teint bleuâtre, l'observait. Quand donc parviendrait-elle à s'empêcher de rougir et de faire la grimace?

Bournod concluait. Elle allait enfin sortir. Mais les autres, aussi. Gourgaud... Françoise se précipita vers Claudine et bouscula violemment Rose, qui dit « Merci » en roulant des yeux de polichinelle. Elle faillit le traiter tout haut de crétin. Gourgaud s'en allait lentement, en traînant les pieds et en regardant de son côté. « Michel est complètement idiot, rageait-elle, et abruti, d'être venu ici alors qu'il sait très bien que j'irai au Dupont. » Elle saisit Claudine par le coude :

— Dis donc, tu ne pourrais pas entourer Michel jusqu'à ce que j'arrive?

— Comment, l'entourer... De quoi? Avec quoi?

— Ne fais pas l'idiote. Si tu te mets à être idiote aussi, je n'en sortirai pas. Michel est là, à la porte, tu n'as qu'à emmener Émilienne avec toi, et Edmond, et le Pruneau..., n'importe qui, pourvu que ça l'occupe.

— Mais... pourquoi n'y vas-tu pas toi-même?

— Fiche-moi la paix. Parce que Gourgaud est là, voyons!

— Gourgaud... Tu as quelque chose à dire à Gourgaud?

— Mais non! C'est à cause de Michel, tu comprends?

— Pas très bien.

— Tant mieux. File et emmène Émilienne avec toi.

Michel était entré dans la salle. Déjà en conversation avec Gourgaud, bien entendu. « Il a le sourire d'un imbécile heureux, par-dessus le marché; qu'est-ce que j'ai fait pour qu'ils soient tous si bêtes? » Françoise, d'un pas ferme, marcha vers le fond de la salle et s'adressa, d'autorité, à Darbalou ébahi :

— Vous avouerez qu'il va fort, Bournod. Elle n'était pas mal du tout, cette leçon. Hein?

— Heu... Peut-être. C'était bien documenté, mais...

Françoise essayait de réfléchir. Gourgaud et Michel se rencontraient souvent. C'était stupide, de se laisser ainsi saisir par la panique. « Non! je ne peux pas les voir ensemble.

Je ne peux pas. » Elle se retourna. Claudine causait avec animation avec Michel, pendant qu'Émilienne sortait avec Gourgaud. Tout s'arrangeait. Françoise s'aperçut que Darbalou était toujours là.

— Oui, c'était très intéressant, jeta-t-elle. Très intéressant. Au revoir.

Elle pivota sur les talons et s'élança vers la sortie :

— Je vous retrouve au Dupont, jeta-t-elle à Michel. Dans cinq minutes. Il faut absolument que je passe à la poste tout de suite.

Dans l'escalier, elle rejoignit Émilienne et Gourgaud. Elle leur cria « Au revoir » sans interrompre sa course.

III

Michel n'avait pas l'air commode du tout. Françoise s'y attendait. Ce qui la surprit, c'est qu'il ne demanda aucune explication.

— Vous prenez un porto?

— Non, un crème.

Françoise s'habituait au café. Elle se trouvait bien, dans ce coin qui donnait rue du Sommerard, parce que les clients s'y asseyaient pour des heures, ce qui créait une ambiance de foyer. Un vrai foyer : sans criailleries et sans contrainte. Un foyer où il n'y avait pas sa mère. Michel était chic, de lui laisser ainsi le temps de s'installer et de ronronner un peu dans cette tiédeur chuchotante, toute tendue de fumée bleue.

— Je vous remercie de la nouvelle leçon que vous m'avez donnée ce soir, dit-il tout à coup, sèchement.

Françoise ouvrit de grands yeux. Quelle leçon? Qu'avait-elle encore fait?

— Oui, reprit Michel, on avait rendez-vous ici, je n'avais qu'à venir ici. Vous êtes exacte. Comme vous l'avez toujours été.

— Mais... j'étais si contente de vous voir. C'est à cause des autres.

— Les autres?

— Mais oui. Gourgaud fait déjà une assez drôle de tête.

— Gourgaud... Pourquoi donc?

— Parce qu'on le laisse tomber, chacun de son côté. Assez doucement d'habitude. Ce soir il aurait bien fallu le laisser tomber brutalement.

— Ah! oui... C'est vraiment pour ça que vous avez fait tant de... stratégie?

— Bien sûr. Je croyais vous avoir bien montré que je n'étais plus comme il y a deux ans, qu'il ne fallait plus me parler de ce temps-là.

Michel se détendit un peu. Mais il se mit aussitôt à sourire d'un air sarcastique.

— En effet, vous avez changé. Et je vous en félicite sans réserve; vous condescendez maintenant à vous montrer à vos sujets.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a deux ans, vous disiez à peu près : « Je suis adorable et si vous ne le comprenez pas, vous n'avez qu'à disparaître. » C'est bien à peu près ça?

— Je ne crois pas. Mais comme ça ne m'intéresse plus, admettons... Qu'est-ce que vous croyez que je dis maintenant?

— Oh! c'est très clair. Vous dites : « Je suis adorable et voilà la preuve. Votre lettre est une démonstration. »

— Vous trouvez?

Déroutée, Françoise faisait un pauvre petit sourire. Qu'allait-il chercher là? Elle ne trouvait plus ses mots.

— Je ne voulais rien démontrer du tout, dit-elle enfin. Simplement me faire connaître de vous.

— Non! vous faire admirer et surtout vous justifier. Vous vous êtes dit : « S'il allait croire que c'est parce que je l'aime que j'ai eu cet étourdissement. »

Françoise vit la main de Michel, près de la sienne. Ce fut plus fort qu'elle, elle y planta ses ongles. Deux gouttes de sang perlèrent. Michel, très calme, les tamponna avec son mouchoir.

— Vous êtes trop stupide, aussi, dit Françoise, avec vos démonstrations et vos justifications.

— Pourquoi vous fâchez-vous? Vous avez très bien réussi.

J'ai compris! vous êtes une adorable jeune fille, parfaitement pure, digne d'être adorée. Et j'ai compris aussi que votre défaillance avait pour cause la brutalité abjecte d'autres hommes, assez pareils à moi.

Françoise ne pouvait plus se mettre en colère davantage. Elle éclata de rire.

— Est-ce possible? dit-elle. Comment pouvez-vous être si bête, avec vos raisonnements? Et moi qui croyais, naïvement, que vous alliez comprendre.

Alors, brusquement, ce fut un autre Michel que Françoise eut à côté d'elle. Un Michel qui se rapprochait d'elle avec tant de douceur qu'elle ne songea pas à se défendre.

— Supposons que j'aie compris, dit-il, et parlons sérieusement. Je sais que vous avez été sincère. Je vous aime davantage, depuis que j'ai reçu votre lettre. Vous ne vous en êtes pas aperçue.

Françoise ne répondit pas. Elle se sentait devenir toute molle, et douce, douce jusqu'à l'inconsistance, comme autrefois quand elle s'allongeait sur un fauteuil d'osier, après une longue partie d'escarpolette. Elle avait eu si peur! Maintenant, elle était bien, blottie contre lui... Elle ne lui en voulait pas du tout. Elle avait envie de dire «Méchant!», de jouer avec sa boucle qui bouffait un peu trop, de resserrer son nœud de cravate, ou de s'endormir dans ses bras. Elle se voyait pareille à un gros bébé, tout gonflé de malice rieuse et de confiance.

— Seulement, reprit Michel, je devais vous dire que vous avez été insupportable, avec vos nerfs exaspérés. Ces types qui vous ont vaguement touchée, c'est vous qui les excitiez, très probablement. Sans vous en rendre compte, bien sûr. Et puis...

— Quoi?

— Tout ça, c'est tellement... littéraire? Je ne veux pas être choisi par votre littérature.

— Oui, dit Françoise d'une petite voix.

Elle n'était pas très sûre de comprendre ce qu'il voulait d'elle. Mais elle pensait qu'il ne pouvait lui demander davantage que cette douceur qui l'emplissait comme un lait tiède.

— Je vous ai déjà dit, reprit Michel, que je faisais un livre.

— Oui.

— Ce livre, ce n'est pas un livre comme tant d'autres. C'est un premier livre. C'est ma grande épreuve. Si je ne réussis pas...

Françoise se raidit. Cette voix sourde, elle la reconnaissait. Il avait cette même voix, deux ans plus tôt, quand il lui disait adieu.

— Mais, Michel, dit-elle, vous ne pensez pas aussi un peu à moi?

— Si, justement.

— Je ne comprends pas.

Il s'était écarté. Il pétrissait entre ses doigts le papier qui enveloppait le sucre, en faisait une boulette de plus en plus dure.

— Voyez-vous, dit-il, j'ai beaucoup changé, moi aussi. C'est quand j'ai senti que j'étais devenu tout à fait différent que j'ai eu envie de vous revoir.

— Moi, j'ai toujours eu envie de vous revoir.

— Pas moi. Jusqu'à cet hiver, il me suffisait d'avoir avec moi une femme que je désirais. Maintenant... je veux autre chose.

— Mais... Vous avez toujours voulu autre chose, Michel. Ce n'est pas possible de se contenter de... ce que vous dites.

— Qu'en savez-vous? Ce beau principe, on me l'a servi des centaines de fois. Mais l'impossible de tout le monde m'a toujours énormément tenté... C'est peut-être idiot. Bref. Toujours est-il que je me suis aperçu, cet hiver, que j'avais besoin de trouver une femme que je ne sente jamais vieillir.

— Mais je vieillirai, voyons! s'écria Françoise. Vous êtes désespérant.

— Et vous, vous ne voulez même pas savoir ce que j'ai à vous dire! Soyez tranquille, j'accepte de vous voir des rides autour des yeux, des cheveux blancs, et même des doublures au menton...

— Ne me regardez pas comme ça, vous me donnez envie de mettre un masque et de ne plus le quitter.

— Vous auriez tort.

Françoise haussa les épaules et ne dit rien. Tout effort lui

paraissait inutile. Michel jouait un jeu absurde dont rien ne le détournerait. Il aimait ce jeu précisément parce qu'il était dangereux. Elle renonçait à en apercevoir les règles. Une terne bonne volonté irriterait Michel plus que tout. Il valait mieux sourire, dire oui et non, en se fiant au hasard.

— Est-ce que je ne vous ai jamais parlé de Tranchard? demanda tout à coup Michel.

— Non.

— C'est un de mes amis qui est mort cet hiver, à l'hôpital.

— Ah! oui, je sais. Gourgaud m'en a parlé.

— Eh bien... c'est après la mort de cet amique je me suis aperçu que je devais essayer de vous retrouver.

— Vraiment?

Françoise était émue. Résignée à se laisser porter au gré des mots sans essayer de comprendre, elle croyait pourtant sentir, cette fois, un vent favorable.

— Oui, dit Michel. Je voyais Tranchard à peu près tous les jours. On bavardait, on allait au restaurant ensemble. Il ne faisait pas de philo, il était très différent de moi, très simple...

— Comme Gourgaud.

Michel fronça les sourcils :

— Pas du tout. Gourgaud n'est pas simple. Vous le verrez plus tard. Ne recommençons pas à nous quereller... Tranchard me semblait un type très agréable, mais sans importance. Avec Gourgaud, il formait un monde à part, où je me délassais, où je m'assurais, de temps en temps, que la jeunesse sorbonnarde n'est pas la jeunesse du monde. Mais, encore une fois, tout ça me paraissait facile, normal, absolument sans importance; et puis, le premier jour que Tranchard n'a plus été là, je me suis aperçu que je ne pouvais pas supporter ma façon de vivre. Alors je vous ai écrit. C'est comme ça... Je ne vois pas très bien pourquoi.

Françoise attendit, pour répondre, d'être sûre de sa voix.

— En somme, dit-elle doucement, si vous aviez gardé votre ami, vous n'auriez pas eu besoin de moi?

Michel secoua la tête :

— Je dois m'expliquer très mal. J'ai toujours eu besoin de vous. Seulement il a fallu un coup pour me lancer hors de

ma routine. J'ai été secoué de toutes les façons. D'ailleurs, Gourgaud, qui ne connaissait presque pas Tranchard, a été, lui aussi, très touché. Il est devenu plus brusque, plus impatient. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à sortir avec Madeleine Gutman.

— Pour une coïncidence...

— Je regrette. C'est dommage...

— C'est dégoûtant, vous voulez dire.

Michel rit et mit son bras autour des épaules de Françoise.

— Allons, allons... Vous voilà déjà prête à me chercher querelle.

— Pourquoi riez-vous?

— Vous êtes tellement vexée que je sois venu vers vous pendant que Gourgaud allait vers Madeleine Gutman.

— Moi! Ah! non alors. Aucun rapport!

Carassan riait toujours.

— Pourquoi donc riez-vous?

— Je vous le dirai... un de ces jours. Vous voulez bien que je vous accompagne?

— Oui.

IV

Hubert Ribal arriva bon premier. Il faisait la même cour discrète à Claudine et à Françoise.

— Vous ici, déjà! s'écria-t-il.

— Ça vous gêne, hein! dit Françoise.

— Mais voyons! Je suis comblé. Je n'osais espérer...

Émilienne, dans le cabinet de toilette, préparait le plateau et les tasses à thé.

— Vous perdez votre temps, Hubert! cria-t-elle. Françoise est occupée ailleurs.

Ribal fit une brève grimace et marmotta : « Hubert! Hubert!... » Il avait horreur de son prénom.

Françoise se hâta de dire :

— En effet, je suis décidée à préparer à fond, cette année. Je n'ai pas le temps de m'amuser.

Mais Émilienne semblait résolue à gaffer :

— Elle veut devenir une bûcheuse austère, figurez-vous, dit-elle en tendant très haut sa main que Ribal baisa d'un air ravi. Tant pis pour le pauvre Michel.

— Quel Michel? demanda Ribal.

— Michel Carassan. Vous le connaissez bien?

— Carassan? Oh! oui... Oui, je le connais.

— Pourquoi faites-vous la tête? Vous êtes brouillé avec lui?

— Non, non. Pas du tout.

Ribal faisait une drôle de tête, en effet. Françoise le jugea stupide. Elle supportait difficilement, certains jours, d'être obligée de lui sourire. Il était si gentil, si obligeant, si délicat! Deux ou trois filles en étaient tombées amoureuses rien qu'à entendre leurs amies faire de lui de continuels éloges. Françoise ne se laissait pas prendre à ses jolies manières : elle savait qu'il traitait cette pauvre Georgette Louvin d'une manière dégoûtante. Si Michel lui déplaisait, c'était tant mieux.

Émilienne, cependant, regardait tour à tour Françoise et Ribal d'un air effrayé, comme si elle s'attendait à les voir se sauter dessus. Toujours son ridicule goût du drame!

— C'est un type épatant, Michel! déclara Émilienne, péremptoire.

Ribal saisit précipitamment un livre posé sur la table et déclama d'une trop jolie voix d'adolescent :

Bayonets are closing round?
I shrink; yet I must wring
A living from despair
And out of steel a song (1).

Le fou rire saisit Françoise, puis Émilienne.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda Ribal, vexé, en refermant le livre.

— Vous n'avez pas de chance, mon pauvre Hubert, dit Émilienne. C'est trop rigolo, de vous entendre lire ce poème,

(1) Le cercle des baïonnettes se resserre.
Je frémis, mais je dois arracher
Une raison de vivre au désespoir,
Et à l'acier une chanson.

vous. Et juste au moment où nous parlions de Michel Carassan... Voilà! Je parie que c'est Georgette.

— Bien entendu! dit Ribal en faisant la grimace.

Georgette Louvin était expansive. Elle garda longtemps les mains d'Émilienne dans les siennes. Puis elle se précipita vers Françoise et la serra dans ses bras :

— Comme tu as de beaux yeux aujourd'hui! Laisse-moi bien te regarder.

Françoise, souriante, se demandait comment une fille si maigre pouvait avoir ces gros seins qu'elle sentait s'écraser contre sa poitrine, pareils à deux ballons d'enfant mal gonflés. Ces caresses étaient dédiées à Ribal, que Georgette feignait de ne pas voir; Françoise eut grand'peine à ne pas se libérer d'une secousse brutale. Ribal, vautré sur le divan, faisait la moue et secouait la tête avec une lassitude pleine d'élégance.

Rosenstein arriva, avec Mathilde Boret, qui le suivait toujours à un demi-pas comme un toutou. Françoise se félicita de marcher toujours un peu en avant de ses compagnons... Rosenstein bourdonnait :

— Je n'ai rien préparé! Comment voulez-vous qu'on s'occupe des poètes, même révolutionnaires? La vraie révolution, la nôtre, est là qui nous attend. Il faut choisir : la guerre dans la rue ou la guerre à la frontière. Si nous attendons encore quatre ou cinq ans, tout sera réglé.

Françoise bâilla sans se cacher. Tous les garçons du Quartier Latin étaient révolutionnaires, chacun à sa manière. Elle n'avait pas confiance en ces révolutionnaires-là, qui soignaient trop leur cravate et avaient peur des coups. Rose, un jour, avait pris la fuite devant Pontmarie, un petit camelot deux fois moins gros que lui.

Rosenstein vint s'asseoir tout près d'elle, sur le divan. C'était inévitable. Mathilde Boret, aussitôt, prit le pouf et le posa à côté des genoux de Rosenstein. Elle proclamait à chaque instant, par ses attitudes et ses mines, qu'elle était là, elle, la fiancée, la titulaire. Françoise ne comprenait pas ce que Rosenstein, si coureur, trouvait d'attachant à cette grosse fille. Depuis plus d'un an, il la conservait, au delà des aventures rapides, comme un asile. A eux deux ils étaient

vaguement inquiétants : des complices... Mathilde sentait la sueur. Sa nuque charnue avait une robustesse animale qui choquait toujours Françoise.

Chemin venait de faire une entrée remarquablement discrète, en rentrant le cou dans les épaules. Émilienne, pour la troisième fois, s'écria :

— Chemin est en retard! C'est à lui de commencer. On n'attend plus que lui. Claudine Foulon m'a prévenue qu'elle ne serait là que dans une heure.

— Mais je suis là! fit Chemin de sa voix calme.

Françoise éclata de rire. C'était toujours ainsi : on pensait à Chemin quand il n'était pas là, mais dès qu'il arrivait, on cessait de se rendre compte qu'il existait.

— Oui! C'est à moi de commencer, dit Chemin. Dans les quatre premiers vers, pas de difficultés. « Then I'll hit the trail for that promising land... » J'ai pensé que « hit » voulait dire atteindre ou trouver par chance, à peu près comme dans « hit the mark ». Je ne sais pas ce que vous en pensez.

Françoise avait son fichier sur les genoux, son crayon entre les dents et tenait son livre de la main gauche. Ce pauvre Chemin manquait d'autorité. On l'avait collé quatre fois à l'oral. Pas étonnant! Tout à l'heure, Ribal retraduirait tout le passage et elle prendrait des notes. Il faisait chaud. Françoise baignait dans un bien-être toujours guetté par l'inquiétude : « Je devrais travailler plus dur que ça. » Mais elle se sentait forte de toute la force du groupe. De temps en temps, ils tenaient une réunion au club de l'Institut et confrontaient leurs trouvailles avec celles du groupe des normaliens. Cet autre groupe passait pour plus bûcheur et plus brillant. Françoise aurait bien voulu en être. Mais elle ne pouvait pas laisser tomber Émilienne et Claudine.

Ce fut Rose qui reprit l'ensemble du passage. Il traduisait en gros et s'attirait toujours des reproches véhéments. Alors, ses grimaces effarouchées faisaient rire tout le monde. Il ressemblait à un gros lapin aux oreilles couchées, quand il se tassait ainsi sur lui-même. Elle jeta un regard sur le groupe : ils étaient comiques. Chemin louchait un peu et sa bouche formait une fente à peine visible ; Ribal était joli garçon, mais il manquait tellement de vigueur qu'on avait toujours envie

de le secouer ou de lui faire boire un cordial; Georgette Louvin avançait le cou et rentrait les coins de la bouche comme une vieille fille en visite, et la grosse Mathilde étalait impudiquement son embonpoint de génisse à l'engrais. Ils étaient inacceptables, tous. Françoise, fermant les yeux, essaya d'imaginer l'aspect qu'elle aurait choisi pour chacun. Ribal pourrait se contenter de modifications légères : un regard étincelant, un pli orgueilleux au coin de la bouche et une silhouette plus ferme. Pour Chemin, c'était plus difficile : elle ne pouvait lui laisser ni ses lèvres à peine visibles, ni son petit nez d'un dessin mou, ni ses épaules tombantes, ni son cou deux fois trop court... rien. Avec soulagement, elle l'abandonna et passa à Rosenstein. Celui-là, au moins, avait l'air d'un homme. Sur une centaine d'étudiants qu'elle connaissait, ils étaient en tout quatre ou cinq dont elle pouvait penser sans une hésitation : c'est un homme. Les autres, c'étaient « les types » et « les garçons ». Elle disait de même : « les chaises » et « les fauteuils », ou encore : « les facteurs » et « les carabiniers ». Rose était même beau. Mais Françoise n'aimait ni sa tignasse crépue d'un noir trop luisant, ni ses lèvres un peu sinueuses, toujours en lent mouvement comme deux espèces de limaces, ni son nez aux narines trop larges, ni ses grosses mains molles, aux doigts boudinés. D'un peu loin, il l'impressionnait. Un mètre quatre-vingt-six, c'est quelque chose! Tout de même, elle détestait trop ce que son visage avait de tombant, de lourdement cynique et de triste. Elle se représentait un Rosenstein aux traits orientés vers le haut, avec un front moins bas, un nez redressé, une bouche discrète, jamais gluante... Au fait, pourquoi disait-on de ce genre de bouches qu'elles étaient bestiales? Jamais Françoise n'avait vu de pareilles lippes molles et rosâtres à aucune bête. C'était un attribut purement humain... Il fallait aussi refaire le visage des jeunes filles. C'était plus facile et, surtout beaucoup moins intéressant. Françoise ne demandait à ses amies que de ne pas être répugnantes. Si Georgette pouvait réduire sa poitrine de moitié et Mathilde maigrir de dix ou quinze kilos, elle les trouverait très passables. Telle quelle, Émilienne n'était pas mal du tout.

Réfugiée derrière son livre, où elle notait machinalement

un mot par-ci par-là, entre les lignes, Françoise, un instant, se crut entourée de gens agréables à voir. Les trois garçons avaient des corps sveltes et des regards lumineux, les filles des mines délicates, des regards vides mais caressants comme du velours. Quand elle releva la tête elle ne put retenir une grimace. Jamais Rosenstein n'avait paru aussi vulgaire, ni Mathilde aussi épaisse, ni Ribal aussi falot. Françoise clignotait dans la lumière soudain avivée, qu'un rais de soleil, près de la fenêtre, faisait frémir. Les perspectives chancelaient. Elle se sentit engagée dans une farce grossière, dont les acteurs cachaient leur vrai visage sous des masques torturés, à la fois risibles et tristes. Elle eut envie de les injurier, de dire à Rosenstein qu'il ne pouvait pas continuer à prendre au tragique ses ruminations libidineuses, à Ribal que sa nonchalance était mièvre et pas du tout séduisante, à Chemin qu'il était plus urgent pour lui de se suspendre par le menton et de s'allonger le cou que de passer l'agrégation... Elle se jugea méchante et stupide, fit un effort pour revenir au texte, n'y parvint pas.

Alors elle pensa qu'elle reverrait Michel le lendemain à cinq heures. Aussitôt, tout devint facile, riant. La laideur de ses camarades fut pardonnée, aimée, préférée. Dans un accès d'irrépressible générosité, elle eût voulu rendre plus mince la bouche de Chemin et plus grosse celle de Rosenstein. Elle ne put s'empêcher de rire.

— On voit bien que tu n'as pas de passage à préparer, aujourd'hui, remarqua Émilienne qui traduisait laborieusement, le bout du nez couvert de gouttelettes. Qu'est-ce que tu crois qu'il veut dire, par « byre and barrow » : l'étable et le tumulus? C'est absurde!

— En effet! dit Françoise en riant plus fort.

— Toi... ça va mal! dit Émilienne.

Et elle lui jeta un regard singulier, ni sympathique, ni désapprobateur, un regard de spectateur raisonnable, qui veut seulement comprendre. Elle l'ennuyait. Tous les agrégatifs l'ennuyaient, avec leur intelligence toujours brandie et leur mode de vie désespérément écônomique. Pour le moment, elle n'avait envie que de se laisser aller.

Elle voulait penser à Michel, à Michel qui était différent d'eux tous, qui était, lui, mieux qu'acceptable.

Pourtant, il n'appartenait pas non plus à cette galerie d'êtres imaginaires, paisibles et satisfaisants, dont elle rêvait tout à l'heure. Il était même beaucoup plus irritant que Rosenstein, que la grosse Mathilde, que tous les autres. Françoise se sentait gagnée par un chaud bien-être. Pourtant elle avait envie de lutter, de se rebeller. Elle biffa nerveusement un mot. Mathilde avait dit funéraire et Françoise avait écrit nécessaire, sans une hésitation. Mais oui, Michel était nécessaire! Voilà bien ce qu'elle ne lui pardonnait pas.

Claudine entra sans bruit et vint s'asseoir près de Françoise. Elle avait la main moite et le regard fuyant. Françoise fit un effort pour se rappeler le nom de son ami : André... André Bonal.

— Comment va André? chuchota-t-elle.

— Assez bien, répondit Claudine avec vivacité. Il est très déprimé, ces temps-ci. Je dois le retrouver tout à l'heure, à la Coupole. Il a échoué au concours de médecin des hôpitaux. C'était prévu. Premier concours. Mais il est très fatigué. Il rendrait responsable n'importe qui...

Elle parlait très bas. Son regard était direct, maintenant, et même insistant. Françoise n'avait pas envie d'en entendre davantage. Elle préférait encore écouter Ribal prétendre que « bored » avait le sens d'ennuyé, et Rose se mettre en colère parce qu'il était évident, selon lui, qu'il fallait traduire par transpercé.

— Tu ferais mieux d'écouter, dit Françoise à mi-voix.

— Évidemment. Je ne fais rien depuis plus d'un mois.

Françoise détourna la tête et intervint brusquement dans le débat.

— Je crois aussi que c'est transpercé. L'ennui, ça n'intéresse personne, même pour écrire des poèmes.

— Bravo! s'écria Rose. Voilà une bonne parole. Merci!

Dans son enthousiasme, il appuya sa large main sur le genou de Françoise. Mathilde sourit avec une douceur écœurante. Françoise s'écarta brusquement.

Deux ou trois fois, Claudine essaya de parler encore de Bonal. Mais Françoise fit mine de suivre la traduction de

très près. A la sortie, elle cria qu'elle était très pressée, fit un signe de la main pour tout le monde et s'esquiva. Elle ne tenait pas trop à faire de confidences. De là à supporter celles des autres...

Pourtant elle fit volte-face au moment d'arriver au Luxembourg et suivit la rue Vavin. Elle avait envie de voir Claudine avec son ami. Ils couchaient ensemble depuis trois ans, ces deux-là. Cela devait se voir. Ils portaient sûrement, dans leur attitude ou dans leur expression, la marque de leur condition.

Ils étaient assis le dos au mur, tout à côté de la porte, et regardaient devant eux d'un air tranquille. Françoise eut d'abord peur d'être vue. Elle s'aperçut bientôt qu'elle ne risquait rien. Ils avaient le regard fixé, comme deux maniaques, vers l'autre côté de la rue. Que pouvaient-ils bien voir? C'était vaguement comique et pourtant irritant, comme un défi ou une porte fermée. Ils paraissaient à la fois exposés, aveugles, incapables de se défendre, et pourtant protégés par quelque certitude impénétrable, dont ils n'avaient sans doute pas conscience, car leur expression était plutôt humble. Un couple... Françoise détourna rageusement la tête. Elle ne pouvait s'empêcher de les envier, bien qu'ils fussent ridicules et vaguement indécents.

V

— Dis donc, maman, demanda Françoise en fronçant les sourcils d'un air préoccupé, quel âge avait papa quand tu l'as épousé?

— Il va arriver dans cinq minutes, répondit Mme Rolland. Dépêche-toi de mettre le couvert.

Françoise sourit et déroula le tapis de caoutchouc sur la table. Sa mère répondrait probablement à sa question dans un quart d'heure, au moment où elle lui demanderait tout autre chose.

— Est-ce que tu vas encore passer ton après-midi à écrire? demanda la mère.

— Oui. Je remets ma dissertation demain matin.

— Tu vas encore te faire des yeux grands comme ça! Si tu t'imagines que c'est ainsi que tu réussiras dans la vie.

— Je réussirai peut-être à l'agrégation.

— Peut-être.

De nouveau, Françoise se tut. Elle ne voulait pas engager une discussion tant de fois recommencée. Sa mère était persuadée que l'agrégation était destinée à quelques hommes terriblement savants et à peu près retirés du monde. Quant aux femmes qui devenaient aussi agrégées, comme en témoignaient des listes officielles, elle les tenait pour des erreurs de la nature, des sortes de monstres.

Le père entra.

— Bonjour, toi!

— Bonjour, Françoise.

En passant près d'elle il releva une mèche blonde qui lui tombait sur l'oreille. Françoise l'examina. Il avait soixante-deux ans depuis février. Ses yeux bleus encore très vifs semblaient curieusement amarrés par des rides en éventail pareilles à de petites cordes. Quand il levait la tête, deux lanières de peau se tendaient sous son menton comme pour l'empêcher de se détacher du cou. Incontestablement, il était laid. Pas désagréable à regarder pourtant. D'ailleurs, Françoise ne songeait pas, d'ordinaire, à le regarder. Elle pensait : « Papa est au bureau », « Papa va venir », ou bien « Papa est en train de supporter maman ». Il lui était impossible de concevoir la disparition d'un père aussi discret. Ce que Michel lui avait dit des hommes de plus de trente ans ne s'appliquait donc pas à lui : il n'était pas du tout répugnant. C'était seulement au moment même où Michel parlait qu'elle était de son avis à cause du son de sa voix.

Françoise avait fini de mettre la nappe. Maria apportait déjà les radis. Françoise se hâta d'en croquer un de la manière défendue : sans l'éplucher ni le saler.

Elle s'assit sur le fauteuil, près de la fenêtre, mit son pouce entre ses dents et réfléchit. Pourquoi Michel parlait-il des hommes mûrs, et surtout de Rodo, avec tant de sombre amertume? Les livres de Rodo étaient remarquables, bien qu'un peu privés d'air, tous. Ce qui inquiétait le plus Françoise, c'était l'évidente sincérité de Michel quand il

disait : « Comme jeune homme, je ne survivrai sous aucun prétexte à ma trentaine. » Et il n'y avait pas, dans son attitude, l'habituelle forfanterie, si rassurante, des jeunes gens du Quartier Latin. D'ailleurs il avait précisé : « Le suicide? Pas nécessairement. Si je peux faire autre chose... » Elle avait eu tort de ne pas le questionner davantage. Elle regrettait tellement cette occasion de le connaître mieux, maintenant, qu'il lui semblait avoir mal dans tout son corps, jusque dans les os. Ses gestes devenaient fébriles. En s'asseyant, elle donna un coup de genou à la table et fit déborder son verre.

— Cette petite se tue de travail, dit sa mère.

— Je n'ai rien fait de la journée! répliqua Françoise avec humeur.

— Allons, allons, ne commencez pas, dit M. Rolland. Tu lui reproches de travailler maintenant et tu vas lui reprocher d'être à la maison et de te coûter trop cher, tout à l'heure. Il faut choisir... Comment veux-tu qu'elle ne soit pas énervée?

Françoise fit à son père un signe d'intelligence.

— Vous avez du toupet, tous les deux, s'écria Mme Rolland avec indignation. Je m'occupe de tout dans cette maison où il y a une grande fille de vingt-quatre ans. Et je le ferais avec plaisir, si seulement ça pouvait la rendre heureuse, si ça ne servait pas seulement à l'enfoncer davantage dans sa folie. Mais oui, c'est un cas de folie, ma petite! Jolie comme tu l'es, avec les occasions que tu as eues...

Françoise se demandait, tout en examinant avec une froide curiosité le teint excité de sa mère, si elle finirait par lui ressembler un jour. Même couleur d'yeux, même forme de visage, le nez mis à part. Quand Michel la connaîtrait, ce serait sans doute une catastrophe. A moins... « A moins qu'il ne finisse par m'aimer. » Tout était là. Il ne l'aimait pas encore, il la cherchait. Et elle était si maladroite. De nouveau cette douleur, qui la pénétrait jusqu'à la moelle, quand elle pensait à leur entretien de la veille. Il semblait disposé à parler franchement. Mais c'était plus fort qu'elle : chaque fois qu'il faisait allusion à son travail personnel, à ce mystérieux livre, elle devenait hostile. Elle était sur le point de

lui crier : « Laissez là ces bêtises. Revenez à la réalité. Passez l'agreg. Occupez-vous de moi. »

— ... Si tu t'imagines, disait Mme Rolland, que les hommes aiment les femmes intelligentes! Tu ferais mieux de t'occuper de ta vie; de *revenir à la réalité.*

Françoise en frémit. Était-elle prête à jouer vis-à-vis de Michel le rôle de sa mère vis-à-vis d'elle? Peut-être tous les médiocres du monde avaient-ils pour mot d'ordre ce « retour à la réalité ». Si elle avait fait tant d'années d'études à la Sorbonne pour, finalement, au seuil de sa première décision grave, se rencontrer avec sa mère, c'était vraiment trop absurde. « Au fond j'ai toujours douté de mon intelligence et de moi-même. » Elle sentit que ses yeux s'embuaient.

Maria venait de poser les fruits sur la table. En quelques coups d'ongle, Françoise éplucha une banane et sortit précipitamment.

Derrière elle, elle entendit la voix furieuse de son père :

— Si elle échoue, tu sauras à qui t'en prendre!...

* * *

« Vingt-quatre ans! »

Françoise avait prononcé ces mots d'une voix grave. Très impressionnée, elle compta sur ses doigts : un an de cagne, deux ans de licence, un an pour le diplôme, un an de séjour en Angleterre... Elle en était à sa sixième année d'études supérieures. Dans un an, elle aurait vingt-cinq ans. « A vingt-cinq ans on n'est plus une jeune fille », disait péremptoirement sa mère, forte de l'approbation de toutes ses amies. Françoise avait toujours méprisé ces dogmes de petites bourgeoises. Mais, ce jour-là, elle ne parvenait pas à chasser un malaise. Il n'était pas question de dogmes et de préjugés : *elle ne se sentait plus très jeune.*

C'était en regardant les objets épars sur son bureau qu'elle avait éprouvé ce besoin de faire le point. Des objets familiers, dont la plupart dataient de ses années d'écolière : un carnet de vocabulaire à couverture de moleskine, une longue gomme rouge et grise, un porte-encrier en aluminium, deux vieux porte-plume dont elle ne se servait plus, son gros stylo

Parker que son père lui avait offert quand elle avait passé sa philo, son crayon rouge et bleu à section hexagonale... Or, c'est en s'apercevant que ce crayon n'avait plus que quelques centimètres du côté rouge (le bleu était usé depuis longtemps) qu'elle avait commencé à s'attrister. Si ce crayon s'usait ainsi, tout finirait bien par s'user. Tous ces petits objets avaient, du coup, pris une mine un peu louche. Ils duraient faute de servir. Ils étaient là comme en fraude. Depuis longtemps, elle aurait dû les enlever. Mais ils la rassuraient de leur présence morte : ils l'aidaient à se duper.

Françoise courut vers le miroir. Son visage n'avait pas une ride, sa bouche était fraîche. Il lui suffisait d'ouvrir un peu plus grands les yeux, de prendre cette expression de surprise charmée pour reconnaître, sans erreur possible, le visage de ses dix-sept ans. Mais ses yeux ne voulaient pas demeurer aussi ouverts, ni les coins de sa bouche aussi hauts, dès qu'elle redevenait naturelle. Devant sa glace, elle mettait un masque. Cela aussi, c'était une duperie.

Françoise, pour la première fois, fut seule. Sans y réfléchir, sans avoir besoin de le dire. D'ailleurs, cette angoisse, au fond de la gorge, eût étouffé sa voix. Elle revint à son bureau, regarda la date au calendrier : 8 avril, et la souligna de deux gros traits.

VI

Dès le lendemain Françoise se rendit compte qu'elle avait réellement changé. Elle n'eut pas le courage d'aller au cours... Tout juste si elle put se rendre à la bibliothèque, où elle pénétra d'un pas timide. Le sourire amical de l'appariteur lui donna envie de se mettre en colère. Elle ne voulait pas être traitée en habituée de ce lieu sombre où les visages avaient la pâleur et l'immobilité de la mort. Elle y resta une heure à peine.

Pour la première fois de sa vie d'étudiante, elle rôda aux abords de la Sorbonne. Tout lui parut hostile et inquiétant. Bien plus que dans son « groupe », les jeunes gens qu'elle voyait lui paraissaient laids et mornes d'une manière inhu-

maine. Les garçons semblaient ne pas avoir de sang dans les veines, et les jeunes filles marchaient avec une raideur d'automates. Même ceux qui étaient beaux ne lui plaisaient pas : ce n'étaient que des adolescents trop fins. Les jolies étudiantes semblaient de petites énervées qui jouaient maladroitement tantôt les grues très chères, tantôt les rudes bonnes filles du milieu. C'était à se demander si tout ce monde-là n'obéissait pas à un mot d'ordre qu'elle ignorait. Françoise se sentit ridicule. Comment avait-elle pu vivre ici pendant des années sans se rendre compte que tout le monde y jouait un rôle? Les autres devaient tous être au courant. Elle se rappela une phrase de Michel qui était restée jusque-là mystérieuse : « Gourgaud ne refuse pas de marcher. Il ne se rend même pas compte que tout le monde joue son bout de rôle, ici. Il a bien de la chance. » Elle avait approuvé et Michel l'avait regardée du coin de l'œil. Il avait dû la trouver bien sotte. Aussi naïve que Gourgaud. Seulement, elle n'avait pas l'excuse d'avoir vécu toute son enfance dans un hameau près de Guéret. Elle vit passer Émilienne et l'évita. Enfin, elle se força à écrire à Michel pour le prévenir qu'elle était un peu malade et ne pouvait le voir de quelque temps. Elle enrageait à la seule pensée que Michel parlerait comme d'habitude, de sa voix sourde, et dirait de ces phrases qui l'étonnaient et la désemparaient. Il s'amusait d'elle, c'était certain. Il jouait à la rendre attentive, à l'embarrasser, à la dominer. Or, elle ne voulait plus jouer, elle voulait vivre, en toute hâte, à tout prix.

Elle passa trois jours sans voir aucun autre étudiant. Elle avait la tête bourdonnante et ne pouvait plus lire une ligne de ses textes. Cela l'effraya un peu. Comment faisaient ceux qui étaient dans des trous de province? Comment Gourgaud avait-il pu préparer sa licence? Elle insista. En vain. Les méchancetés de Iago lui paraissaient lourdes comme du plomb, les angoisses de Bunyan préhistoriques, les allégories de Spenser puériles, les tirades de Thackeray douceâtres, le réalisme de Dickens encombrant... Tout était fade, ennuyeux. Et surtout, elle se sentait incapable d'écrire une phrase sur tout ce fatras, même pour le condamner.

Elle décida d'aller écouter Laumont, qu'elle admirait

beaucoup. Pour ne pas se mettre à côté de ses amies, elle arriva en retard. L'étudiant qui parlait était un type accompli de « minuscule ». Avec sa crête haute, ses yeux luisants qui ne cillaient presque jamais, sa voix criarde et agressive, il ressemblait à une espèce de poussin trop tôt grandi qui s'efforcerait perpétuellement, sans succès, de coqueriquer comme un vrai mâle. Françoise regarda la feuille de sa voisine. Le faux coq s'appelait Hétrou — ce qui ne lui allait pas mal — et il parlait des Midlands de George Eliot. Si Françoise n'avait pas eu ces renseignements, elle n'aurait jamais pu deviner de quoi il était question. « Cette emprise qui ne se détend jamais, lançait Hétrou avec une assurance accusatrice, forme bien l'élément dominant de l'atmosphère. Livres d'un tempérament et d'une volonté, bien plutôt que témoignages vrais. » Françoise eut beau tendre l'oreille, elle ne perçut, pendant vingt minutes, pas la moindre allusion ni aux Midlands, ni à leurs habitants. Résignée, elle posa son stylo. Le fait n'était pas tellement rare. Françoise eut un léger pincement au cœur en se disant que Michel, incomparablement plus intelligent que Hétrou et que les minuscules, parlait à peu près leur langage, quelquefois. Mais elle ne voulait pas penser à Michel. Elle regarda Laumont qui paraissait assez déprimé. Il y avait bien de quoi! Un Hétrou par semaine suffirait à aigrir n'importe quelle humeur. Or Laumont, pendant ses trois heures de cours, entendait en moyenne quatre étudiants, ce qui faisait au moins trois minuscules...

Laumont eut l'amabilité de ne pas porter sur la leçon de jugement direct. Il se contenta de rappeler les quelques idées énoncées dans l'exposé que l'on pouvait, avec un peu d'ingéniosité, rattacher au sujet. D'ailleurs, M. Hétrou reproduisait fidèlement les opinions de plusieurs critiques. « Peut-être M. Hétrou n'a-t-il pas senti la nécessité d'aller le plus possible à pied d'œuvre... Vous en rendez-vous compte, monsieur Hétrou? » Au bout de cinq minutes, ce retour constant du mot Hétrou fut d'un comique irrésistible. Françoise pouffa et dut se cacher le visage dans ses papiers.

Laumont refit la leçon et Françoise prit d'abondantes notes. Ce travail régulier lui fut agréable. Au bout de quelques

minutes, elle souriait. Du recoin où elle s'était cachée, elle voyait une bonne partie de la salle. Émilienne et Claudine étaient au premier rang. Très sérieuses, toutes deux, et les lèvres gonflées par l'application. Elles ne la virent pas. Borat, « l'instituteur », par contre, devait encore la dévorer des yeux : dès qu'elle tourna la tête de son côté, il lui fit un sourire obséquieux et son nez se plissa jusqu'à compromettre l'équilibre de son lorgnon. C'était surtout ce lorgnon qui lui donnait l'air « instituteur ». Françoise ne s'attarda pas à l'examiner. Le dos de Gourgaud qu'elle venait de reconnaître dans la partie de la salle la plus sombre l'intéressait bien davantage. La largeur de ce dos lui paraissait plus incroyable chaque fois qu'elle le voyait. Heureusement, la nuque n'avait pas une épaisseur excessive. Était-ce seulement à cause de son aspect que Gourgaud n'avait pas du tout l'air instituteur? Il l'avait été, lui, instituteur. Borat avait fait des études secondaires normales. Mais il avait la petite moustache, le lorgnon, la veste étriquée et le pantalon « fantaisie » un peu trop court qui composaient l'attirail classique de l'instituteur. Françoise avait déjà pensé plusieurs fois que ce surnom était injuste, autant pour Borat que pour les véritables instituteurs. Tant pis! Borat n'avait qu'à ne pas toujours l'ennuyer, avec ses renseignements bibliographiques et sa manie de toujours parler « des cadres » de l'enseignement. Jusqu'aux vrais instituteurs (il y en avait plusieurs au cours) qui étaient toujours prêts à se moquer du pauvre Borat.

Laumont termina son cours juste à temps et en parut tout surpris. Il gardait les étudiants un bon quart d'heure de plus, d'habitude. Parmi les cinq ou six solliciteurs qui assiégèrent aussitôt le professeur, Françoise distingua Émilienne et Claudine. Ces deux-là, elle en était sûre, faisaient la dissertation et ne voulaient rien dire. Elle se sentit à la fois furieuse et inquiète : ses deux amies tenaient beaucoup à sa collaboration, avant. Il y avait donc un « avant », de toutes les manières...

— Bonjour! fit une voix traînante et distinguée.

Françoise sursauta :

— Tiens! c'est vous, Edmond? Bonjour.

— Vous sortez?

— Oui.

Ils firent quelques pas côte à côte. Gourgaud les dépassa.

— Hé vous! lui cria Françoise. Bonjour.

Gourgaud se retourna et fit un large sourire :

— Bonjour.

Son sourire s'effaça aussitôt et il repartit rapidement.

— Qu'est-ce qu'il a encore? demanda Françoise.

— Je ne sais pas.

— Mais si. Dites plutôt que vous ne voulez pas m'en parler.

— Admettons... D'ailleurs, il y a quelque chose que je peux vous dire. Quelque chose de nouveau. Ce type n'a que des histoires impossibles.

— Pourquoi dites-vous toujours « ce type »? Vous savez son nom.

— Oui. Seulement, en lui donnant son nom, j'ai l'air de le traiter comme n'importe lequel des autres.

— Et alors?

Il haussa les épaules :

— Je ne peux pas le considérer comme un étudiant. Il a quelque chose de... pas acceptable.

— Je ne comprends pas. Moi, je lui trouve l'air très franc.

— Hum! Enfin... Toujours est-il que depuis plus d'un mois il prend des allures parfaitement déplacées avec Madeleine Gutman.

— Quelles allures? Il en est amoureux?

— Vous n'avez rien remarqué, bien entendu. Les femmes comme vous ne font pas attention à Gutman.

Françoise fut flattée.

— Ne dites pas de bêtises, s'écria-t-elle. Je ne fais pas de différence entre Gutman et une autre.

— Avec ça!... Vous ne la voyez même pas. C'est justement ce qui est ridicule chez ce type... Gourgaud. Il se donne des airs de lui parler poliment devant les autres; de lui donner du vous, du mademoiselle, etc. Vous ne les avez pas entendus, à l'Institut?

— Je n'y vais jamais.

— L'autre jour, elle était de service à la bibliothèque et il

murmurait des « s'il vous plaît, mademoiselle », de sa petite voix timide... j'ai bien failli lui crier de ne plus faire l'idiot ou de fermer sa gueule.

Françoise ne dit rien. Elle n'avait plus envie de défendre Gourgaud : il était tout de même trop stupide. Edmond avait raison. Les hommes insultent celles qui acceptent leur condition de jeunes filles, quand ils traitent courtoisement *les autres*...

— Ça me fait d'autant plus rigoler, moi, reprit Edmond, que j'ai été avec elle pendant trois semaines. C'était à mon arrivée à Paris, je ne savais pas encore où elle en était. Mais il ne m'est tout de même pas venu à l'idée de la prendre au sérieux, sans parler de jouer les chevaliers servants...

Il ricana. Françoise aurait voulu lui reprocher sa dureté. Pourtant elle se sentait réconfortée : lui, au moins, savait apprécier certaines différences.

— On prend un verre au Palais du Café? demanda Bergaillot.

Elle accepta avec plaisir.

— Qu'est-ce que vous préférez? La terrasse ou le comptoir? A cette heure-ci, je me garderais bien de vous conduire dans l'arrière-salle...

Il la regardait du coin de l'œil, guettant, sans doute, un encouragement à donner des détails. Françoise fit une grimace écœurée. Elle y était déjà allée, dans cette arrière-salle, vers l'heure de l'apéritif. Cinq ou six couples se vautraient sur les banquettes, les bouches engluées l'une à l'autre, les mains et les membres emmêlés.

— Je connais, dit-elle brutalement. Ça ressemble un peu à un fossé plein de limaces. En plus, ça sent la sueur et l'eau de Javel. Asseyons-nous ici.

Bergaillot éclata de rire et se donna, pour l'installer le dos au mur, des airs gais et primesautiers de jeune premier américain. Françoise s'aperçut alors qu'il avait les mains sales et que sa cravate grisâtre était un de ces articles que des camelots annoncent : « Les trois pour dix francs. » Cela ne la gênait pas. La présence d'Edmond continuait l'action bienfaisante du cours. Débarrassée de ce sentiment de culpabilité qui, les jours précédents, lui faisait fuir ses amies,

Françoise se détendait. Elle avait envie de sourire et de dire des choses amusantes. Les étudiants qui défilaient sur le trottoir, devant elle, ne lui apparaissaient plus du tout comme des êtres anormaux. Au contraire, elle avait plaisir à se sentir leur camarade, leur semblable. Elle tourna un regard reconnaissant vers son compagnon. Ce profil ne lui plaisait décidément pas : menton trop faible. Mais c'était sans importance, puisqu'il faisait si bon vivre près d'Edmond.

— C'est tout de même au Quartier Latin qu'on est le mieux, dit-elle. On l'a fait pour nous et il nous a faits pour lui.

Edmond cligna les yeux comme un connaisseur qui savoure un bon vin.

— Quand je pense, commença-t-il, qu'il y a des pauvres types qui ne s'en rendent pas compte...

VII

Au Luxembourg, Françoise attendait Michel. Elle était arrivée en avance d'au moins dix minutes. Elle se sentait très nerveuse. Ce lieu de rendez-vous, qu'elle avait choisi, lui paraissait ridicule : trop naïvement accueillant, avec ce gazon vert et le panache d'eau de l'arrosoir mécanique, le long de la pelouse. Elle avait téléphoné à l'hôtel de Michel. La voix un peu gouailleuse qui lui répondait toujours la rendait furieuse. Elle imaginait un hôtelier de film populaire : un gros bonhomme avec des bretelles, des yeux pochés et un air mi-hébété, mi-égrillard. Quand Michel était arrivé à l'appareil, elle avait bafouillé : « Comme il fait beau, nous pourrions aller au Luxembourg. Vous savez, près du pavillon d'apiculture, à l'endroit où nous nous sommes assis l'autre jour. » Cet endroit l'horripilait maintenant. Comment ne s'était-elle pas rappelé ces stupides statues : un homme pas très jeune et une femme à la croupe de poulinière appuyés, d'un air découragé, l'un contre l'autre. Françoise s'asseyait et se relevait avec tant de vivacité qu'un vieux clochard la regarda en riant et dit assez fort : « Elle a des miches à ressort, celle-là ! » S'il n'avait pas été si sale, Françoise l'aurait peut-

être bien giflé. Des gamins, dans l'allée, couraient après une balle; elle avait une envie folle de se mettre à courir avec eux. « A ressort! » Ils se moquaient tous d'elle parce qu'elle ne se laissait pas aller, le ventre affaissé et les hanches roulantes, comme une garce fatiguée. Michel aussi se moquait d'elle. Il était toujours contre elle. Aujourd'hui, elle était sûre qu'il serait désagréable.

— Bonjour! Ça va mieux?

Elle sursauta, faillit pousser un cri. Michel, à deux pas derrière elle, souriait.

— Ah!... Bonjour. Vous avez fait exprès d'approcher sans bruit.

— Non. Je ne fais jamais beaucoup de bruit. Vous êtes guérie?

— Oui. Je ne suis d'ailleurs pas restée au lit. C'était simplement nerveux.

— Je sais.

— Qu'est-ce que vous savez?

— Que vous n'étiez pas malade. Je vous ai aperçue. Deux fois : une fois dans la rue, et une fois au café.

— Et vous n'êtes pas venu me parler.

Michel eut un sourire aussitôt effacé. Il marchait avec une lassitude un peu complaisante, en laissant ses épaules rouler de droite et de gauche et en traînant les pieds. Sa bouche se plissait en un rictus méprisant que Françoise ne lui avait jamais vu. Elle le sentait opaque et lourd, et elle aurait eu plaisir à le secouer rudement.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle, qu'il peut y avoir des jours où l'on a besoin d'être seule.

— Oh! si, je comprends. Mais... vous ne m'avez pas paru tellement seule.

— Vous vous êtes trompé. J'étais seule. Même si je bavardais avec quelqu'un.

— Ce qui veut dire qu'avec moi... Merci quand même.

Françoise haussa les épaules, mais elle se rendit compte, non sans quelque inquiétude, qu'il lui était désagréable de penser à Edmond quand elle était avec Michel. Comme de lui parler de Gourgaud...

— Non, dit-elle. Avec vous je ne me sens pas toujours seule... Aujourd'hui, si.

Il haussa les épaules.

— Moi aussi. C'est peut-être parce que nous avons avancé, pendant ces derniers jours, chacun de son côté. Peut-être parce que nous avons pris des décisions vis-à-vis l'un de l'autre. Ça suffit pour tout déplacer.

Françoise fit sa brève grimace. Elle en voulut aussitôt à Michel d'avoir deviné juste. « C'est curieux, je lui en veux à chaque fois qu'il se montre plus intelligent que je ne croyais... »

— En effet, dit-elle, j'ai pris des décisions, vous aussi?

— Oui.

Comme à un signal, ils s'arrêtèrent tous les deux. Ils avaient quitté le Luxembourg et marchaient vers le boulevard Saint-Germain.

— Voulez-vous que nous prenions un porto aux Deux-Magots? demanda Michel.

— Volontiers. Pourquoi les Deux-Magots?

— Oh! c'est un endroit agréable, à cette heure-ci. Il n'y a presque personne. Et puis... J'y étais l'autre jour avec Rodo, à peu près quand j'ai pris ma décision.

— Et... je suppose que Rodo y est pour quelque chose.

— Pas directement. Il m'a simplement fait conclure un peu plus vite. C'est en discutant avec lui que j'ai vu que ce que je pressentais déjà était une évidence.

— Ce que vous pressentiez?

— Oh! simplement que je laissais durer entre vous et moi une situation ridicule.

Françoise se tut. Elle brûlait de lui demander quelle était cette fameuse décision. Michel, cependant, ne semblait pas du tout disposé à parler. Il avait toujours son demi-sourire dédaigneux et sa démarche trop lasse.

— Moi, je ne nous trouve pas spécialement ridicules, finit par dire Françoise.

— Ah! Vous êtes donc contente?

— Non, plutôt le contraire, mais je ne vois pas ce qu'il y a de ridicule...

— Tant mieux pour vous! Pour moi c'est le comble du

ridicule, de se voir comme nous nous voyons, d'agir comme nous agissons et de se trouver malheureux en fin de compte. C'est absolument tordant.

— Eh bien, moi je ne trouve pas, quoi que vous en pensiez et quoi qu'en écrivent M. Rodo et d'autres. Absolument pas!

— Vous avez tort de vous fâcher après Rodo. J'ai toujours été de cet avis. Nous sommes là, vous et moi, pour des raisons très simples et nous ne pouvons nous en tirer sans ridicule que par des actes simples. Alors que nous passons notre temps à discuter, à nous disputer, et à ruminer, tantôt avec tristesse, tantôt avec fureur.

— Mais enfin, ces actes simples, pourquoi n'en parlez-vous jamais?

Michel tressaillit et se tourna vers elle. Françoise s'efforça de soutenir son regard. Elle tremblait, mais d'un tremblement tout intérieur, lui semblait-il. Michel ne devait pas s'en apercevoir car il paraissait tout surpris. Il rit et dit d'un ton brusque :

— Mais voyons : coucher ensemble. C'est tout simple.

Il avait parlé très haut. Une vieille dame qui portait une gorgerette de dentelle un peu jaunie se retourna et lança vers les deux jeunes gens un regard éploré. Françoise garda son sourire. Elle n'était pas du tout scandalisée. Elle fut même tentée, pendant quelques secondes, de répondre : « C'est bien mon avis. » Elle se sentit le visage baigné dans une soudaine bouffée de chaleur. Il ne lui était pas possible de prononcer de telles paroles. Donc, la brutalité de Michel était bien sotte et bien gênante. Après ce brusque accès de vulgarité, il allait lui donner la partie belle pour se refuser. Avait-elle donc espéré qu'il saurait la surprendre et la vaincre? C'était bien humiliant. D'ailleurs, tout, entre eux, devenait vaguement humiliant et obscur, après cette pétition de principe.

— Vous vous croyez fort! dit-elle sèchement. Mais si vous étiez fort vous ne me parleriez pas sur ce ton.

— Je sais. Seulement je n'ai pas la moindre envie d'être fort... du moins avec vous.

Sa voix était neutre, curieusement précise. Impossible de mettre en doute sa sincérité. Françoise tressaillit et regretta

ses paroles. Une fois de plus, elle eut l'impression de n'avoir pas compris, d'être en retard. Des larmes, soudain, lui firent picoter les yeux. Elle se détourna. Michel la prit par les épaules, la força à lui faire face et, sans se soucier des passants, la serra dans ses bras et baisa ses lèvres. Un instant elle en eut un plaisir si vif et si nouveau qu'elle trébucha contre lui, les jambes molles et la vue trouble. Pour la première fois, le geste de Michel ne la révoltait pas, elle n'éprouvait pas le besoin de se raidir et de le repousser. C'était un grand soulagement mêlé de regret, comme aux soirs de son enfance quand le sommeil l'emportait malgré elle. Elle n'avait eu qu'une seconde de plaisir. Il lui semblait maintenant qu'elle laissait glisser de ses mains, lentement, un fardeau très lourd, mais mystérieusement précieux. Ses larmes coulaient de plus en plus abondantes. Elle regarda le visage de Michel, tout près du sien. Elle le regarda longuement, avec avidité. Elle y cherchait un signe, une lueur qui la rassurerait. Elle n'y trouva rien. Alors le goût de ces lèvres chaudes qui fouillaient toujours sa bouche lui parut écœurant. Elle s'écarta, regarda craintivement autour d'elle, s'essuya les yeux. Elle ne vit que le dos désabusé d'un vieux bonhomme qui marchait avec détermination, d'un pas raide, et qui ne se retourna même pas.

Michel ne souriait plus. Une douceur rendait moins précis, moins purs, les traits de son visage. Il était moins beau, mais il paraissait plus jeune, et Françoise l'aimait mieux ainsi. Seulement, il gardait un front soucieux. Il n'avait pas l'air heureux. Pas heureux! Françoise trouvait monstrueusement injuste qu'elle se fût ainsi donnée à un homme dans un baiser, sans le rendre heureux. Elle avait encore envie de pleurer et détournait la tête. Michel prit son bras et le pressa contre lui.

Comme ils allaient entrer aux Deux-Magots, Michel tourna vivement la tête vers le boulevard et murmura :

— Rodo! Là, juste à côté de l'entrée. Allons à Flore.

Françoise vit un homme au gros visage rouge qui fumait sa pipe devant un demi. Il avait une crinière impressionnante et des yeux noirs très grands et très beaux. Il avait reconnu Michel, évidemment : il les épiait. Françoise, du coin de l'œil,

vit qu'il souriait et hochait la tête, non pas avec l'indulgence habituelle des passants qui approuvent la jeunesse par principe, mais avec une incrédulité apitoyée. Glacée, elle se demanda ce qu'il pouvait bien voir entre eux, avec ses yeux trop brillants de sorcier.

Ils s'installèrent sur une banquette vide, au café de Flore, tournant le dos à quatre ou cinq jeunes gens très élégants et très las qui causaient à mi-voix.

— Je ne l'aime pas du tout, votre Rodo. Il a l'air encore plus cynique que ses livres. Je suis sûre qu'il a beaucoup d'influence sur vous.

— Ah! Mon mauvais génie! dit Michel en éclatant de rire. Vous y croyez encore. Ce n'est pas ça du tout. Rodo joue un rôle dans ma vie, c'est vrai, mais pas du tout celui de directeur de conscience.

— Je ne voulais pas dire...

— Je sais, je sais. Vous parliez d'influence. Eh bien, Rodo, c'est un exemple, tout simplement. Il est ce que je voulais devenir, ou à peu près, quand j'avais dix-huit ans. Et comme il me dégoûte, je ne sais plus très bien ce que j'ai envie d'être.

— Mais, s'écria Françoise, indignée, vous n'avez pas assez confiance en vous pour être sûr que même en ayant un travail pareil à celui de Rodo, ou de n'importe qui, vous seriez différent, et pas plus dégoûtant que vous ne voudriez l'être.

Michel détourna la tête :

— Vous avez une assurance admirable, vous qui ne savez pas.

— Qu'est-ce que je ne sais pas?

— Ce qu'il faut de cruauté pour écrire.

— Pourquoi de la cruauté?

— Parce qu'il faut accepter de devenir un malade, un obsédé, une sorte de fou.

— C'est Rodo qui vous a dit ça, et vous l'avez cru?

— J'ai bien été forcé de le croire quand j'ai moi-même écrit.

— Je sais. Mais ce que vous avez écrit c'est un mémoire, un essai.

— Je ne veux pas écrire autre chose.

— Pourquoi?

— Parce que ça me dégoûte, je vous l'ai déjà dit.

— A cause de Rodo?

— Oui. Il ne s'agit pas de son influence. Son existence suffit.

Françoise était assise tout contre Michel. Elle s'écarta brusquement.

— Je vous dégoûte? demanda-t-il.

— Non. Vous me... découragez. J'ai envie de pleurer toute seule, dans un coin. C'est horrible. Je vous en veux de me mettre dans cet état. Beaucoup.

— Désolé.

— Ne faites pas l'imbécile. C'est incroyable que vous, avec vos airs énergiques, vous ne sentiez pas que vous pouvez être différent de Rodo, de n'importe qui.

— C'est bien ce que me dit Gourgaud.

— Vous voyez bien! C'est que Gourgaud est votre ami, le seul peut-être.

— Peut-être. Les amis sont si rares au Quartier Latin! Mais Gourgaud est comme vous : parfaitement ignorant de tout ce que je peux être.

Françoise se sentit devenir très rouge.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle sèchement.

— Oh! rien qui puisse vous blesser. Simplement que vous êtes une femme, c'est-à-dire un être pour qui l'essentiel c'est la vie amoureuse...

— La destinée sentimentale?

— Mais oui. A peu près, quoi que vous fassiez. Alors vous ne comprenez rien à un type comme moi qui tient par-dessus tout à faire quelque chose.

Françoise éclata de rire. Elle était trop furieuse pour chercher un argument.

— Puisque votre opinion est faite, dit-elle, je n'essaierai pas de vous prouver par des raisonnements que vous avez tort, car vous discutez beaucoup mieux que moi. J'attendrai que les événements parlent pour moi.

Michel lui prit la main :

— Françoise, ne vous fâchez pas. J'ai confiance en vous.

Je crois que plus tard, quand nous aurons le loisir de bien nous connaître, vous comprendrez.

Françoise secoua la tête.

— Ne me consolez pas, dit-elle. Je n'en ai pas besoin... Je voudrais bien savoir si vous jugez que Gourgaud est aussi un pur sentimental.

— Non. Lui c'est autre chose : avant cette année, il n'a jamais été ni lycéen , ni étudiant.

— Alors?

— Alors, il n'a jamais eu de maître. La vie intellectuelle n'a jamais été pour lui cette espèce de jeu passionné comme le jeu de l'amour, avec des rivalités, des jalousies, des dépits et des triomphes que nous connaissons tous en cagne, quelquefois même dès la philo. Lui, il a été toujours seul. Il est armé.

Françoise ne dit rien. Elle se rappelait ses entretiens avec Gourgaud et cette impression de paix, de plénitude qu'ils lui donnaient presque toujours. Pourtant, Gourgaud ne lui faisait jamais la cour. Il ne lui plaisait pas. Tout de même, il l'impressionnait. Elle avait presque peur de lui, quelquefois. Elle ne put céder à la tentation de le comparer avec Michel. Aucun doute : Gourgaud était le plus fort, celui dont elle était prête à dire : « Il fera tout ce qu'il voudra. »

Michel promena sa main sur son visage moite. Françoise vit bien que sa lassitude n'était pas simulée. Mais elle n'avait pas envie de le plaindre. Au contraire. Michel se rapprocha d'elle et mit son bras autour de ses épaules. Dans son effort pour se retenir de le repousser violemment, elle se mordit les lèvres. Michel lui appuya la main sur la nuque et la força à tourner les yeux vers lui. C'était la première fois qu'ils se regardaient ainsi, de tout près, avec la volonté de mieux se connaître. Les yeux de Michel hésitaient entre le gris et le vert. De si près, ce n'étaient plus « de beaux yeux ». Non! Il était vraiment impossible de trouver beaux ces globes mous. Elle avait vaguement peur de les blesser. En reculant un peu la tête, elle put voir tout le visage de Michel. Ce n'était pas le visage quelle connaissait. Elle n'avait voulu voir jusque-là qu'une sorte d'image comme elle en trouvait autrefois dans ses livres. Or, c'était un visage d'homme qui se penchait

ainsi sur le sien. Un visage d'homme triste. Cette tristesse était bien une insulte. Des deux mains, elle repoussa Michel. Mais il était le plus fort. Il posa sa bouche sur la sienne. Aussitôt, Françoise perdit le contrôle de ses mouvements. Elle essayait encore de se défendre. Mais ses yeux se fermaient et ses muscles mollissaient. C'était différent de tout ce qu'elle désirait, de tout ce qu'elle avait jamais attendu. Torturant et pénible comme un sommeil dont on ne peut tout à fait sortir. Et le plus torturant, c'était cette lucidité, ce loisir de penser et de se souvenir... Aucun plaisir, maintenant, aucune exaltation, pas même l'émotion intense qui, autrefois, la faisait défaillir. Autrefois, elle avait peur. Maintenant, elle était simplement accablée par une épaisse lassitude. Comme elle préférait la peur! Elle sentit que des larmes coulaient de ses yeux. Michel verrait ses larmes, mais elle n'avait pas envie de les lui cacher. Peu lui importait l'opinion de Michel.

Elle pleura encore un moment, la tête appuyée contre la banquette quand Michel l'eut lâchée.

— Françoise, dit-il très doucement, voulez-vous me répondre?

— Oui, bien sûr.

— Vous ne m'en voudrez pas de vous poser une question précise.

— Oh! non.

Elle fut désolée de se rendre compte qu'elle ne lui en voudrait plus, en aucun cas, et se mit à pleurer. Michel lui caressa doucement la main.

— Je vous ai parlé de ma décision, tout à l'heure. Quelle est donc la vôtre?

Il fit un petit rire forcé et ajouta :

— J'ai espéré, un moment, que ce serait la même, mais je comprends bien que j'étais ridicule.

Françoise s'essuya les yeux et dit, en évitant de regarder Michel :

— C'est à peine une décision... Je voulais seulement avoir une explication très claire avec vous.

— Et que vouliez-vous me proposer?

Françoise fit un effort désespéré pour trouver une idée

nette. Il lui semblait qu'elle avait la tête pleine de rumeurs étouffées et comme enveloppées de grosse laine.

— Simplement de travailler, dit-elle. Oui, vous devriez me laisser tranquille pour les trois mois qui restent avant l'examen et travailler de votre côté.

— Cesser de vous voir, en somme?

— Non... Oh! non... Je ne sais plus. Faites ce que vous voudrez. Allons-nous-en. Emmenez-moi chez vous, ou chez moi, où vous voudrez.

Elle se sentait à bout. A ce moment-là, si elle avait vraiment pu choisir, elle aurait dit à Michel : « Partons ce soir, ne revenons plus ici. Plus jamais. Faites ce que vous voudrez de moi pourvu que je ne revienne pas ici, que je n'entende plus parler ni de ma mère, ni de l'agreg, ni de la Sorbonne. »

Michel appela le garçon. Elle était si lasse qu'il dut l'aider à se lever.

— Je vais prendre un taxi, dit-il.

— Oui. N'allons pas chez moi; je m'y suis trop ennuyée. Chez vous.

Michel eut l'air de ne pas entendre. Il donna l'adresse de Françoise. Elle ne protesta pas. Elle avait l'impression que tout se passait comme si elle était ivre et elle regrettait de ne pas être ivre vraiment.

GEORGES MAGNANE.

(*A suivre.*)

VOIR LA FIGURE

« Présomption, vanité puérile, indiscipline, manque de sérieux, d'application, d'honnêteté, faiblesse de tête, voilà depuis un an l'abrégé de notre histoire. Cette armée si fière et si présomptueuse n'a pas rencontré une bonne chance. Ces hommes d'État si sûrs de leur fait se sont trouvés des enfants. Cette administration infatuée a été convaincue d'incapacité. »

Cette phrase est de Renan (1871). Il montre la faute de notre politique après Sadowa : la nationalité allemande était une nécessité historique, nous ne devions pas nous mettre à la traverse. Il était désirable que l'unité allemande ne se fît pas malgré la France; qu'elle se fît, bien au contraire, avec notre assentiment. C'est notre opposition, dit-il, qui a créé l'hégémonie prussienne. « Le grand facteur de la Prusse, c'est la France; ou pour mieux dire l'appréhension d'une ingérence de la France dans les affaires de l'Allemagne. »

Cette faute engendra trois guerres. Durant soixante-dix ans nous avons dépensé en vain des milliers de milliards, et perdu beaucoup d'hommes, morts trop jeunes. Enfin, la France dépeuplée, et qui ne pouvait même plus affronter la chance coûteuse d'une victoire sans s'éteindre, se déroba. Retrouver des yeux, une intelligence droite, voir la réalité et toutes ses conséquences, c'est la seule revanche qui nous soit permise; une revanche sur soi-même.

On peut commencer cette éducation difficile en apprenant à voir l'Allemand d'aujourd'hui, sans préjugés.

J'ai conté ici l'entrevue d'un colonel allemand et d'un vigneron de La Maurie, au début de l'occupation. Ce petit tableau déplut à des lecteurs. J'en connais certains; deux ou trois sont des écrivains hardis, puritains de l'art, et qui furent

souvent sincères sans aucun scrupule, anciens amis de cette revue, où l'on n'avait pas de ménagements pour les idées reçues. Mais ces hommes si indépendants regardent encore les Allemands suivant la tradition de leurs pères. Ces curieux ne veulent pas connaître l'Allemagne et seraient désolés de la comprendre. Sur ce point seulement, il n'est pas permis à un honnête homme de s'affranchir des conventions. Cela me paraît grave, car nous voilà prisonniers des Allemands. Tous les peuples de ce continent sont désormais prisonniers les uns des autres.

J'ai décrit ce que j'ai vu, là où j'étais. Eugène Briand n'est pas une fiction, et j'ai rapporté exactement ses paroles. Pourquoi ce tableau véridique a-t-il choqué? On sait que les soldats allemands étaient courtois, et fortement tenus par des chefs d'une singulière distinction. Il y eut des exceptions, quelques cas fâcheux. Lorsque des soldats allemands ou des soldats français logent dans une maison inhabitée, ils cassent tout. L'homme est l'ennemi de la maison; il a besoin d'une femme pour le surveiller. Au surplus, l'envahissement d'un pays n'est pas une fête pour le vaincu.

Dans cette rencontre, j'admire le Français, le vigneron Briand, revenu boiteux de Verdun. Il fit goûter au colonel allemand son meilleur cognac : « J'aimerais mieux vous avoir invité... Mais je ne peux rien changer à ce qui est. Appréciez mon cognac, je vous l'offre de bon cœur. » Ce geste du paysan échappait à la tradition de la dignité; il interrompait le fatal enchaînement des désastres.

Ce jour-là, un vieux monde d'idées et de certitudes s'est défait en moi d'un seul coup, parce qu'un autre univers m'apparut. J'ai compris alors ce brusque et total retournement de l'esprit que l'on nomme « conversion ».

On doit à M. Paul Guillaume un bon exposé de cette psychologie de la Forme qui a vu le jour en Allemagne et dont voici le rudiment : il n'y a pas de sensations, d'images, de sentiments qui peuvent être isolés du tout. Une forme est autre chose que la somme de ses parties. Une mélodie se compose de sons, une figure de lignes et de points; mais ces complexes possèdent une individualité. Le tout est une réalité comme les éléments.

C'est pourquoi, je pense, il est vain de vouloir convaincre. Le socialiste ou le royaliste à l'ancienne mode, le libéral imbu de l'esprit anglo-saxon, tous les croyants entendent une Mélodie, voient une Figure. Il s'agit d'un tout, et non pas de telle partie que le raisonnement ou l'expérience peuvent atteindre. Mais soudain, au choc d'une émotion ou par un lent mûrissement, une nouvelle Figure peut se substituer à l'ancienne. A ceux qui ne voient pas la Figure, inutile d'en parler.

JACQUES CHARDONNE.

LE FAIT

Quand ces lignes paraîtront — elles sont écrites près de deux mois avant leur publication — que de sang aura coulé en Europe, que de sang sera en train de couler !

Il y a un temps où le sang en coulant sépare, il y a un temps où le sang en coulant unit.

Nous sommes au temps où le sang unit, que nous le voulions ou non. Il faut savoir que l'ère des patries parfaitement autonomes, souveraines, s'achève.

Déjà l'ébauche de la S. D. N. était sortie du sang de 1918. Hier, au dernier jour de la débâcle, la France considérait sans étonnement la possibilité de se confondre avec l'Angleterre. Aujourd'hui, elle se voit de mille manières emmêlée à l'Allemagne. Demain...

Demain, qui ne voit que, quel que soit l'espoir ou le rêve de chacun, la France, pas plus qu'aucun pays d'Europe, pas plus que l'Angleterre insulaire, pas plus que l'Allemagne, ne retrouvera cette intégrité physique, cette intangibilité de contours moraux qui a semblé dans ces derniers siècles de nationalisme la condition *sine qua non* de la vie des peuples?

En ce sens, il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus. Ou plutôt, il n'y aura qu'une victorieuse : l'Europe.

L'Europe ne peut pas vivre sans ses patries et, certes, elle mourrait si en les tuant elle détruisait ses propres organes; mais les patries ne peuvent plus vivre sans l'Europe. Nées de l'Europe, elles doivent retourner à l'Europe. Elles l'ont déchirée au temps de leur croissance merveilleuse, comme des enfants qui s'émancipent cruellement de leur mère pour dévorer leur part de destin; mais aujourd'hui il leur faut se réfugier et se revigorer en elle.

La nécessité du pain et du travail l'exige et toutes les autres nécessités. Les patries d'Europe ne peuvent plus, séparées, que s'amoindrir et mourir.

Dans ce temps-ci, une patrie ne peut plus vivre sur son champ; il lui faut le champ des autres, au moins tous les champs d'un continent, toutes ses mines, toutes ses usines et aussi tous ses talents, tous ses génies.

De grandes forces se sont levées dans le monde qui ont unifié ou qui unifient les continents. L'Europe qui voit cela, doit aussi faire cela. Ou elle ne serait qu'un nuage de poussière qui s'exténue en tourbillonnant au pied des montagnes.

Voici que de nouveau finit le temps printanier des cités et des patries, des principautés et des royaumes : voici revenu le temps estival des empires. Après Athènes, c'est l'empire d'Alexandre ou de César.

Europe, regarde ces grands empires qui se sont formés, tremble et ceins tes reins. C'est l'empire russe, assis sur l'Europe et l'Asie avec ses 180 millions; c'est l'empire américain avec ses 130 millions; c'est l'empire japonais avec ses 90 millions qui prépare un complexe insulaire et continental.

Le propre de ces empires, c'est que chacun s'étend sur toute la variété des climats dont il n'est aucun qui ne soit indispensable à l'homme moderne pour satisfaire aux exigences de la vie luxueuse qu'il a choisie. Le Russe règne sur la toundra polaire, sur la plaine ukrainienne favorable au blé et sur la vallée turkestane quasi tropicale où pousse le coton. De même, l'Américain s'étend du pôle à l'équateur. C'est dans cette variété de latitudes que commence de s'établir le Japonais. De bonne heure, l'Anglais avait pressenti et préfiguré, selon la méthode marine et mercantile qui s'offrait à lui, l'ampleur de ces systèmes.

L'homme moderne ne peut plus vivre sur la seule ressource de son climat natal. Il ne vit plus seulement de pain, d'un peu de viande, de quelques légumes, d'un peu de toile et de laine, d'un peu de bois et de fer. Il est très nombreux et il lui faut du pétrole, beaucoup de fer, du café et du chocolat, un bifteck énorme et perpétuel.

Il faut donc à chaque peuple d'Europe toute l'Europe et toute l'Afrique. Et dire cela, ce n'est point confesser le

stupide matérialisme historique : c'est dire qu'à un moment l'homme préfère ceci à cela. C'est à cause de ce goût pour le pétrole et le café et aussi à cause de ce goût pour de plus en plus vastes spéculations sociales, politiques, que le temps des patries est fini. C'est ce que ne comprend pas encore notre Français moyen. Il veut son café et le socialisme, mais il n'accepte pas le prix moral dont il doit le payer, qui n'est rien moins que de son autonomie spirituelle et de son intégrité corporelle.

Les épreuves ont beau se multiplier, il ne comprend pas la leçon qu'elles lui administrent. Il a beau être bousculé et foulé sur son propre sol depuis des années par des millions de touristes ou d'immigrants, d'occupants « alliés » ou « ennemis », il ne comprend pas.

Et comme il ne comprend pas, il souffre.

Il souffre de l'agonie en lui de quelque chose qu'il croyait immuable et éternel, de l'idée qu'il se faisait encore d'une certaine pureté de limites autour de lui et d'alliages en lui — bien que cette pureté fût polluée de toutes parts par mille insinuations, mille contaminations, mille infractions.

Lui qui inconsciemment ne pouvait se passer de cinéma juif-américain, de romans ou de tabac anglais, de la menace ou de la promesse russe, de la dialectique allemande — et de café et de pétrole — il se bute soudain dans un insupportable spasme sur le prolétaire allemand qui passe dans le métro en quête — tout comme lui, mais plus pressé et plus décidé que lui par le besoin — de matières premières, de débouchés commerciaux, et aussi d'une liberté, d'une justice à la taille du siècle.

Dans ce frisson de surprise, dans cette crispation de douleur se rencontrent les Français de toute école : le radical ou le socialiste pacifiste rejoint le ligueur belliqueux, le disciple de Maurras rejoint le disciple de Jaurès, le surréaliste abusif le lecteur d'Anatole France ou de Giraudoux, le communiste le royaliste, l'internationaliste le nationaliste.

C'est qu'avec des idéologies différentes, ils avaient tous la même vie. Tous participaient de la même existence provinciale et restreinte, rencoignée dans le même anachronisme

sans lendemain. Le rythme de la journée d'un ouvrier communiste était le même que celui d'un bourgeois radical ou royaliste.

Et même ceux qui avaient essayé d'y échapper y retombaient : quelques voyages, quelques tensions idéologiques n'y changeaient rien. Charles Maurras, dont l'esprit a semblé triompher si tardivement et si intempestivement à Vichy depuis juin 40, a conçu son système vers 1890, quand la nécessité du pétrole et du café et du chocolat et du tungstène n'était pas encore tout à fait évidente. Cinquante ans après, il maintient pour le principe de sa philosophie, qui est pourtant placé à une juste hauteur, les mêmes incidences qui valaient pour une France de pain et de beurre, de fusil à pierre et de traité de Westphalie, mais qui ne valent plus rien pour une France inévitablement située entre les énormes volontés allemande, anglaise, russe, américaine. Ses adversaires traditionnels ne voient pas encore beaucoup plus large et plus loin que lui.

Je vous dirai que cela ne contente plus, que cela ne m'a jamais beaucoup contenté de vivre dans un pays de second ordre, qui s'obstine à juger de tout d'après un échelle rétrécie : j'aime mieux vivre en Europe.

Ce n'est pas une façon de dire que j'aimerais mieux être allemand que français : car si j'avais été allemand, j'aurais étouffé et j'aurais songé à faire l'Europe que rataient à Genève les Anglais, les Français et les Juifs.

Les Juifs, comme je leur en veux d'avoir épousé notre petitesse ou de nous avoir proposé une solution périmée de bourse et de spéculation de papier, de libéralisme anarchique et anonyme, sous le couvert d'un dirigisme genevois, sans armée — ou de nous avoir proposé un rêve de panbolchévisme qui mentait à la réalité national-socialiste des Russes — là où il faut une Europe axée sur une franche hégémonie, articulée sur des patries non plus actuelles, mais virtuelles (comme par exemple Pays de Galles et Écosse, se mémorialisant, se dépassaient dans l'Empire britannique).

Une Europe axée sur une franche hégémonie. Ce n'est pas dans ces temps de défaillance et de décadence de la démocratie politique, dans ces temps socialistes qui réclament une

direction ferme, qu'on peut espérer la théorique égalité d'une fédération.

Le fédéralisme américain a été dominé par l'esprit yankee des États du Nord. La S. D. N. était une hégémonie anglaise camouflée, pas assez avouée, pas assez déclarée. Il vaut mieux une hégémonie ouverte et responsable, obligée au positif, qu'une hégémonie dissimulée et qui ne se fait sentir que dans le négatif.

A Genève on tenait à l'écart les 80 millions d'Allemands; ils devaient bien rentrer dans l'Europe avec leur masse double de celle de n'importe quelle autre nation de notre continent, avec leur industrie et leur science décuples, avec leur caractère éminemment prolétarien.

L'égalité ne fut jamais de ce monde, mais la vie sort de l'inégalité. L'intelligence du plus fort est la seule justice connue.

Le plus fort a choisi d'être fort, le plus faible a choisi d'être faible. Celui-ci peut aussi établir la justice, la justesse de l'intelligence en découvrant les vertus de la faiblesse, les vertus qui sont appelées dans le plus faible par la justice du plus fort.

5 avril.

DRIEU LA ROCHELLE.

CHARLES PÉGUY

Certains écrivains exercent, sur les historiens des idées, ce qu'on pourrait appeler une fascination permanente. Ces historiens des idées, loin d'être délivrés de ces écrivains par un livre, sont excités par ce livre, qui détermine en eux une sorte d'appel de pensées, de reprises et de nuances. Ce fut l'action de Nietzsche sur Charles Andler; c'est l'action aujourd'hui de Péguy sur M. Daniel Halévy, que Nietzsche obséda aussi, mais, semble-t-il, moins longuement.

M. Daniel Halévy avait publié, en janvier 1914, un important essai sur Péguy, suivi, en 1918, du fameux *Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine.* Ce dernier ouvrage nous est offert de nouveau, repris, remanié, complété, et il nous en annonce peut-être un troisième par les quelques notes de reprises et de scrupules qui le terminent. Tel qu'il est, il forme le monument le plus imposant, le mieux équilibré qu'on ait relevé à la mémoire de l'auteur de *Notre Patrie.*

L'inquiétude intellectuelle et l'esprit de finesse de M. Daniel Halévy ne suffisent pas à expliquer ces scrupules. Outre que l'œuvre de Péguy compte encore beaucoup d'inédits (1), la partie de cette œuvre qui a été publiée offre, dans maintes pages, ces sortes d'inédits que forment les significations intimes d'une expression à la fois violemment claire et comme enroulée sur elle-même, d'un style qui s'expose en soldat et se mesure en paysan, d'un style si anxieux de compter une idée avant de la céder au lecteur, qu'on se demande souvent si le dernier compte y est. Le génie de la patience et de l'attente, chez Péguy, que M. Daniel Halévy

(1) *Situations* (Gallimard, 1940) rassemble les textes écrits par Péguy en 1906, 1907, principalement contre le parti des intellectuels.

souligne fortement, exige aussi un examen scrupuleux des différentes étapes de sa pensée, qui sont bien et ne sont que des étapes, en effet, sur une route brusquement coupée par la mort. Et cette mort, enfin, en allongeant jusqu'à nous les lignes hypothétiques de la pensée et de la volonté de Péguy, en coinçant dans le passé un homme qui n'était que présent et qui ne pouvait s'affirmer que par la présence, marque cette figure d'un coefficient d'inconnu, malgré la vive lumière dans laquelle elle nous apparaît.

Deux traits achèvent de créer ce mystère en pleine lumière : la solitude de Péguy et les pressentiments répétés, les signes qui semblent lui avoir annoncé sa destinée tragique. Péguy, cet homme toujours entouré, cet homme collectif qui menait la troupe de ses *Cahiers* à l'assaut de l'ennemi, est essentiellement, non pas solitaire, mais un solitaire. Il l'est d'abord par l'isolement intérieur, intime, de la décision. Lorsque Péguy décide quelque chose, le jugement est sans appel. Lorsqu'il disait à Lotte, dans la cour de Sainte-Barbe : « On ne joue pas aux courses », Péguy seul avait décidé. Et lorsque Péguy — c'était le cas ce jour-là — quêtait pour les grèves, il ne s'engageait pas au delà de l'action précise de quêter pour une grève, tel jour choisi par lui.

Quant aux signes, M. Daniel Halévy en fournit de nombreuses preuves : « Certain jour, un lecteur enthousiaste (car il y en avait, la résistance du public était comme traversée par les étincelles de la gloire future) entra dans la boutique pour exprimer à Péguy son admiration pour *Ève*. « Quand on a écrit une telle œuvre, déclara-t-il, on peut » mourir. » Péguy courut chez Mme Favre : « On vient de me » dire qu'après avoir écrit *Ève*, je n'avais plus qu'à mourir. » C'est grave, c'est très grave. » Mme Favre ne voyait là dedans qu'un compliment bien tourné. « Non, répétait Péguy, » c'est un signe; c'est grave. » Il y a plus. En plein débat sur le bergsonisme, lorsqu'une métaphore lui fait dire qu'une grande philosophie n'est pas celle qui couche à la fois sur tous les champs de bataille, mais que c'est celle qui, un jour, s'est « bien battue au coin de ce bois », le voilà qui se cite lui-même brusquement :

Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.

« Singulière citation, commente justement M. Daniel Halévy : l'usage n'est pas qu'un auteur se cite lui-même. Mais Péguy ignore l'usage, et cite *Ève*, son œuvre méconnue. Sûr de n'être compris de personne, il entonne à mi-voix son hymne funéraire. »

Il convient, je crois, et quoi qu'on pense des prémonitions, de reconnaître à Péguy ce sentiment de la vocation qui fait de lui, en dehors de sa valeur littéraire, un homme unique en son temps. Et c'est par là que Péguy est inutilisable. L'historien scrupuleux ne peut le ranger dans aucune catégorie. Le partisan de 1910 ne peut le ranger dans aucun parti. Le critique familier des petites et des grandes chapelles y perd son latin de chapelle. Quand on songe au mandarinisme subtil et méticuleux, mandarinisme de gauche et de droite, qui régnait, avec des conventions réciproquement reconnues, avant 1914, on comprend que Péguy était l'homme qui, par excellence, ne pouvait recevoir aucune investiture. La rançon littéraire de l'écrivain français est de faire, en douceur, les concessions qu'il faut, quand il le faut, où il le faut. Les choses sont si bien arrangées qu'il n'aura pas l'air de les faire quand il les fait. Péguy était l'enfant terrible qui ne se contentait pas de dénoncer les coutumes, officielles (par exemple, comme écrivait Lasserre, la coutume officielle de l'Université), mais qui dénonçait, dans ces coutumes les faits que précisément s'abstenaient de dénoncer ceux qui faisaient métier de dénonciateurs. C'est ce côté libre et forcé qu'on ne lui pardonnait pas.

Considérons, par exemple, ses fameux démêlés avec la Sorbonne. Il y avait deux façons, à cette époque, d'attaquer la forteresse, ou, pour Péguy, la maison d'en face : ou bien de se glisser, à la faveur d'un doctorat, chez l'ennemi, ou bien de foncer contre les docteurs et de renverser les quilles. La maison se défendait, et défendait ses approches, avec un art tactique excellent. Bergson, le grand Bergson, n'en était pas. L'étudiant qui suivait les cours de Durkheim et de l'aimable Delbos, ou de Lévy-Brühl, ou du bon Delacroix, avait le sentiment, ou l'idée, que lorsqu'il passait au Collège de France il allait dans un mauvais lieu. Il en était, d'ailleurs, enchanté, mais son plaisir était un plaisir de fraude. Le jour

de l'examen ou du concours, il rentrait dans les rangs et songeait à ses juges. Et ces juges n'étaient pas ceux qu'il avait choisis.

L'étudiant lisait Péguy, il lisait Halévy, il lisait Georges Sorel. L'affaire Dreyfus réglant alors les réactions politiques, il allait d'instinct vers ceux qui, ayant été dreyfusiens, avaient réagi vivement, et au rebours de leurs intérêts, contre les suites parlementaires de ce que Sorel nommait une révolution. Il lisait, il s'excitait, mais il préparait ses examens. Ainsi se formait une coutume, dans la jeunesse intellectuelle, la plus propre à désorganiser l'esprit : le contraste éclatait entre l'enseignement inévitable et l'enseignement souhaité. L'étudiant se familiarisait avec une pensée interdite (interdite par le silence des maîtres officiels) et apprenait à renoncer par la pensée ce qu'il acceptait de penser pour obtenir un diplôme. On n'aurait pu souhaiter meilleure préparation révolutionnaire sans intérêt particulier pour la révolution.

Ainsi se formait un non-conformisme (le seul, peut-être, dont fût capable ce pays catholique), un non-conformisme de la pensée et du vouloir, qui explique en partie les réactions politiques d'extrême gauche et d'extrême droite de la jeunesse universitaire, qui sont devenues, depuis, quelque peu mécanisées et privées d'élan intérieur. Il semble qu'en ces années qui vont de l'affaire Dreyfus à 1914, d'une part, et celles, d'autre part, qui vont de 1918 à 1939, l'âme d'un grand peuple, et ses forces, aient été le sujet d'une mue puissante et parfois tragique. L'héritage du XIXe siècle a été, pour tous les peuples, un lourd héritage, et notre siècle n'a quelquefois pas eu assez de toutes ses forces pour le mettre en ordre et le faire fructifier.

Dans ce remous et parmi ces coups de foudre, la figure de Charles Péguy, non-conformiste vis-à-vis du non-conformisme lui-même, se détache avec une singulière originalité. Originalité du style, d'abord, pour le lecteur qui ne le connaît que par ses œuvres, et qui demeure étonné d'un mouvement et d'un piétinement à la fois, d'une hâte et d'une répétition à la fois, d'une répétition insistante, hâtive et patiente, têtue et haletante à la fois qui rompent les habitudes du

rythme français. Originalité de la pensée, d'une pensée partisane qui ne veut pourtant se laisser fixer par aucun parti, par aucun parti pris, et qui échappe à la règle dès que la règle fait sentir sa rigidité. Originalité de la vie, d'une action qui se dépayse volontairement, et comme avec application, et qui impose en plein xxe siècle, sans l'archaïsme hiératique de Claudel, le style et la couleur du moyen âge. Et cet homme si éloigné, si un et si différent, si violemment absent par la violence de sa présence, est un homme cependant représentatif de son époque qui apparaît, à travers son œuvre, grossie, magnifiée, moulée en relief dans ses faiblesses et dans ses grandeurs.

Péguy (on l'a dit, mais il faut le répéter) était un paysan. Il projetait, éclairait, orchestrait dans ses discours, dans ses poèmes, la destinée paysanne, les revendications paysannes aussi devant une nation qui se servait de ses paysans dans ses terres et dans ses guerres, mais qui tendait à se détourner d'eux dans la composition de son idéal politique et social. Du paysan, Péguy avait le silence opiniâtre (car le silence, étrangement, forme la basse dominante de son débordement verbal), la persistance dans les desseins, l'indifférence aux modes citadines, la permanence de quelques passions simples et entêtées. Et c'est pour cela sans doute, plus encore que par affinité religieuse, qu'il choisit Jeanne d'Arc pour en faire le symbole, la figure centrale de la destinée française et de sa propre destinée.

D'autre part, Péguy, normalien cultivé dans un commerce ardent et lucide, à la façon des Jallez et des Jerphanion de Jules Romains, demeure fermement attaché à la classe populaire dont il sort, ou plutôt dont il ne sort pas. Mais il faut ici bien s'entendre. Dans nos luttes politiques, tant de tribuns se sont dits « peuple » et ont parlé au nom du peuple qu'on peut se demander pourquoi et en quoi, Péguy, en suivant leur exemple, était original. C'est que les politiciens — y compris l'ample et sonore Jaurès — se servaient du peuple comme d'une monnaie abstraite, comme d'un chèque commode dont ils négligeaient d'assurer la provision. Péguy le leur reprocha violemment, férocement, et c'est la raison qui l'écarta du socialisme, du moins du socialisme univer-

sitaire et du socialisme des sections. Car il demeura toujours socialiste à sa façon, qui n'était celle d'aucun autre. D'où vient que sa critique de l'Université — à l'époque unique en son genre — s'organise avec une critique de l'*Argent* et aboutit à la dénonciation d'un capitalisme universitaire.

Deux noms viennent sous la plume lorsqu'on étudie Péguy la plume à la main, deux noms pourtant assez étrangers à son registre : celui de Marx et celui de Nietzsche. Lisez alternativement, par exemple *l'Argent*, de Péguy, et *la Sainte Famille*, de Marx : j'entends bien que les thèmes se retournent d'un livre à l'autre et que les visées sont différentes; les ressemblances, ou plutôt les affinités, sont dans le ton, dans la volonté éclatante de retourner les cartes et de crever le décor. Pour Nietzsche, M. Daniel Halévy a bien marqué un des points de correspondance à propos des derniers écrits de Péguy et notamment de sa *Note sur M. Descartes :* « Notre temps, écrit-il, a produit un autre ensemble comparable à ces dernières œuvres de Péguy; Nietzsche nous le donne, avec le *Cas Wagner, le Crépuscule des Faux Dieux*, *Ecce Homo*, écrits en quatre mois. Des deux parts, il y a l'ardeur d'un esprit qui jette ses derniers feux. » Et dans ces esprits animés d'une même ardeur, d'autres ressemblances éclatent : l'exagération polémique, qui n'apparaît comme exagération que mesurée à son objet, mais dont les dimensions et les écarts sont jugés normaux dès qu'on ne considère plus cet objet que comme un symbole ou un tremplin; la défense passionnée de valeurs subtiles, et comme marginales, et qui ne sembleraient pas d'abord capables d'allumer une telle passion; le sentiment de la solitude dans la bataille, qui fait que l'auteur frappe partout à la fois comme pour remplacer l'armée absente. En vérité, nul autre que Péguy, en France, au début de ce siècle, n'eut cette conception religieuse, sacrificielle, de la polémique.

Que cette polémique soit très souvent injuste, il n'y a pas lieu de s'en étonner, ni de le regretter. On se ferait une idée inexacte, sur la seule lecture des pamphlets de Péguy, de ce qu'était alors la haute pédagogie française. Pour bien entendre les messages de Péguy, il ne faut pas se laisser arrêter par l'idée de justice, pas plus qu'il ne faut se

laisser arrêter par l'idée de clarté logique pour bien entendre Mallarmé. Je veux dire que l'injustice, quand injustice il y a, injustice concernant les personnes, injustice concernant les idées, est recouverte, emportée par une force plus grande et en un sens justifiante : la grandeur de l'idée et de la volonté.

Cette idée et cette volonté, qu'étaient-elles donc en substance? Il n'est guère plus commode de résumer Péguy que de résumer une symphonie. On peut dire pourtant, sans, je crois, le trahir, qu'il reprenait et reformait, refondait pour son compte propre les idées de liberté, d'égalité, de justice sociale, de démocratie, qui sortaient de cette opération, métamorphosées par le feu chrétien. Il rebaptisait, pour ainsi dire, ces idées qui s'étaient laissé laïciser dans le cours du temps. Si bien qu'il peut y avoir, logiquement, une différence négligeable, mettons entre la démocratie selon Péguy et la démocratie selon ses adversaires, mais qu'entre ces deux démocraties la différence qualitative, métaphysique, est infinie. D'où résultait que cette faible différence logique rendait plus violente l'opposition irréductible et justifiait, dans une certaine mesure, l'incompréhension indignée de ceux que Péguy attaquait. Du côté des nationalistes le même phénomène se reproduisait. Ce qui séparait Péguy d'un Barrès était à la fois infime et infini, de sorte que Péguy était séparé de la droite comme de la gauche par des différences infinitésimales qui ne se laissaient jamais réduire.

Par là, Péguy se rangeait incontestablement du côté de Bergson et de Georges Sorel, au sens où le « côté » a été illustré par Proust. La mise en scène universitaire et académique de Bergson, que ce dernier soignait attentivement, ne doit pas nous égarer, car il reprenait, de son côté, les idées et les valeurs de la philosophie officielle et leur faisait subir une refonte profonde par des nuances et des différenciations presque insensibles. Et ce que Péguy faisait pour les valeurs morales et politiques, ce que Bergson faisait pour les valeurs métaphysiques, Georges Sorel le faisait pour les forces historiques et actuelles du socialisme révolutionnaire. Sous l'influence également de Bergson, assez étonné de produire ces enfants terribles, Georges Sorel retournait le fond du vieux sac démocratique, étalait au jour les rapiéçages et la

piètre qualité de la toile. Avec une vigueur joyeuse et méchante, d'une méchanceté saine, il renversait les idoles et leur chute révélait qu'elles étaient en plâtre. Ce triple travail excité, soutenu, commenté par les esprits libres (il y en avait) donne une valeur exceptionnelle aux premières années du XXe siècle. L'étudiant dont je parlais tout à l'heure, qui s'éveillait à la vie de l'esprit, et qui courait aux quatre coins de l'horizon mental, de Bergson à Péguy, de Péguy à Sorel, de Sorel à Maurras, subissait les bienfaits d'une force renaissante et véritablement découvrait un monde nouveau.

Le trait commun à Péguy, à Sorel, à Maurras, mais non pas à Bergson, qui se cantonnait dans une méthodologie de l'esprit et de la connaissance, était une opposition violente à toute conception *civile* de la vie, et il faut entendre *civil* en tant qu'il s'oppose à la fois à *militaire* et à *religieux*. Lors que Sorel veut à la fois analyser et purifier le mouvement ouvrier, il étudie passionnément les guerres de la Révolution et découvre dans le citoyen soldat le contraire du citoyen civil qu'il dénonce (autre trait nietzschéen), de même qu'il recherche dans l'ascétisme religieux les principes d'un mode de vie indépendant d'un dogme. Beaucoup de jugements de Sorel ne s'entendent pas si on ne les transcrit dans un mode guerrier. Il en va de même pour Péguy. Jeanne d'Arc n'est pas seulement pour lui un symbole ou un mythe national : elle est l'incarnation parfaite d'une destinée *réelle*, en opposition aux destinées imaginaires, ou fantomatiques, des civils, ces civils que représentent à ses yeux les pontifes de la Sorbonne, les suivants du petit Père Combes, tous ceux qui veulent *civiliser* la France en jouant, selon lui, sinistrement sur les mots. Il y avait, pour Péguy, une décomposition du dreyfusisme, comme il y avait pour Sorel une décomposition du marxisme (et du dreyfusisme aussi, d'ailleurs) : elle apparaît au moment précis où les valeurs guerrières du mouvement, délayées par la victoire, se « civilisent ». Et par là, rejoignant tout de même Bergson, ils condamneraient, l'un et l'autre, une « spatialisation » de l'élan vital.

Ces différences, infinitésimales, si l'on veut, mais irréductibles, déterminent ainsi l'essence spirituelle de Péguy, ce

par quoi il est irremplaçable. C'était un homme qui, s'il ouvrait son esprit à tous les courants du siècle, pensait seul, se décidait seul et ne relevait en tout que de lui-même. Il régnait sur ses idées, sur ses actes, comme ces grands paysans qui règnent sur leur domaine, et il en cuisait à ceux qui contestaient l'autorité qu'il s'était silencieusement conférée à lui-même. De célèbres polémiques (où souvent ses amis les plus proches n'étaient pas épargnés) montrent assez quel homme intraitable il était quand un obstacle se dressait sur son chemin. Mais l'espace de Péguy n'était pas un espace où les obstacles sont fixés, une fois pour toutes, en des endroits déterminés : ils naissaient à mesure devant lui, toujours élevés, toujours plus rudes à franchir. Et ces obstacles qui, s'il avait vécu, fussent peut-être devenus infranchissables, même par lui, achèvent de donner une figure concrète, tangible, à sa solitude.

Le style de Péguy, il faut en convenir, rend aujourd'hui l'accès de sa pensée assez difficile. Ses répétitions, qui sont en fait des progressions, mais qui ont pour l'oreille le rythme et la sonorité d'une litanie, la marche rapide et serrée des mots qui se pressent comme les hommes d'une troupe à l'assaut, l'insistance de la pensée qui, jamais, ne semble se lasser d'elle-même et qui se cherche sans cesse elle-même en pleine lumière, tout cela risque d'égarer et d'embrouiller le lecteur français habitué aux ménagements d'une langue qui lui épargne tout effort. Le style de Péguy, contrairement à ce qu'on a cru et dit, est beaucoup moins un style de poésie qu'un style d'action; ou bien, si l'on veut, il est *mutatis mutandis*, comme le style de Pascal, l'organisation pratique et conquérante d'une pensée. Aussi la lecture de Péguy n'est-elle pas agréable, au sens où une lecture est agréable. On ne le lit pas pour se distraire, la distraction, d'ailleurs, jouant le rôle du diable dans l'univers de Péguy.

Enfin, il convient de le rappeler et c'est encore, chez lui, un trait médiéval, Péguy a conçu et réalisé une forme collective de travail, cathédrale d'imprimés dont il s'était institué le maître d'œuvres. Les *Cahiers de la Quinzaine* se distinguent d'une collection ordinaire par deux traits : la variété du calibrage et l'unité du courant qui les traverse

et qui les anime. Tantôt formant de gros volumes, tantôt de brèves plaquettes, leur dimension et leur sujet se règlent sur l'intérêt du moment, l'occasion, la circonstance. Écrits par des auteurs très différents, on sent Péguy présent en chacun d'eux, par le choix, la direction et l'approbation qui viennent de lui, et aussi parce qu'il les reprend lui-même, les commente, leur répond, les annonce et les rappelle. Cela forme un courant discontinu de pensée, un dialogue de livre à livre, une marche ordonnée et progressive dans la répétition et la diversité qui communiquent à une bibliothèque de divers auteurs l'unité et l'accent, et le rythme d'une voix solitaire. A les lire, on croit entendre des voix vivantes, dominées par une voix vivante, ensemble vocal conservé dans de mystérieuses archives de la parole.

La question qui revient sans cesse, dès qu'on s'attache à Péguy, est une question sans réponse : Que fût-il devenu en 1918, que fût-il devenu en 1940? Péguy est l'homme des préparations, des attentes, des veillées d'armes. Il prépare, il attend, il veille, et, dès le moment venu, il disparaît. Il n'aura jamais pu être le contemporain de la réalité qu'il prévoyait, sauf dans la mort. Et dans la mesure où l'homme a besoin, pour s'achever, du monde qu'il appelle et vers lequel il marche, il ne se sera rejoint lui-même, vraiment et totalement, que dans la mort.

RAMON FERNANDEZ.

CHRONIQUE THÉATRALE

DE LA FARCE AU FABLIAU, VOIRE QUELQUE AUTRE CHOSE ENCORE

Sur la scène qu'il occupe devers le quartier de l'Étoile, J.-J. Aubier, directeur du « Jeune Colombier », vient de prendre l'initiative de ressusciter la *Mandragore*, de Machiavel. On connaît la nature de l'œuvre : Farce dans toute l'acception du terme, qui ne tourne pas autour du pot, qui sue le vin de Chypre et sent la cantharide. Si le sujet put en paraître osé en des temps qu'opprimait l'esprit de pudibonderie, je crois fort qu'il n'en est plus de même à l'heure présente. Qu'on se rassure, — le virus peut s'inoculer sans risque. Il reste que cet ouvrage tient largement les promesses que son titre fait pressentir. Aussi, conçoit-on sans peine qu'il est justement célèbre dans le monde entier, à travers des adaptations dont le nombre ne se compte plus.

N'ayant pas sous les yeux le texte original, je ne suis pas à même d'approfondir la valeur de celle qu'il me fut donné d'entendre. Je crois toutefois en savoir assez sur l'esprit scénique de Machiavel pour pouvoir me fier à certaine odeur, qui, certes, ne trompe pas. Je dirai donc tout de suite que l'adaptation de Raynal ne me semble guère fort heureuse. Faisons en sorte de préciser la nature de la question.

De quoi procède exactement la *Mandragore*? D'un certain art d'écrire, qui est en même temps un art de vivre : Où le poète vit d'ordinaire chez le prince, et partant ne doit aucunement se soucier du goût du public. S'il doit plaire à quelqu'un, c'est aux gens de la Cour, et tout le reste est de surcroît. Je ne parle pas de ce Théâtre monté sur échasses, où l'on s'inspire de l'Antique, où le vers seul règne en maître, où l'emphase enfin le dispute à l'amphigouri, et qui trouve

dans l'Arioste son plus haut point de perfection. Ah, que non pas! Mais tout simplement de ces pièces où se révélait un esprit infiniment plus naturel, plus libre et donc sur la crête, et qui pour être écrites en prose ne l'étaient pas moins avec soin, — voire dans un toscan de la plus fière élégance. Avec tout ce que l'on souhaite dans le plan de l'illusion, de l'arabesque et du reste. Ce genre d'expression, c'est la Comédie Érudite. Durant une douzaine de lustres, elle se prodiguera sans interruption et son incandescence saura tôt dévorer les frontières de l'Italie. Sans elle, il est permis de croire que l'on n'aurait sans doute jamais eu le Shakespeare de *Twelfth Night*. C'est assez dire le rôle qu'elle a joué dans le développement du goût en Occident. Si l'on met à part l'Arétin, Machiavel est sûrement la plus haute figure de ce théâtre. Sa *Mandragore*, à cet égard, est des plus significatives. Tissée de main de maître, elle ne faiblit pas un instant, et quand à la fin l'on voit tout ce petit monde se rendre bravement à l'église derrière Fra Timoteo pour expier l'inexpiable, il nous faut bien nous dire qu'en sa conclusion désinvolte la pièce retourne à ses prémisses : c'est vraiment l'image du serpent qui se mord la queue. Tout ce que la Renaissance apporte de fantaisie, de liberté allant jusqu'au libertinage, et d'aspiration solarienne, trouve à s'épanouir dans ce diable d'ouvrage. Ce n'est pas sans raison qu'il passe pour un des meilleurs du « Cinquecento ».

Eh bien, pour en revenir à notre adaptation, il faut bien dire, hélas, qu'on ne s'en douterait pas. Notez qu'en matière d'adaptation, j'admets qu'on prenne toutes les libertés imaginables, que l'on use et que l'on abuse. Mais à la condition expresse de respecter l'esprit de l'auteur que l'on adapte. Or, l'esprit de Machiavel réside avant tout, je le répète, dans l'espèce de vibration qui nourrit tout le dialogue. Avec ses fusées, ses cadences, tout allégresse, ce brio indéracinable, — ce pollen, enfin, qui saupoudre toute la Comédie Érudite. Où trouve-t-on trace de ce prestige dans le spectacle du « Jeune Colombier »? Pas un instant, le moindre écho ne nous parvient à l'oreille. On dirait que tout prend plaisir à s'engoncer, à s'empâter, à se faire plus lourd que jamais. J'ajoute que l'intervention de tel ou tel élément plastique n'est pas faite

pour rendre la chose plus alléchante, et la présence continuelle du Meneur de jeu, dont j'ai par ailleurs fort goûté le beau style dansant, est elle-même impuissante à corriger la dérive.

Pour tout dire, je crains fort que l'adaptateur n'ait mis quelque complaisance à simplifier par trop grossièrement les données de son problème au profit du seul élément spectaculaire. On décèle, d'ailleurs, ce parti pris quand on voit le soin qu'il apporte à faire jouer toute la farce sur un rythme d'improvisation. (Car en plus de l'adaptation, Raynal s'est chargé de la mise en scène, des masques et du décor, sans parler de son rôle d'acteur : point de vue plus que défendable.) D'improvisation, entendez par là, dans l'esprit de la Comédie All'-Improviso. Ce qui, d'ailleurs, est un non-sens : si l'on songe que cet admirable mode d'expression, de source toute populaire, ne s'est fait que sur les ruines mêmes de la Comédie Érudite et par réaction contre elle. Rien qui ne soit donc plus contraire à l'esprit de Machiavel.

On m'objectera que tout ceci est vaine chicane, que les gens n'y voient que du feu et que d'ailleurs le grossissement dont vit la Farce exclut d'avance toute subtilité de ce genre. L'argument ne me convainc pas. C'est grave erreur d'imaginer que le mot Farce est un de ces mots qui souffrent tout sans que cela tire à conséquence. Qu'on le péjore au point d'en faire le synonyme de la chose dite d'atelier ou de ce que l'on rafistole pour les besoins de la cause (« Ma comédie est ratée? Qu'à cela ne tienne. J'en peux toujours faire une farce. » Passons.) ne saurait certes empêcher qu'elle demeure ce qu'elle fut toujours. Que, de grâce, l'on se persuade que la Farce implique un monde aussi fermé que l'est celui de la Tragédie, et qu'elle a ses lois propres qu'on ne transgresse pas sans péril.

Que le « Jeune Colombier » veuille ne voir dans ces lignes que l'expression de l'intérêt que je lui porte. Son spectacle, d'ailleurs, ne se bornait pas à Machiavel. Si revanche il peut y avoir, il la prit au cours de la même soirée avec certaine création dont je me réserve de parler plus loin.

S'il peut être question d'évoquer quelque part le souvenir de cet univers assez complexe que l'on désigne sous le nom de Comédie All' Improviso, c'est plutôt, il me semble, au Théâtre de l'Atelier qu'on serait le plus en humeur de le faire.

Inaugurant le cycle de ses Jeudis pour la Jeunesse, Jean Dasté nous convie à aller entendre les *Fourberies*. Scapin, voilà bien le type même de la trouvaille issue tout droit de l'univers auquel je fais allusion. Si conjectural que demeure encore plus d'un aspect du problème, on sait à peu près à quoi s'en tenir sur ce Bouffon de haute école.

Qu'est donc, au vrai, le personnage dont Molière allait faire Scapin? D'entre tous les Zani, le Zane par excellence. Autrement dit : le Jean, le Jean-Foutre, le Rustre, avec tout le farfelu que suppose le poil de la bête. Valet de son état, valet, mais valet-maître: entendez, hors de pair en toute œuvre de ruse. Et qui donc triomphe aisément de ces solennelles carcasses que l'on appelle Pantalon, le Capitaine et le Docteur. En un mot, la clef de voûte de la Comédie All' Improviso. Sous sa couche de balourdise, il sait voir et il sait retenir, avoir réponse à toute question, faire montre d'esprit de suite, d'humour et même de savoir, trouver la vive repartie qui désarme d'un coup l'adversaire, même quand on s'y attend le moins, exhiber toute la souplesse d'un corps miraculeusement jeune. Ayant à soutenir l'intrigue, grand brouilleur de cartes devant l'éternel, — avec encore cet avantage que ses pires combinaisons ne lui retombent jamais sur le nez, et qu'il sait tirer bénéfice de sa petite industrie. En quelque sorte, un resquilleur? Ce trait, certes, n'est pas à exclure. Mais l'isoler serait à coup sûr fausser grandement la signification sociale de son personnage. Que l'on se reporte à l'époque qui le fit naître, et l'on verra qu'il prend alors tout son relief. Époque, dis-je, où le Vilain est véritablement l'objet du mépris universel, et à ce titre en butte aux railleries, aux invectives et aux brimades, tant de l'homme de cour que du noble, voire du simple citadin. Comment dès lors s'étonner si un jour la victime songe à se défendre? Ha, et puisqu'elle ne peut y aller par la force, user de ces armes plus souples que la ruse met à sa portée,

avec tout le secours de cet esprit d'observation errabonde et la finesse qu'il suppose? Ainsi que l'écrit quelqu'un : Notre homme incarne bien « la revanche du Vilain bafoué contre ses oppresseurs ».

Un tel débat, on le voit, est de tous les temps et voilà ce qui nous importe.

Cet être que la Nature fit naître tout exprès pour divertir ses semblables n'est pas sans avoir quelque attache avec le Démon. En effet, si l'on songe que l'Église médiévale considérait le rire comme d'origine diabolique, on conçoit que le peuple fût conduit assez vite à faire de notre Zane une émanation du Diable en personne. Il ne s'en porta pas plus mal. Bien mieux, son prestige s'en accrut, si l'on en juge par le nombre d'appellations dont l'Italie entière allait bientôt le gratifier. Car s'il flambe à Milan sous le nom de Menecchino; il se voit appeler à Venise Truffaldino; à Florence, Trivellino, et à Naples, Coviello. Ailleurs, l'on dit selon le jour: Giangurgolo, Sia Pasquino, Pedrolino, Mezzetino, Passerino, Arlechino... Mais je m'arrête, car les dimensions de ma page n'y suffiraient pas. Si par la suite ce dernier vint à éclipser tous les autres, ce n'est sans doute que hasard. Molière eût pu le retenir. Il porta son choix autre part, et ce choix nous valut Scapin.

Ce Bouffon croustillant, si spécifique, en somme, de la vieille terre italienne, comment Molière s'y est-il pris pour le faire évader du cadre de la Comédie All' Improviso, le mettre à même de supporter l'air du siècle de la Raison et enfin l'imposer à la nargue de Paris autant qu'à celle de nos provinces : voilà, ce qu'on ne devine pas sans mal. Je gage, certes, qu'il dut l'étriller avec soin, le soulager de maint accessoire et de maint tour qui sentaient par trop le bas étage. Il n'empêche que cela n'explique pas tout. Aussi, quand le poète nous confie qu'il prend son bien où il le trouve, force nous est bien de croire qu'il en laisse plus qu'il n'en prend. Si l'on préfère, que c'est lui-même qui *se* trouve dans ce qu'il ramasse.

Je pense que le génie n'est pas fait d'autre chose : substituer la découverte à la simple imitation dont l'esprit de petite épargne trouve toujours à se satisfaire. Il faut bien

dire que cette dernière implique tout, hormis ce qui reste à connaître. Elle rend vénérable, elle consacre, — autant dire, rien. Elle voit tout juste ce qui est et non pas ce qui pourrait être dans la sève jubilante de quelque exigence de prix. D'où il suit qu'elle exclut la vision du poète, laquelle vise essentiellement à ajouter à ce *déjà :* ajouter quelque chose au monde.

Il me semble qu'on oublie trop ce que Molière nous apporte avec le rire de Scapin. Sans avoir même l'air d'y toucher, il joue vraiment là une carte maîtresse. J'y vois le type même de la Farce au sens rigoureux du mot. Il ne saurait être question de reléguer les *Fourberies* au rang des essais d'orientation sur la route qui mène, par exemple, au *Misanthrope*. C'est, du moins, mon avis. Je ne demande pas qu'on le partage.

C'est de toute évidence au parfait comédien qu'est Jean Dasté que devait revenir l'avantage d'incarner ce type éternel. Il sut, comme de juste, répondre à notre attente. Jouant, dirais-je, percutant, très en dehors, avec ce sens de l'entrechat, non point six-quatre, mais tout uniment de l'acteur qui vous donnerait l'impression de se mouvoir sur quelque fabuleux tremplin qui s'irait perdre dans les étoiles. En quoi, il nous restitue bien cet élément de dynamisme qu'incarnait avant tout le Zane de la Comédie All' Improviso.

Je ne conçois que trop bien le goût que peut avoir un homme de sa sorte pour ce qui tend à établir que l'Art théâtral est avant tout l'Art de l'Acteur. C'est dans ce but, d'ailleurs, qu'il a ouvert au Théâtre de l'Atelier cette École des Jeunes Comédiens à laquelle il consacre le plus riche de son temps, de son intelligence et de son cœur. Oui, avant tout, l'Art de l'Acteur : quelle merveilleuse tentation! Sans doute, un tel dessein n'est-il pas sans écueil. Ce serait, cet écueil, d'oublier, par exemple, comme le fit trop souvent Baty, l'absolue souveraineté du Texte. Or, moi, je dis qu'il faut que l'Esprit surplombe tout, — l'Esprit du poète, s'entend. Ce n'est point, certes, à Jean Dasté que je le dis. Son goût de la parole humaine et le sens qu'il a de son métier sont les plus sûrs garants de sa clairvoyance à cet égard.

Pour épauler Scapin, la *Farce des Bossus* de ce grand

escogriffe de Tabarin : voilà qui semble en tout conforme à l'esprit de suite. De même que pour la *Mandragore*, ce divertissement s'appuie sur l'attrait de la mascarade. Dans ce début de printemps, comment voudrait-on que les Masques n'eussent pas fait merveille? Il se peut qu'un spectacle de ce genre soit plus en accord avec les tréteaux de village qu'avec le proscenium d'un théâtre parisien, fût-ce celui de l'Atelier. Il me paraît n'avoir que plus de mérite à captiver nos yeux. En son absence totale, d'ailleurs, de prétention, il semble n'avoir d'autre but que celui de faire faire ses premières armes aux Jeunes Comédiens de l'École de Jean Dasté.

J'avoue bien volontiers mon faible pour les ouvrages que baigne la lumière de Satan. S'il est rare que l'on y trouve ce qu'on espère, du moins peut-il advenir que le climat où vient s'insérer la fiction domine tout de même l'auteur à suffisance pour qu'on puisse oublier l'indigence du reste.

La Magie, ce produit d'un instinct naturel qui met l'homme en présence de ce qui le dépasse. D'un instinct? Mieux, d'un sentiment et nous allons voir lequel. Dans ce que l'on désigne sous le nom de mentalité primitive, elle se confond, d'ailleurs, avec la Religion. Si elle s'en dégage par la suite pour devenir de plus en plus une technique, pour s'orienter vers l'expérience et finalement tourner le dos à ses origines, elle n'en demeure pas moins ce qu'elle était au départ : le produit d'un sentiment mystique. Seulement, alors que la Religion traduit ce même sentiment sous la forme passive de la résignation, la Magie, elle, nous en découvre le fond actif et virulent. Elle illustre essentiellement l'antique révolte de l'Homme contre « des Dieux toujours tarés ou susceptibles de l'être », ainsi que s'exprime Malraux. Plus question de diplomatie, enfin de cet échange fait d'adjurations, de prières et d'offrandes de toute sorte, — plus question de leur payer tribut. Elle fait face, comme nous disons aujourd'hui. Elle entend avec eux engager pour tout de bon un combat véritable. Ainsi, la Magie apparaît comme le revers sombre, en quelque sorte, de la Religion. Elle ne fait aucun cas de tout ce qui nous parle de la faiblesse humaine, pas plus qu'elle

n'accepte d'envisager le problème du Mal sous son jour inéluctable. Elle éprouve, au contraire, le besoin d'agir sur les choses. Son acte de présence à la misère de l'homme est surtout un acte de foi en ces ressources infinies dont il dispose et qu'il méconnaît trop lui-même. Si l'homme ne sait le tout de rien, du moins son pouvoir peut-il dépasser la dérision de ce savoir. Dès lors, pourquoi ne pas jouer le jeu?

Si assez pesamment, je dois en convenir, je fais état de ces données, c'est pour faire sentir à quel point l'élément dont il est question est bien fait pour s'intégrer dans la chose théâtrale. Il s'y enfourne, dirais-je, sans qu'on ait besoin de le pousser. Tout est combat, en ce domaine, et quel combat : celui du Ciel et des Géants.

Ceci dit, venons-en à l'œuvre qui sur l'affiche de l'Odéon s'intitule *Merlin l'Enchanteur.* Illustration scénique du fabliau d'Élie de Boron, qui chante sur le mode de son temps la naissance fabuleuse de cet Arthur, grand-maître de la Table Ronde et autres institutions dont je ne me rappelle plus le nom. En s'inspirant de ce fabliau, Émile Roudié s'est fait un devoir de composer un drame en vers, à figuration innombrable et dont on peut ainsi présenter l'argument :

I. Dès avant l'âge de raison, Merlin fait preuve d'un pouvoir surnaturel. Enfant prodige, il sait déjà prédire l'avenir, déceler la pensée d'autrui, influencer bêtes et gens et faire, tant et si bien, que l'entourage ne tarde pas à voir en lui un authentique fils du Diable.

II. Vingt ans plus tard, il apparaît sous les traits d'un beau jeune seigneur. Soit pour s'entretenir la main, soit autre chose, il fait bel et bien succomber la très vertueuse Ygern, en donnant au roi Perdrigon, fort épris d'elle, le visage de son époux parti combattre les infidèles.

III. Il advient qu'un fils naît de ces coupables amours, et ce fils n'est autre qu'Arthur. Après un long débat où le Bien et le Mal se disputent son âme, Merlin finit par assister à la défaite des forces noires. Il adopte donc l'enfant Arthur et environ vingt ans plus tard le fera couronner par le peuple.

IV. Atteint lui-même sur le tard par la passion amoureuse, il commet la haute imprudence de confier le secret de son Art à l'élue de son cœur. On pense bien que la belle ne faillit pas à l'invite. Elle l'enferme dans le cercle magique d'où il ne pourra plus sortir. Etc.

Ce qui prouve que les enchanteurs, même de pur sang breton, sont aussi sots et vulnérables que le tout-venant, dès que l'amour entre en jeu.

S'il faut tout en découdre : Merlin, enfant prodige; Merlin, esprit du mal; Merlin, faiseur de rois; et Merlin, fait comme un rat.

Mon langage, on le voit, répond à sa figure. C'est pourtant à ces épisodes que se réduit l'activité de cet être que l'auteur nous donne pour être le fils du prince des Ténèbres; c'est là tout ce qu'il croit devoir retenir d'une vie vouée de par sa naissance à la lutte contre le culte de latrie. On m'avouera que c'est dérisoire. Quatre actes bien tassés, en somme, et de haute mine, où la magie du verbe le dispute à l'envi à la magie de la danse (voir le ballet des Nymphes de la forêt de Brocéliande) et cette dernière à la magie des couleurs. Seulement, pour ce qui est de la Magie tout court, il n'est pas besoin de dire qu'elle ne montre même pas le bout de l'oreille. Quatre actes dont chacun illustre un de ces moments que j'ai dits, — ce qui oblige l'auteur à pratiquer d'énormes brèches dans le temps. Du seul point de vue scénique, c'est là une faute inexpiable. Entre chaque acte, en effet, s'écoule un espace de quelque vingt ans : ce qui permet l'intervention d'un Meneur de jeu. Entre chaque acte, on le verra donc surgir d'entre les plis du rideau pour nous conter à sa façon ce qui s'est passé dans l'intervalle.

Sans qu'il soit besoin d'insister, l'on présume la froideur d'un tel agencement. Outre que l'artifice saute aux yeux, il détruit toute illusion, en même temps qu'il vient sottement briser ce rythme, déjà si dur à maintenir aux feux de la rampe dans des conditions normales. Il faut à chaque fois repartir de zéro. Décoller quatre fois de suite au cours d'un même spectacle : je crois que Shakespeare lui-même n'y résisterait pas !

Que l'on excuse ce ton machuré pour parler d'un ouvrage

qui atteste après tout un effort absolument probe et visiblement pur de tout esprit de concession. Mais la question serait de savoir dans quelle mesure tant de probité nous importe. La moindre étincelle de génie ferait beaucoup mieux mon affaire. Et quand, par surcroît, l'on fait choix d'un thème à ce point lourd de signification, on le fait avec d'autres armes que l'art poétique de Jean Aicard.

Acteurs et figuration déploient un zèle fort louable à vulcaniser de leur mieux ce spectacle sans consistance. Ce n'est vraiment pas de leur faute si la fête finit aussi mal.

Je ne saurais mieux terminer qu'en parlant de l'étonnante chose sur laquelle s'est levée la toile du « Jeune Colombier » dont il fut déjà question. Disons tout de suite qu'il s'agit de *l'Ombre de la Ravine.* Si je crois devoir en user ainsi, c'est que la nature de l'ouvrage semble bien réclamer un traitement de ce genre. Irrésistiblement, l'on songe à quelque ossature de récit que son isolement pare d'un étrange prestige. Œuvre brève, s'il en est et qui précisément tire sa force même de sa brièveté. Œuvre en tout point inoubliable : tant par son écriture tendue où gronde on ne sait quelle sourde flamme de silex, que par le dépouillement de son thème et la qualité de son *timbre,* laquelle est vraiment unique. On saisira ce que résume tout cela, si j'ajoute que son auteur n'est autre que John Millington Synge. Nul n'ignore, naturellement, ce que ce grand nom peut impliquer dans le domaine qui nous concerne : Art essentiellement austère, économe de ses moyens, qui se refuse à tout pittoresque étranger à son objet même. Par-dessus tout, ce sens de la poésie fataliste, si propre à l'âme gaëlique. Ce sens, d'ailleurs, c'est trop peu dire : cette passion de la fatalité qui suinte en chacune des œuvres de l'auteur et trouve son accomplissement dans *le Baladin du Monde Occidental.*

Une femme, trois hommes, l'élément, — et le destin pour surplomber le décor : voilà bien le monde de la Solitude. Que dire de ces jachères que l'on ne sente déjà? La solitude qui n'atteint pas à la quiétude contemplative est sans doute la chose la plus horrible qu'un être humain puisse connaître. Car on s'y déchire l'âme plus que le corps. Nul autre recours,

nulle ressource que celle de s'identifier à ses semblables. Or, pour peu que l'on ait quelque soupçon de noblesse au fond du cœur, on n'est que trop vite conduit à mesurer tout ce que vaut pareil semblable. Autant dire, rien que fantôme. Aussi, est-ce bien ici que commence l'Irrémédiable pour l'être dont nous parlons. Moins, en effet, il se résigne à se mêler à son entourage, et moins il peut, hélas, s'évader de lui-même. Sans qu'il ait besoin de faire un pas, il se voit bientôt investir par quelque chose qu'il redoute depuis toujours : je veux dire, *sa* vérité. Il la voit, il la touche enfin, il la palpe tant et si bien qu'il ne peut bientôt plus penser à autre chose, et il faut avouer que semblable lumière n'est pas longtemps soutenable. Dès ce jour donc où, ayant pris à ce point-là conscience de sa vérité, le patient ne peut pas y résister. Serait-ce que la fibre se casse? Plus rien ne saurait l'affecter. Il retombe, si j'ose dire, à l'état de signe pur, — tout comme le chardon, comme la pierre.

Sans doute se peut-il que je conte le sujet de la pièce à ma manière. Il n'empêche que c'est bien là que réside le débat où se meut l'héroïne de John Millington Synge. Scéniquement, la mise en œuvre est en tout point digne de l'auteur. Sans que soit dit le moindre mot pour l'expliquer, tout le processus qui conduit la Femme à ce degré d'acceptation définitive dont je viens de parler est supérieurement mis en lumière. Car selon le mode eschylien qui ne veut retenir du personnage que l'arête vive qui l'inféode à son Astre, l'auteur maintient son héroïne dans sa région la plus passive. Elle agit moins qu'elle n'est agie, et sa figure, en fin de compte, se confond avec celle du Destin.

Assurer la présentation de ce petit chef-d'œuvre n'était, certes, pas chose facile. Je m'empresse d'enregistrer qu'elle fut remarquable. Grâce d'abord au grand talent de tragédienne de Marie-Hélène Dasté; grâce ensuite à la mise en scène de Raymond Raynal qui, cette fois, respecta l'esprit de l'auteur. Avec les moyens les plus simples, il sut ouvrir la brèche que souhaitait notre regard. Il poussa même la bravoure jusqu'à réduire encore sa minuscule scène d'au moins un tiers, obligeant ainsi les acteurs à se mouvoir sur la simple assiette de bois d'un praticable.

Acteurs, costumes et décor, — chaque élément en juste place — : tout concourt à faire un ensemble qui atteste la réussite. Absolument rien que la matière de l'œuvre, mais toute vivifiée de la plus belle émotion, et qui déborde son cadre. Bien plus; la pièce fait tellement corps avec ses Interprètes que l'on n'éprouve pas le besoin de faire la part du manuscrit.

Marie-Hélène Dasté nous impose tout le miracle de la *présence*. Si elle sait à ce point attacher l'auditoire, c'est bien moins en raison de quelque don de métier que par la tension mystérieuse de sa nature, la sourde résonance de ses moindres paroles, le sens enfin de cette dimension inaltérable que suppose la Tragédie.

Ses partenaires : Gaston Modot, Raymond Raynal et Roger Blin, méritent le plus vif éloge.

ROLAND PURNAL.

NOTES

ROMANS

VINGT-SIX HOMMES, par *Jean de Baroncelli* (Grasset).

L'épopée qui se déploie de l'extrême nord européen au désert africain ne nous appartient pas. La nôtre s'arrête à l'immense aventure napoléonienne qui donna au monde la dimension française. Depuis, croyant que l'esprit allait en tout et pour tout remplacer le corps, nous avons cru gagner des batailles avec les découvertes de nos savants et les chefs-d'œuvre de nos artistes. Mais la guerre est un état naturel, comme l'écrivait Napoléon. Nous avons oublié cette vérité née des premiers hommes. Notre peuple a cessé d'être guerrier, n'ayant plus même la force physique de l'être. Pour obtenir une paix misérable, il nous a fallu dix autres peuples et *nous n'avons pas couché seuls avec la victoire*. Aujourd'hui, nous ne couchons pas seuls avec la défaite. Mais dans l'Histoire qui se fait, notre rôle est affreusement médiocre. Si nous cherchons dans le rapide drame de mai 1940 une grandeur consolatrice, nous devons nous contenter d'exploits rares et isolés, ultimes protestations d'une race qui se promena sur tous les continents.

Dans son récit de guerre, Jean de Baroncelli raconte la petite épopée d'un groupe de reconnaissance de la cavalerie motorisée. *Ils étaient vingt-six dans le peloton, vingt-six hommes et vingt-six motos. Les motos venaient de la réquisition, il y en avait de toutes les marques et de tous les âges. Les hommes venaient des fermes des environs. Ils étaient partis un matin, juste après l'aube. Ce n'était pas la guerre encore...* Prologue de huit mois pendant lequel ces vingt-six hommes roulent sur des routes sans bouts. Le 10 mai, *il faisait encore nuit lorsqu'ils se réveillèrent*. A travers la Belgique, le peloton se dirige vers l'ennemi. Bientôt, contact sanglant. Le fusil mitrailleur remplace la moto. La tragédie est brève, mais le groupe perd treize hommes. Ce chiffre dit l'âpreté du combat. Les survivants se replient sur Dunkerque où ils doivent s'embarquer. C'est l'Angleterre et le fugitif repos. Et la défaite salue le retour du peloton en France.

Ce récit est bien écrit, bien composé, parfois très beau, toujours émouvant. L'écriture de l'auteur observe le rythme de l'aventure. Quelquefois, il se laisse aller et fait monologuer ses hommes avec trop de sagacité. Mais la terrible réalité que crée la présence du danger, de la mort, arrête les épanchements littéraires. Jean de Baroncelli retrouve un ton simple, direct, viril pour nous raconter l'histoire de ce peloton qui fut le sien.

Ces vingt-six hommes ne sont pas vingt-six héros. Bigorre pense parfois à la désertion. Fissot rumine un chagrin de petite fille. Janin, qui a peur *comme on a froid ou comme on a faim*, disparaît. Ces hommes retrouvent une commune noblesse dans le combat. On devient l'homme de son uniforme, a dit un grand capitaine. On devient aussi l'homme de son fusil-mitrailleur.

LUCIEN COMBELLE.

***

MORT-NÉ, par *Julien Blanc* (Albin Michel).

Le livre de M. Julien Blanc nous fait songer à l'un des chefs-d'œuvre du théâtre contemporain, à cette *Inconnue d'Arras*, que Lugné-Poe montait voici quelques années à la Comédie des Champs-Elysées. En trois actes, M. Salacrou grossissait pour nous cette minute précise qui sépare la vie de l'au-delà, cette minute toute peuplée des fantômes du passé, des souvenirs du mourant.

Le point de départ est le même ici et les 250 pages du volume forment le récit de cette minute, ou mieux le récit de la vie du héros, revue, revécue en une minute. Mais comme celui-ci est trop misérable, qu'il a été trop malheureux, c'est une vie inventée qu'il va revivre. A la vérité trop laide, il préfère un mensonge qui le comble; à l'indifférence d'une jeune femme, il préfère des amours imaginaires : « Comme l'on se ment bien, au moment du grand saut ! »

Pierre a beau se mentir, il ne peut placer son rêve que dans son cadre à lui, dans cette vérité dont il n'a pu, dont il ne pourra jamais se débarrasser : la misère. Même en rêve, il ne peut se revoir que misérable, loqueteux et malade; il ne peut imaginer vivre que de charité : « ...toujours, toujours... toujours recevoir, c'est navrant... Si je guéris, travailler ? Mes doigts se refusent, sont devenus insensibles. Ils ne recouvrent un peu d'énergie que pour saisir dans une autre main une pièce de monnaie, quelquefois un billet froissé... » Eternelle utopie de ceux qui ne possèdent rien : voir ceux qui possèdent s'occuper d'eux et leur donner.

Il y a dans tout ce livre une poésie âpre qui va loin. La misère,

sous toutes ses formes : le jeûne, la fatigue, la maladie, la faim, l'appétit et même l'appétit sexuel, M. Julien Blanc l'a fouillée, on a presque envie d'écrire en connaisseur, en tout cas en homme qui l'a touchée de près. Mais il n'y a ni révolte, ni haine, ni même lassitude ou tendresse dans ce récit : tout reste viril d'un bout à l'autre, et vigoureux comme le style original dans lequel il est composé, même lorsque Pierre revit ses amours imaginaires, lorsqu'il se sent transformé, heureux.

Certes, nous aurions aimé, aux moments les plus beaux de ce rêve, un rappel, même brutal, à la réalité et c'est peut-être là le seul procès que nous ferons à l'auteur, parce qu'il nous semble que son œuvre y eût gagné en intensité, mais ces passages sont parmi les mieux venus du volume : « Toutes les laideurs de la vie s'estompent, disparaissent. Il n'a fallu qu'un acte tout normal, tout humain, pur et singulier : le baiser et l'étreinte de celle qui dans le sommeil cherchait encore mes bras, mes lèvres, pour que le miracle m'illuminât, fît de moi un homme tout neuf. »

C'est par l'amour que l'homme est sauvé, quand il est assez simple pour l'accepter tel qu'il est : « Ces mots d'amour, les blasés s'en moquent. Et pourtant, sait-on que c'est ça, le bonheur ? » Le plus démuni, le plus pauvre des hommes peut trouver là des instants de bonheur. Mais, hélas, des instants seulement. La continuité manque ici, comme elle manque à l'amour et au rêve. Pourtant, toujours l'homme rêvera, voudra mieux, tentera la réalisation de ses désirs. « On fait des projets. Timidement, on essaye de leur donner corps, apparence de corps, de réalité, et puis rien ne se réalise, tout reste à l'état mort-né... »

FERNAND LEMOINE.



SOUVENIRS IMAGINAIRES, par *Robert Francis* (Éditions de la N. R. F.).

Je pratique peu les romanciers, leur préférant les moralistes et les poètes. C'est d'ailleurs par fidélité à mon goût que j'ai été conduit à lire, comme tout le monde, *Les Liaisons dangereuses*, *Adolphe*, Stendhal, Nerval, Balzac, Proust et *Le Grand Meaulnes*. Mais le roman purement romanesque, celui qui raconte une histoire, même enrubannée de poésie ou truffée de quelques réflexions sur l'homme, n'a jamais retenu mon attention une heure. La vie, en notre siècle, est trop courte, surtout à Paris, quand on en soustrait le temps qu'on perd à la gagner, — et trop vaste le champ de ce qui restera toujours à explorer d'essentiel.

Ceci pour m'excuser de ne connaître, à ce jour, M. Robert Francis que de réputation, de ne m'être frotté à ses précédentes œuvres, à cette longue *Histoire d'une famille sous la Troisième République*, que par le truchement de ceux qui, comme moi aujourd'hui, eurent pour mission d'en entretenir le public. Au seuil de ces *Souvenirs imaginaires*, je trouve plus loyal d'avouer mon ignorance.

Le récit commence le 24 janvier 1907, date de la naissance du héros, de celui qui dit « je ». D'appartenir exactement à sa génération, au point que je suis né moi-même en janvier, m'a tout de suite retenu et avidement attaché à la lecture de ce premier tome d'un roman qui en comptera deux et nous racontera *une vie de trente ans*. Ici, l'auteur mène Jean Goloë à mi-chemin; à travers l'enfance et la puberté, la Grande Guerre et les vacances, la famille et la rue, l'école et l'exaltation religieuse, nous assistons à sa découverte du monde. Je ne résumerai pas ses aventures. On ira les chercher dans le livre lui-même, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a du charme. Cependant, les circonstances, les milieux, les personnages surtout qu'il nous dépeint, y compris Jean Goloë, l'acteur principal, n'emportent pas l'adhésion du lecteur, ne sollicitent pas assez violemment de sa part un acte de foi. Dès qu'on l'a refermé, leur silhouette est déjà pâlie. Comme l'auteur s'est proposé — du moins le suggère-t-il dans sa préface — de nous fournir un témoignage valable pour la plupart des jeunes hommes de sa génération, de ce point de vue, qui est le sien, je crois qu'il n'a pas tout à fait réussi. Et je sais pourquoi.

Est-ce la faute du souvenir, ou celle de l'imaginaire? Des deux, c'est-à-dire de leur mélange. Cela dénature le ton de l'ouvrage de n'être, à proprement parler, ni un roman, ni une confession, mais une espèce de confession romancée. On connaît la réponse du Normand, interrogé sur sa récolte : « Pour une année où y a des pommes, y a pas de pommes; mais pour une année où y a pas de pommes, y a des pommes.» Appliquons-la au livre de M. Robert Francis : pour dire que c'est un roman, ce n'est pas un roman; mais pour dire que ce n'est pas un roman, c'est un roman. Dans cette équivoque tient sa faiblesse, et qu'il ne nous convainc qu'à moitié. Trop près de l'humble poussière des jours pour devenir une puissante synthèse romanesque, mais à la fois trop enjolivé pour nous émouvoir par la fragrance humaine qu'exhalent les confidences toutes nues. Benjamin Constant, dans ces œuvres, évidemment très courtes, que sont *Adolphe* et le *Cahier rouge*, nous donne la leçon d'un écrivain qui a gagné sur les deux tableaux, en ne les jouant pas *à cheval*. La confusion des genres, qui domine depuis vingt ans notre littérature et suffirait peut-être à la définir, émousse la portée d'ouvrages, quelquefois pleins de

talent, et leur interdit ces traits fulgurants qui éblouissent l'esprit du lecteur et qui s'y impriment.

MAURICE CHAPELAN.

ESSAIS

LETTRES A MARIE, par *Charles de Chambrun* (Plon).

De Russie — d'une capitale qui pendant son séjour change deux fois de nom — un jeune secrétaire d'ambassade écrit à la dame de ses pensées des lettres où il lui décrit les prodromes, puis les premières convulsions de la révolution soviétique. Après un quart de siècle, ces lettres sont devenues un document qui mérite d'être versé aux archives; l'auteur les publie. Entre temps, il a épousé la destinataire, l'a rendue ambassadrice et lui a passé la plume (*Plon* vient de faire paraître une étude de Mme de Chambrun sur le Roi de Rome). Mais n'est-elle pas déjà présente dans ce livre ? Une correspondance est toujours un peu le portrait de deux personnes. S'il n'y avait pas eu, entre 1914 et 1917, une Parisienne curieuse de l'actualité, informée du passé, sensible au pittoresque, M. de Chambrun n'eût pas pris la peine de noter ses impressions, ou n'y eût pas mis tant de soin. A le voir faire la roue, nous nous sentons envie de connaître cette femme d'esprit.

Le diplomate a trois cordes à son arc : le sens de l'Histoire, le goût de la drôlerie, le don de peindre. A propos de la révolution russe, il évoque sans effort (car il a une étonnante mémoire) Pierre le Grand, Antoine Arnauld, Plotin et l'Apocalypse. Ces parallèles, ces vastes perspectives l'enchantent et lui inspirent des pages de style noble : ce futur ambassadeur à Rome semble déjà savoir qu'il succédera à Chateaubriand. Mais il se repose par des malices, des calembours et d'excellentes caricatures. En voici une, datée de juillet 1914 (voyage de Poincaré à Pétersbourg) : « Les grands-ducs l'attendaient, alignés selon leur rang. Avec leurs jambes si longues, on eût dit, près de la mer, des échassiers guetteurs dont ils avaient l'élégance, le cou grêle, la tête étroite. » Et voici un croquis de Kerensky en 1917, au théâtre Michel : « De jeunes enthousiastes, bousculant leurs voisins, se précipitent, empoignent son fauteuil et le portent processionnellement à travers tout le théâtre... On le voyait, affalé sur le dossier de velours rouge, les bras ballants, la tête renversée, le visage jauni par la fatigue, les yeux mi-clos, la bouche entr'ouverte. Dans cette pose abandonnée, il jouissait de son triomphe. » Kerensky monte sur la scène et prend la parole

sans bien savoir ce qu'il va dire. Il suit ses mots « comme l'aveugle suit sa canne ». « Citoyens, s'écrie-t-il, je ne serai pas le Marat de la révolution russe. » M. de Chambrun ne commente pas, mais termine par une phrase où son espièglerie reparaît : « Il s'arrête épuisé, la gorge sèche, descend de la scène, terrassé par son éloquence, et, plus heureux que Marat, rentre dans sa baignoire. »

Dans ce petit livre, les épisodes d'un drame déjà connu reprennent de la fraîcheur car ils sont *vus* par un témoin alerte qui au plus fort de la mêlée n'oublie pas d'observer et continue à y prendre du plaisir. Une page saisissante retrace la dernière audience du Jour de l'An à Tsarskoïé-Sélo, en janvier 1917. Le désordre révolutionnaire s'infiltre déjà dans la domesticité du palais : « J'ai même surpris l'Abyssin, d'habitude immobile tel un meuble d'ébène, gesticulant et riant de ses dents de porcelaine. » Nicolas II n'est plus qu'un figurant : « Il se tourna vers l'assistance, l'œil sévère, la main contractée. Hélas ! dans cette attitude de défi, il ressemblait plutôt à un automate qui se serait remonté lui-même qu'à un autocrate prêt à briser les résistances. » Phrase définitive, qui fixe le malheureux souverain pour la postérité. De l'intimité des palais impériaux, M. de Chambrun nous fait passer à la rue, où le peuple acclame des orateurs qu'il ne comprend même pas, puis nous ramène à l'Ambassade, où la République française, dans un vain effort pour suivre la révolution russe, remplace le mystérieux Paléologue par un socialiste expansif et barbu, Albert Thomas. A travers ces multiples prises de vues, nous finissons par embrasser l'ensemble du tableau. Mais M. de Chambrun n'est pas seulement un témoin attentif et amusé ; il participe à la tragédie et tente de l'adoucir : nous le voyons à l'occasion soustraire un officier aux fureurs de la foule. Ce diplomate de belle humeur semble avoir repris à son compte l'admirable formule de Somerset Maugham : « La bonté est la réponse de l'humour à l'absurdité du monde. »

ALFRED FABRE-LUCE.

***

LES AMANTES, par *Marcel Brion* (Albin Michel).

Après *Michel-Ange* et *Laurent le Magnifique*, voici que M. Marcel Brion, avec une fécondité infatigable, propose au cercle, à la fois étendu et choisi, de lecteurs que lui ont mérité ses livres, la résurrection de cinq visages de femmes qui s'inscrivirent dans la gloire par la force et la qualité de leur amour. Diotima, la pure amante d'Hölderlin; Marianna Alcoforado, auteur des fameuses lettres de

la Religieuse Portugaise; notre grande Louise Labé ; la Frédérique Brion de Gœthe; l'infortunée Charlotte, épouse de Stieglitz.

Peut-être manque-t-il à ces études quelque vigueur dans le trait, plus d'audace dans le relief, je ne sais quoi d'elliptique et de recréé qui nous les présenterait, en raccourci, sous leur angle le plus vif. Parce qu'il excite au plus haut point notre intérêt, on aimerait que l'auteur nous gâtât davantage, que sa curiosité se fît moins impatiente et distillât plus longuement le suc de ses sujets. Il sait beaucoup de choses, beaucoup plus qu'il n'aurait besoin de nous en dire s'il voulait bien s'accorder le loisir de concentrer sa méditation d'historien et de psychologue — ici, je vais employer une image qu'il affectionne — jusqu'à l'extrême pointe d'elle-même. Qu'il retînt aussi un peu sa plume, dont les rencontres ne sont pas toujours très heureuses. De lire que les marronniers rendaient, à Percieu, *la nuit plus nocturne*, ou que certain travesti fut, à la Belle Cordière, *imputé comme* un crime, cela vous craque sous l'esprit comme caillou sous la dent... On regrette, en somme, que M. Brion, essayiste, dédaigne les moyens du poète et du romancier.

Cependant, avouons qu'il y a grands plaisir et profit à lire *Les Amantes*. Trois d'entre elles, Diotima, Frédérique et Charlotte, gravent leur profil, empreint d'une nostalgie sans remède, sur le ciel aux couleurs spiritualisées du romantisme allemand. Elles sont la préfiguration de toutes celles qu'exaltera, plus tard, irrésistiblement, une vocation d'Ange, de Muse et de Madone ; plus parfaites encore, plus diamantines que le rêve exigeant des poètes. Nous voyons, à partir de 1665, à Béja, Marianna Alcoforado se consumer dans la paix du couvent. Cette seconde Héloïse, qui jette des cris harmoniques à ceux de l'Abbesse du Paraclet — « *...vous ne trouverez amais tant d'amour, et tout le reste n'est rien.* » — y survivra soixante ans à ses rapides délices, au service d'un Dieu qui ne la console pas. Enfin, dans le terreau prolifique de la renaissance française, nous admirons s'épanouir la plus belle rose : Louise Labé...

J'ai goûté particulièrement les chapitres que l'auteur consacre à la Belle Cordière et à Frédérique Brion. D'elles, il a réalisé des portraits accomplis. Sans doute parce qu'elles se tiennent l'une et l'autre aux extrémités de la passion, et qu'elles nous présentent deux types d'amoureuses violemment contrastés. La fille du pasteur de Sesenheim est un lis foudroyé; vestale qui entretiendra, jusqu'à la mort, dans son corps vierge, le culte du génial étudiant qui traversa son calme jardin avant d'éblouir le monde. Elle fleurit dans son ombre, comme la violette au pied du chêne, et toute l'œuvre de Gœthe en reste discrètement embaumée. Mais à la Lyonnaise qui a écrit :

Baise m'encor, rebaise-moi et baise;
Donne-m'en un de tes plus savoureux;
Donne-m'en un de tes plus amoureux,
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise...

on devine que de platoniques amours ne suffiront point. Avant de passer par sa cervelle érudite, qui nous la restituera dans le métal en fusion de vingt-cinq sonnets immortels, la passion s'enroule à sa taille, dénoue son corselet, déclôt sa lèvre, la mord au sein, la fouaille au ventre, — empruntant tour à tour le visage d'Olivier de Magny, de Claude de Rubis, de Fortini, tous amants plus jeunes qu'elle.

Une fois le livre achevé, on s'aperçoit qu'auprès de ces torches, les hommes, à l'exception d'Hölderlin, font tiède figure. Toujours, ils aiment le moins. Stieglitz, médiocre poète, et Chamilly, bellâtre vainqueur de la Religieuse Portugaise, sont indignes de leurs amantes; Gœthe obéit à son destin, qui l'appelle ailleurs; Olivier de Magny paraît bien léger et bien vain. On découvre, alors, que le génie de la femme, ce n'est pas d'être aimée, mais d'aimer, que son chef-d'œuvre, c'est le don de soi, qu'elle choisisse pour objet un amant, des enfants ou Dieu, qu'elle s'appelle Sapho, Sévigné, Jeanne, Marceline ou Thérèse. La matrice, le cœur et l'esprit tordent, confondues en elle, leurs flammes dévorantes : elle ne créera rien qui vaille qui n'ait passé par ce feu.

MAURICE CHAPELAN.

UN FILM VIENNOIS

Bel Ami. — Il faut oublier Maupassant avant d'aller voir le *Bel Ami* de M. Willy Forst. Rien n'est plus facile, car, si Maupassant jouit à l'étranger d'une réputation extraordinaire et assurément surfaite, on ne le lit plus guère en France. Le roman, fertile en personnages aux caractères tout d'une pièce et aux mœurs dont le pittoresque prend avec le temps un caractère exotique assez cocasse, est d'une vulgarité qui semble aujourd'hui extravagante, mais il possède encore une vertu irrésistible : il demeure vivant et passionnant.

Sur un mode réaliste, assez démodé pour confiner à la féerie, Maupassant va plus loin que M. Forst dans la satire de la Troisième République. Ce dernier, dans ses inventions de politique marocaine, dépasse les limites du pamphlet pour atteindre la farce. D'ailleurs la fidélité n'est guère récompensée à l'écran. On a vu *Madame Bovary*, fidèle à Flaubert, paraître sans relief et sans vie. Tandis qu'*Anna Karénine*, américanisée et garbifiée deux fois, s'imposait de manière toujours plus éblouissante en restant émouvante et vraie.

Aussi bien que de Maupassant, il faudrait faire abstraction de M. Willy Forst pour admirer tout à fait son *Bel Ami*, ce qui semble plus difficile puisqu'il a voulu interpréter lui-même le rôle du personnage principal. Bel Ami a vingt-cinq ans. L'âge du héros sans doute n'est pas plus respectable que les détails de l'intrigue, et il l'est d'autant moins qu'à l'écran Georges Duroy devient ministre avant la fin du film. Cependant M. Willy Forst n'a pas le physique du rôle; il joue *Bel Ami* en finesse et semble un peu mou pour incarner le sous-officier à bonnes fortunes de l'histoire. L'acteur ne vaut pas le metteur en scène et, comme il arrive le plus souvent dans les films viennois, l'acteur ne vaut pas les actrices. Cette qualité et ce défaut, le cinéma viennois les partage avec un certain aspect de la France :

France gentille et verdoyante
Qui fait les femmes et le vin
Comme on en chercherait en vain
Sur toute Europe environnante (1)

... sauf à Vienne. C'était déjà le faible de *Mascarade* où il y avait quelque chose de gratuit dans la passion sublime qu'un artiste médiocre inspirait à la fois à Mme Olga Tchékowa, à Mme Paula Wessely et à je ne sais plus quelle blonde brillante qui posait nue pour lui avec un manchon de chinchilla. Il y a également quelque chose d'insuffisant dans le *Bel Ami* nonchalant de M. Willy Forst pour justifier l'attrait qu'il exerce sur tant de jolies femmes.

Au demeurant, ce *Bel Ami* est le film le plus aimable du monde et d'un agrément constant. On reconnaît dans ses tableaux chatoyants et somptueux le goût d'un imagier adroit et même davantage. La manière dont M. Willy Forst s'est emparé du thème de Maupassant pour le déformer et l'utiliser, avec des moyens et à des fins proprement cinématographiques, est remarquable. L'exposition et l'explication du titre par une chanson, d'emblée populaire, est symbolique. L'absurde bureau ministériel même trouve sa justification dans un excellent *finale* où les conquêtes de *Bel Ami* se trouvent, derrière chacune des portes, séparées et réunies. On a rarement vu images plus éloquentes et séquences plus heureuses. Si le *Bel Ami* de M. Forst est aussi éloigné de Maupassant que la *Mireille* de Gounod, la *Carmen* de Bizet, la *Manon* de Massenet le sont du poème de Mistral, de la nouvelle de Mérimée, du roman de l'abbé Prévost, dans l'un comme dans les autres cas, la fin justifie les moyens.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

(1) Jean Cocteau.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

TOME LIV (Décembre 1940-Juin 1941).

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe

ÉDITIONS DE CLUNY

35-37, Rue de Seine, PARIS-VIe — ODÉ 68-72

HISTOIRE DE L'EUROPE

PAR

CHARLES SEIGNOBOS

Professeur à la SORBONNE

rix : **14** fr.



LES ROUTES

ET LE TRAFIC COMMERCIAL

DANS L'EMPIRE ROMAIN

PAR

M.-P. CHARLES WORTH

Professeur à l'Université de CAMBRIDGE

rix : **24** fr.



LA FRANC-MAÇONNERIE

ET LA

RÉVOLUTION INTELLECTUELLE

DU XVIIIe SIÈCLE

PAR

BERNARD FAY

Professeur au COLLÈGE DE FRANCE

rix : **20** fr.

N. R. F.

EN VENTE PARTOUT

Alfred FABRE-LUCE

JOURNAL DE LA FRANCE

MARS 1939 — JUILLET 1940

Un volume 416 pages.. **30 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

M. Alfred Fabre-Luce montre avec une implacable et froide précision la marche des événements depuis la prise de Prague jusqu'à l'armistice. Vivant dans le monde politique, en connaissant tous les hommes, tous les détours, toutes les combinaisons, il est aussi exact qu'on peut l'être. Il s'exprime sans passion, sans parti pris, sans violence; son livre n'est pas une œuvre de combat; c'est un procès-verbal. Il a l'indifférence apparente, la fermeté d'accent, le jugement désintéressé, le raccourci d'expression d'un historien romain. Son livre est une œuvre qui restera.

EDMOND JALOUX, *La Gazette de Lausanne.*

M. Alfred Fabre-Luce vient de nous offrir la première vue d'ensemble sur la suite des événements tragiques dont nous sommes aujourd'hui les victimes. On ne saurait estimer assez un semblable témoignage, un semblable concentré de réflexions, si l'on peut dire; et l'on ne peut assez s'étonner que des jugements et des idées si précis aient pu être conçus et formulés en si peu de temps... Le livre est vigoureusement bâti, la synthèse en est remarquable... On publiera beaucoup de livres sur cette guerre, mais il est fort possible que l'on reconnaisse un jour que M. Fabre-Luce est arrivé bon premier dans les deux sens du terme.

RAMON FERNANDEZ, *Le Fait.*

C'est bien le livre le plus complet, le plus intelligent, le plus instructif qui ait paru, à cette heure, sur l'agonie et la mort de ce qu'on appelle déjà l'ancien régime. Si la pensée est d'un homme d'une clairvoyance et d'une lucidité remarquables, le style est d'un grand écrivain, imagé et ironique...

RENÉ GÉRIN, *L'Œuvre.*

Journal de la France n'a rien d'une chronique privée. Ce qui en fait l'intérêt, c'est l'étonnante vie d'insectes affolés ou, si vous voulez, de papillons à tête de mort, dont M. Fabre-Luce a su animer les derniers jours de ce régime en décomposition.

ANDRÉ BELLESSORT. *Je Suis Partout.*

Tour à tour politique, économique et littéraire, groupant à la fois des portraits de ministres, de femmes du monde et d'écrivains, des descriptions des rues et des salons de Paris, des confidences de table et d'antichambre, cet essai d'explication de notre défaite ressemble singulièrement à un roman vécu. Le livre fermé, on s'aperçoit qu'on vient de revivre par la pensée le véritable roman de la France.

ROBERT FRANCIS, *Aujourd'hui.*

LIBRAIRIE GAUTHIER-VILLARS

55, Quai des Grands-Augustins, PARIS - DAN 05-10 et 05-11

L'ARCHITECTURE DE L'UNIVERS

par PAUL COUDERC

Nouvelle édition entièrement refondue et mise à jour
In-16 de XII-136 p., couverture illustrée,
10 planches hors texte et 17 figures : 82 fr.

Ce livre s'adresse au public cultivé soucieux de suivre l'essor actuel des ciences, et aux fervents de l'Astronomie. Si paradoxal que cela paraisse quand il s'agit d'une réédition, voici un ouvrage entièrement neuf, qui pourra plaire à ses anciens lecteurs au moins autant qu'aux nouveaux.

Devant l'évolution rapide et prestigieuse de l'Astronomie, il a paru inté-ressant à la maison Gauthier-Villars de demander à M. Couderc de refaire, près une dizaine d'années, son premier livre en lui conservant sa ligne géné-rale ; même ordonnance de l'exposé, même niveau, ni élémentaire, ni trop echnique, même attitude enfin devant le sujet : examiner sans emphase es faits acquis, indiquer les problèmes nouveaux, montrer la vie intense de 'Astrophysique.

Pour ces raisons, ce livre a conservé son titre; mais c'est un manuscrit nédit, où se retrouvent seulement quelques phrases de l'ancien, que nous ublions aujourd'hui. Rien ne saurait souligner mieux les immenses progrès qu'une seule décade a apportés à l'Astronomie qu'une comparaison entre les leux ouvrages.

Dans ce temps si court, deux phénomènes nouveaux sont venus occuper une place de premier plan : la rotation galactique et l'expansion de l'Univers. Leur apparition rend vaine l'étude d'un état stationnaire du Monde et sug-gère une échelle des durées si courte que l'évolution des astres et la source le leur énergie sont remises en question.

En même temps, la Physique découvre les neutrons, les pósitrons, les méso-ons, les neutrinos; la Mécanique ondulatoire renverse la barrière qui séparait e domaine des ondes de celui des particules matérielles; on voit, au labora-oire, du rayonnement se transformer en matière et les paires d'électrons 'annihiler. Toutes ces données nouvelles ont radicalement changé l'aspect les problèmes généraux de l'Astronomie.

Mais ce ne sont pas seulement les vues générales qui ont changé : presque ous les chapitres de l'Astrophysique présentent des conquêtes saisissantes. Ainsi, la découverte du milieu cosmique amène la révision des mesures; nous connaissons mieux la Galaxie, beaucoup mieux les Spirales et leur distribu-ion dans l'espace. Un regard sur le nouveau diagramme de Russell montrera combien notre connaissance des étoiles s'est enrichie : naguère, la branche des supergéantes, la branche des sous-naines, le domaine des naines blanches étaient ignorés. Même progrès dans l'étude des astres singuliers : l'énigme des Novæ paraît avoir trouvé une solution satisfaisante, tandis que la décou-verte des Super-novæ lance les chercheurs sur de nouvelles pistes.

Ces lignes suffisent sans doute à justifier la dissemblance des deux éditions. Avec une documentation mise à jour, une table alphabétique des matières aidera les recherches; quatre clichés hors texte et dix figures sont nouveaux. Imprimé sur beau papier, avec une typographie particulièrement soignée, c'est un volume de luxe que présente la librairie Gauthier-Villars, pour un prix aujourd'hui modique.